

Université de Montréal

Le testament de Cassandre

suivi de

L'épreuve initiatrice, esthétique du sublime

dans À travers un verger de Philippe Jaccottet et Les Amandiers de Thierry Hentsch

par

Nancy Roy

Département des littératures de langue française

Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté en vue de l'obtention du grade de
maître ès arts (M. A.) en littératures de langue française

Septembre 2020

© Nancy Roy, 2020

Université de Montréal
Département des littératures de langue française
Faculté des arts et des sciences

Ce mémoire intitulé : *Le testament de Cassandre*,
suivi de *L'épreuve initiatrice, esthétique du sublime*
dans *À travers un verger de Philippe Jaccottet* et *Les Amandiers de Thierry Hentsch*

présenté par
Nancy Roy

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Catherine Mavrikakis
Directrice de recherche

Gilles Dupuis
Président du jury

Jean-Simon DesRochers
Membre du jury

Résumé

Dans ce mémoire, tant dans la partie création que recherche, je m'emploie à penser l'expérience du sublime. Je dis « expérience » parce que le sublime n'est ni un contenu ni une forme. C'est le fait pour le sujet d'éprouver et d'épouser ses propres limites, à savoir celles du corps et de l'entendement. Confronté aux bornes de son imagination, il découvre sa vocation métaphysique et aspire à ce qui le dépasse. En un mot, il y va d'une expérience paradoxale, car ce qui vulnérabilise renforce à la fois.

J'aborde dans ma nouvelle, *Le testament de Cassandre*, cette épreuve du sublime par laquelle la souffrance se fait offrande. Le personnage éponyme en fait l'expérience dans sa portée la plus tragique. Renonçant à s'affranchir de la mort au nom de ce qui la rattache aux siens, Cassandre préférera le néant avec eux à l'éternité seule.

S'il n'y a pas de lieu à proprement parler du sublime, il y a des espaces où il est susceptible de surgir, d'éclorre. Le fragment, écriture de la dissémination et de l'organicité, en est un. À l'instar du sublime, il s'offre comme une force à l'œuvre plutôt qu'une forme donnée. De là la pertinence de les étudier ensemble, dans des œuvres où ils se rencontrent, et selon une approche esthétique, domaine par excellence du sensible. C'est dans cette perspective que mon essai, *L'épreuve initiatrice, esthétique du sublime dans À travers un verger de Philippe Jaccottet et Les Amandiers de Thierry Hentsch*, se penche sur les récits fragmentaires de Jaccottet et de Hentsch qui, en butte à l'inconcevable, avouent leur désœuvrement, mais accusent le coup, se ramassent et s'y exposent, encore.

Mots-clés: sublime, esthétique, écriture fragmentaire, épreuve, Philippe Jaccottet, Thierry Hentsch

Abstract

My goal in the following work, as much in the research component as the creative component, is to think the « experience » of the sublime. I say « experience » because the sublime is neither form nor content. It is the subjective act of grasping and surpassing our own limits as they manifest in the mind and body, specifically with regards to the faculty of understanding. Confronted with the frontiers of our imagination, we come to know our metaphysical calling and we seek to transcend it. This experience is paradoxical in the sense that it renders us vulnerable, while also strengthening and reinforcing us.

In my short story *Le testament de Cassandre*, I explore the challenge of coming to grips with the sublime. As the titular character traverses great suffering – the sublime’s tragic gift – she must choose between freedom from death or a lifetime with those she loves. Faced with this cruel choice, Cassandre prefers the cold embrace of nothingness to an eternity alone.

The sublime has no single domain, although there are spaces where it is more likely to emerge or to bloom. Writing in fragments (fragmentary writing) – a style that is at once organic and diffuse – is one of those spaces. Like the sublime, writing in fragments resists form while transmitting force and power. Hence the pertinence of studying this style and the sublime together in works where they are both present. It is from this perspective that my essay *The Initiating Test: The Aesthetic of the Sublime in À travers un verger by Philippe Jaccottet and Les Amandiers by Thierry Hentsch*, examines the fragmentary accounts of Jaccottet and Hentsch who, in the face of the unthinkable, admit to their own lassitude while simultaneously blaming their circumstances, only to gather themselves anew to be exposed once again.

Keywords: sublime, aesthetic, fragmentary writing, challenge, Philippe Jaccottet, Thierry Hentsch

Table des matières

Résumé.....	4
Abstract.....	5
Dédicace.....	8
Remerciements.....	9
<i>Le testament de Cassandre.....</i>	10
<i>L'épreuve initiatrice, esthétique du sublime dans À travers un verger de Philippe Jaccottet et Les Amandiers de Thierry Hentsch.....</i>	83
Introduction.....	84
<i>Esthétique du sublime : le supplément d'âme.....</i>	86
<i>L'art pensé comme mimésis chez Platon.....</i>	87
<i>Le sublime, le Très-Haut selon Longin.....</i>	88
<i>Le sublime et ses paradoxes.....</i>	89
<i>Burke, le sublime en un éclair, un Fiat tenebrae.....</i>	90
<i>Le sublime de Kant, entre limite et illimité.....</i>	91
<i>Sublime mathématique et sublime dynamique.....</i>	91
<i>Sublime kantien et postérité.....</i>	93
<i>Le sublime comme critique de la raison et comme présentation de l'impensable dans la pensée de Lyotard.....</i>	93
<i>Le sublime et le questionnement sur le langage.....</i>	94
<i>Le sublime comme vérité et comme essence de l'art chez Lacoue-Labarthe.....</i>	95
<i>Le retour à Longin.....</i>	96
<i>Sur le fragment comme espace de surgissement.....</i>	97
<i>Les Romantiques allemands, premiers théoriciens du fragment.....</i>	99
<i>L'influence majeure de Kant et de la philosophie.....</i>	100

<i>Le fragment, le sublime et l'informe</i>	101
<i>Le fragment et ses tropes</i>	102
<i>Sur À travers un verger</i>	103
<i>Phusis et technè</i>	104
<i>Se dégager de l'ustensile, ethos du poète</i>	105
<i>Le sublime sans être nommé</i>	106
<i>Les mots, les choses, les images</i>	107
<i>Nommer, c'est se vêtir</i>	109
<i>Les amandiers, la mort annoncée</i>	109
<i>L'échec du langage, l'échec du poète</i>	111
<i>Sur Les Amandiers, ce père réduit en cendres</i>	112
<i>La mort est derrière nous</i>	112
<i>L'oubli, la dispersion, les cendres</i>	113
<i>Le père, entre absence et présence</i>	114
<i>Mon père, cet inconnu</i>	115
<i>La dérélition et l'exigence de mémoire</i>	116
<i>Conclusion</i>	118
<i>Bibliographie</i>	122

à mon *Sébastien en rêve*
à mes parents qui m'ont portée, me portent encore
à mon frère, *mon autre moi-même*
à Sarah pour son amitié, sa poésie

Merci à mon mari Sébastien, mon guide vers les hauts sommets, sans toi, je n'y serais pas parvenue, à Catherine Mavrikakis et Gilles Dupuis, grands ramasseurs de bouteilles jetées à la mer, et à Benoît Melançon qui m'a rouvert les portes de l'université et permis d'achever ce mémoire.

Le testament de Cassandre

Des yeux d'enfant percent la nuit, s'accrochent aux rais orangés s'immisçant par les fentes des persiennes. Mary's House ! Émile se blottit plus profondément dans les épaisseurs de couvertures, étend les bras sur la peluche moelleuse. Écoute la maison, entre dans son silence. Tout engourdi de sommeil, il ne se rappelle pas tout de suite. L'abandon l'enveloppe, le préserve.

Une à une les choses familières se montrent à lui. La bibliothèque, le coffre, la bergère. Entraînent à leur suite les étés passés dans la chambre bleue. Des journées entières entre les bras du vieux fauteuil, à lire et à regarder par la fenêtre. Les branches cisaillées de soleil. Les rochers émergeant çà et là du fleuve à marée basse. Ses parents, deux formes claires sur l'eau, que chaque brassée soustrait un peu plus à sa vue.

Il se redresse dans le lit.

Bondit à la fenêtre. La crête des falaises se découpe sur l'horizon empourpré. Ils ont dû rouler tout l'après-midi pour arriver avant la nuit, mais après la crémation plus rien que la fatigue, vague noire qui l'a emporté loin de la petite boîte. Sa poitrine se serre à ce souvenir. Son père est sur la grève.

Il doit penser à maman...

Dévalant l'escalier pour le rejoindre, Émile s'étonne de la poussière sur la rampe, mais c'est le spectacle de la salle de séjour qui freine net sa course. Dans la lumière tombante il croit d'abord à un étrange jeu d'ombres. Non, les meubles sont bien recouverts de draps. Jamais la maison de vacances de sa grand-mère ne lui est apparue ainsi – abandonnée. Sous les draps les chaises lui font l'effet de présences tapies. Et comme le vent fait gonfler les rideaux des portes-fenêtres, il n'est pas loin de croire que la maison leur en veut, qu'elle se sent trahie, mais la beauté qu'ils découvrent, l'étendue de l'estuaire, rompt le sort, et il arrache les draps d'un coup sec.

Dehors le souffle des vagues et le murmure des feuilles dans le vent achèvent de le rassurer. À aucun moment Mary's House n'est seule, la forêt qui l'entoure, le fleuve en contrebas en ont soin. Et elle continuera de veiller sur eux comme elle l'a fait pour des générations de Loïselle.

Émile descend les dalles de grès qui mènent au parc séparant la maison de la grève. Traverse le jardin. La salicorne et la lavande de mer ont proliféré jusqu'à avaler les roses sauvages qu'aime tant mamie, elle devra y mettre le holà. Il marche doucement vers son

père, immobile, là-bas. Essaie de ne pas faire de bruit. Il rêve d'elle. Son beau visage brun. Le parfum qu'elle portait. Sa voix. Ensemble ils peuvent l'attirer à eux. Être encore son Milo, son trésor... son Gabriel, les garçons... Encore...

La nuit s'installe un peu plus à chacun de ses pas. Mêlé de l'indigo au mauve.

À la première étoile, Gabriel se fige, s'emplit les yeux de l'éclat froid, offre son visage. Et l'espace d'un instant l'air semble se densifier, exhale un souffle, une haleine. Gabriel ferme les yeux, ne bouge pas pour mieux garder sur ses lèvres la sensation de cette caresse fantôme.

Le baiser de Lena appelle leur première rencontre. L'arrivée à Mary's House un soir de juin 1974. Le long voyage depuis le campus de UCLA avec Anne et le Jean Loïselle de ce temps-là. Jovial, à l'enthousiasme contagieux, excité à la perspective des mois de vacances à venir et encore plus à celle de les passer avec ses meilleurs amis. Jean allait leur faire découvrir la maison de son enfance, le Bic, ses montagnes et ses anses, ses îles aux drôles de noms, leurs histoires, celle de sa famille...

Gabriel, Anne, je vous présente ma p'tite maman, Beatrice. Maman, les amis dont je t'ai tant parlé dans mes lettres.

Bea, précise-t-elle, lui tendant une main noircie de terre. Elle a un geste pour la retirer, mais il la saisit prestement. Elle sourit. Vous n'avez pas peur de vous salir.

La paume ferme, lisse sous la terre, et comme il l'aide à se relever, la surprise de la découvrir si menue. The mother of the colossus...

Trop heureux de serrer... the... the devoted hand...

Anne lui souffle les mots : la main qui se dévoue...

Trop heureux de serrer la main qui se dévoue jusqu'au soir à ce merveilleux jardin.

On ne peut pas l'en arracher, lance une voix moqueuse derrière eux.

Arrivée de nulle part, Lena, nimbée de soleil. Sa longue chevelure châtain clair, l'azur des yeux miroitant sur la peau dorée, l'incarnation même de l'été.

Jean l'attrape au passage avant de plaquer un bec sonore sur sa joue et de la brandir comme un trophée : Ma sœur !

Enchantée, dit-elle du haut de ses bras, l'air civilisé réprimant une visible envie de rire.

Mes enfants ont toujours cinq ans quand ils sont ensemble.

P'tite maman, pas devant la visite !

Leurs rires à tous les trois alors qu'ils s'embrassent.

Quand des bras entourent ses jambes, Gabriel espère rouvrir les yeux sur Lena. Il laisse se déployer les secondes, s'amasser la substance. Attend.

L'étreinte se relâchant, il se tourne vers son fils. La cherche sur son visage.

Papa ?

Le regard inquiet d'Émile le ramène à lui-même. Derrière la souffrance reflue l'immense amour pour son garçon. Compagnon de douleur... des beaux jours d'avant l'accident... Il le soulève et le serre contre lui.

Tu pensais à maman ?

Oui. Je crois qu'elle est passée nous voir.

Elle est encore là ?

Ça se pourrait. Tu sais combien elle aimait le crépuscule sur le fleuve, surtout avec son garçon.

Et avec son amoureux !

Et avec son amoureux ! Il lui ébouriffe les cheveux et le repose à terre.

C'est pour ça que t'avais l'air bizarre ?

Oui. On rentre ? Les moustiques veulent notre peau ! On va pas leur laisser sans se battre ! Gabriel se saisit d'Émile et fait mine d'enfoncer un mur en hurlant : You'll never take us alive ! On va vous montrer de quel bois sont faits les Lafitte !

Émile, secoué de rire : On va vous montrer de quel bois on est faits ! Rit de plus belle quand son père le chatouille.

Come on, little one. Tu dois avoir faim, t'as rien avalé depuis ce matin.

Émile glisse la main dans celle de son père. Non, pas très faim. J'suis fatigué.

Alors un sandwich et au lit.

Elle est pas là, mamie ?

Non, elle est restée à Montréal, elle arrivera demain.

Minuit. Beatrice fixe le cadran sur la table de chevet. Elle ne dormira pas. Autant prendre la route tout de suite.

Les fantômes du Bic soupirent après elle depuis des mois, elle ne peut plus les ignorer. Lena leur appartient désormais... Et elle n'aura de cesse de la leur confier, d'écouter leurs chuchotements dans les vagues de la baie. Peut-être parviendra-t-elle enfin à trouver le repos là-bas, sachant que son enfant n'est plus seule.

Beatrice s'habille d'un pantalon et d'une chemise ramassés sur le sol, croise son reflet dans le miroir. Se peut-il qu'elle n'ait que cinquante ans ? Elle en fait facilement soixante...

Elle tire une grosse valise de sous le lit, y jette ses effets pêle-mêle, de quoi tenir longtemps.

Dans le salon, sur le plateau de marbre du guéridon, un vase qui a appartenu à la grand-mère de sa nonna. Lena y repose, veillée par une bougie. Beatrice prend l'urne avec précaution, en effleure l'arrondi, se souvient qu'elle caressait autrefois la tête de son bébé.

Dors, mia cara, je suis là, je suis là. Elle souffle la bougie et sort.

Éclairs de roche et de bois dans la lumière des phares de la Renault 5. La plaine file sur la route 132, et Contrecœur, Sorel, Lévis... et le Saint-Laurent... encore et toujours, depuis 1951... 32 ans !

Pourtant, elle lui semble si proche, la Beatrice de dix-sept-ans-presque-dix-huit qui parcourait l'Est du Canada dans un wagon de colon. Le dos endolori par le banc de bois, frigorifiée malgré la douceur de juin, ébahie surtout. Ces grands espaces, arriverait-elle à les habiter ?

Avant la traversée sur le Conte Biancamano, elle n'avait jamais connu que Guardialfiera et les heures lentes, toutes pareilles qui venaient se nicher contre sa colline. À peine entraperçu le reste du monde à travers les journaux durant la guerre, un bout d'Italie par la fenêtre du train les menant au port de Naples.

Sa mère et ses deux jeunes frères dorment les uns contre les autres. Elle observe le ciel, ne reconnaît pas ce bleu, cette lumière. Elle pense à nonna Elena restée au village. La reverra-t-elle ?

Soudain le Saint-Laurent jaillit du long défilé d'arbres. Une baleine ! C'est une baleine qu'elle a vue ! Avec quelle majesté elle a fêlé les eaux scintillantes !

Ce nouveau monde, elle le conquerra aussi ! Elle en maîtrise déjà assez bien la langue, apprise entre deux clients au magasin général de ses parents dans l'impatience de rejoindre son père et son frère aîné, partis en éclaireurs à Montréal. Trois années en suspens, à servir une poignée d'habitues pendant que sa mère se consacrait aux petits et aux préparatifs de départ. Le français, elle l'a découvert en même temps que la vallée du Saint-Laurent dans un exemplaire de la *Flore laurentienne*, cadeau envoyé par son père pour ses seize ans. Domenico Nicodeme est un habile vendeur, il a su faire germer en elle le goût de cette terre sculptée par les glaciers.

Comme le train fonce ! Elle aime cette façon de voyager, de fendre l'espace. La vitesse, c'est l'aventure, la vie qui nous surprend au détour...

La gare Windsor. Tout le monde se bouscule pour sortir. Sa mère, ses frères et elle sont emportés par un flot de voyageurs pressés jusqu'à la vaste salle des pas perdus. Absorbée par le spectacle de la foule qui grouille en tous sens, elle se trouve enlacée par des bras vigoureux avant de se rendre compte que son père et son frère les ont rejoints.

On s'embrasse, parle vite et beaucoup. Il y a tant à rattraper, tant à dire.

Les garçons ont grandi !

Que tu m'as manqué, Florentina mia !

C'est reparti, Domenico et Michele les entraînent à l'extérieur. On se serre à quatre sur la banquette, les jumeaux et les valises à l'arrière, dans la boîte du pick-up rutilant. Domenico ne tarit pas, veut les amener partout. Leur faire les honneurs de l'appartement de la rue Dante, du jardin, du stand du marché... Mais l'appartement d'abord, ils doivent être épuisés, Michele et lui en savent quelque chose. Demain ils verront tout... Demain ce sera le 3 juin...

Bien sûr qu'on n'a pas oublié les dix-huit ans de Beatrice !

Et quel anniversaire !

Elle s'est levée avant les autres pour fureter tout à son aise. On est un peu à l'étroit dans le quatre et demi, mais il est neuf, du jamais vu à Guardialfiera ! Et il donne sur une grande cour dont chaque pouce – à l'exception d'une large plate-bande – est occupé par des figuiers, des plants de tomates San Marzano, de zucchini et de fèves Romano, de basilic, de thym, d'origan...

Beatrice erre entre les rangs au lever du soleil, s'émerveille de l'ingéniosité de son père, des plaisirs et des délices que promet son jardin.

Bonne fête, mia cara ! Cet espace, je te l'ai réservé. Tu pourras y cultiver tes fleurs.

Merci, papa ! J'ai déjà quelques idées et je compte bien m'y mettre dès cette semaine...

Après la messe on explore la Petite-Italie, ses ruelles et ses cafés, son marché, Chez Nicodeme, l'étal où toute la famille se relaiera pour offrir aux compatriotes un peu de ce qu'ils ont laissé au vieux pays. Huile d'olive, vinaigre balsamique, câpres et anchois, lentilles sèches...

Et alors qu'il lui semble ne pas avoir les yeux assez grands pour tout voir, son père regarde Michele d'un air entendu, annonce qu'il faudra partir bientôt s'ils veulent avoir le temps de tous les essayer...

Ils les essaieront tous. La Grande Roue et le Marteau, les Scooters volants, le Tourbillon, le Cyclone...

C'est enivrée par la vélocité des manèges, éblouie par leurs milliers de lumières, qu'elle monte dans le tramway qui les ramène à la maison, le cœur plein du parc Belmont, de cette nouvelle vie en accéléré à laquelle la nuit même ne peut résister.

La vitesse, la vie ? la vie qui fonce sur un mur, oui, pense tout haut Beatrice. Elle a été pressée de vivre et s'est retrouvée veuve à trente-quatre ans et à cinquante... à cinquante... Pas de mot pour désigner la perte d'un enfant, l'état dans lequel elle a été précipitée en quelques secondes.

Bea, it's Gabriel... Bea, Lena a eu un accident.

L'immédiate bouffée d'angoisse.

Elle est sortie courir après le souper et elle a été frappée par une voiture... Elle est à Sacré-Cœur, aux soins intensifs. J'y suis avec Émile.

C'est grave ?

Oui, mais on ne sait pas grand-chose pour le moment... Tu veux qu'on vienne te chercher ?

Non, c'est à côté. J'arrive.

Un jeans, des espadrilles, ses clés, le sprint jusqu'à l'hôpital. À l'accueil on la dirige vers la salle des familles. Émile se jette dans ses bras, suivi de Gabriel. Elle les enlace machinalement, se laisse choir sur un banc, n'est plus qu'attente.

Mio Dio, ne me la prends pas !

Gabriel saisit sa main, elle relève la tête. Voit arriver un homme en blouse blanche.

À son air grave ils comprennent tout de suite, se regardent, affolés, d'avance incapables de supporter ce qu'il a à leur dire.

Lena a subi un traumatisme crânien.

L'homme parle avec beaucoup de douceur, tente manifestement d'atténuer l'impact de ses mots, mais ne parvient qu'à décupler la puissance d'arrêt de chacun.

... inconsciente à l'arrivée des ambulanciers... violence de la collision... lésions cérébrales... hématome... coma profond...

Les mots passent et repassent en elle, roulent, se répercutent jusqu'à l'éclipse.

La R5 traverse des nappes de brume débordant du fleuve jusqu'à Rivière-du-Loup...

Tesoro mio... Tesoro mio...

Des chuchotements qui emplissent la pièce monte la voix tendre de son père qui l'appelle.

Domenico est penché sur elle quand elle reprend conscience. Je suis là, je suis là, répète-t-il.

Ses frères se rapprochent du lit d'hôpital. Lui sourient tristement.

Lena ? Elle n'a pas la force d'en dire plus.

Domenico et Michele échangent un regard.

Gabriel et Émile sont auprès d'elle. Tu pourras bientôt aller la voir. Repose-toi encore un peu, mia cara.

J'ai téléphoné à Jean, ajoute Michele en l'embrassant sur le front. Anne et lui ont trouvé une place sur un vol qui arrivera en matinée. J'irai les chercher à l'aéroport.

Beatrice observe Lena, le visage tuméfié, couverte d'ecchymoses, d'estafilades, elle pense à la lutte qui d'heure en heure se livre en elle.

L'opération s'est bien déroulée, Lena est jeune, en santé, mais elle répond à peine aux stimuli, a dit le neurochirurgien. Son état est grave et peut encore se détériorer. Il nécessite une surveillance de tous les instants. Les semaines à venir seront cruciales.

Comme elle est livide dans la lumière crue de la chambre, l'horrible vert des murs semble se répandre sur sa peau, et si... Non, non, ne pas s'autoriser à penser à ça... S'accrocher au drap qui se soulève et s'abaisse avec régularité. Lena a été blessée, mais elle toujours là, et rien ne compte que sa présence, que se tenir à son côté...

Émile et Domenico ronflent de concert, le petit sur les genoux de son arrière-grand-père, la tête contre son épaule. Gabriel veille avec elle, est aussi impatient de voir arriver Jean et Anne. Michele devrait les ramener d'une minute à l'autre...

Jean leur en apprendra davantage, peut-être même que...

Jean est capable de tout.

Les premières lueurs du jour auréolent Saint-Simon-sur-Mer, on y est presque...

Saint Simon, c'est bien le seul qu'elle n'a pas prié durant cette terrible première nuit au chevet de Lena, l'arrivée de Jean l'en aura gardé.

La mort de Léo n'a pas eu sur lui le même effet que sur Lena. Une mort si brusque, elle l'a dévastée, les a dévastées toutes les deux... mais pas Jean...

Pourtant, il était fou de son père. Toujours à l'attendre quand il allait rentrer, à l'observer... Le seul à s'être vraiment inquiété de ses migraines, à avoir suspecté quelque

chose de plus grave que la mauvaise forme ou le surmenage qu'invoquait Léo. Et il l'avait exhorté à consulter – encore et encore – jusqu'au matin même de sa mort.

Ça l'aurait en quelque sorte préparé ?

Non... galvanisé.

C'est à compter du moment où Léo s'était écroulé sur la berge, où ils avaient tous accouru, qu'une énergie, une force nouvelle avait semblé irriguer Jean.

Elle le revoit, agenouillé sur le sable, examiner Léo avec un aplomb qu'elle n'avait jamais soupçonné en lui.

Il respire! Lena, appelle les secours, dis-leur que papa a perdu connaissance, d'envoyer une ambulance. Dépêche-toi ! Maman, aide-moi à le mettre sur le côté.

Elle, attentive, docile, se tournant spontanément vers lui lorsque Léo se met à s'agiter, apeuré, comme s'il ne les reconnaissait pas, comme s'il craignait qu'ils lui fassent du mal.

Jean ! Jean, qu'est-ce qui lui arrive ?

C'est sérieux, maman, ses pupilles sont dilatées, il est confus...

Il n'avait rien ajouté, s'était efforcé de calmer Léo. Mais quand les ambulanciers étaient enfin intervenus, elle l'avait entendu parler à voix basse de rupture d'anévrisme... et il ne s'était pas trompé...

Léo... son pauvre Léo... noyé dans son sang, terrassé par une hémorragie cérébrale avant d'atteindre l'hôpital...

Passé Saint-Fabien-sur-Mer, la R5 s'engage sur un petit chemin de terre bordé de fûts calcinés. Un miracle que l'orage ait éteint le feu avant qu'il ne s'étende davantage, n'empêche, la pinède est bien ravagée...

Elle renaîtra, murmure la voix si chère.

La R5 accélère, soulève dans son sillage un nuage de poussière de charbon...

L'adolescence soufflée par la catastrophe de la mort de son père, Jean n'a plus perdu une seconde, elle le voit bien maintenant. S'est jeté dans l'étude de la biologie tout de suite après, pressé de chercher ce qui croissait sous les amas fumants... Pressé de trouver la vie, d'en comprendre les principes, d'y mettre la main, déjà en retard, disait-il, à quinze ans...

Mais ce retard, il était sur le point de le rattraper. C'est ce qu'il lui avait confié quelques jours avant l'accident de Lena, ce qu'il se répétait à lui-même dans son désespoir durant les deux mois passés à guetter sa remontée à la conscience – réaction par réaction, aussi frêles soient-elles.

Si quelqu'un pouvait traquer le moindre clignement, la moindre contraction, arracher Lena à la nuit et au silence, c'était Jean et personne d'autre... Elle y a cru jusqu'à la fin... y croit encore au creux de son ventre...

Dans le rêve de Gabriel, Lena marche rapidement devant lui. Silhouette fendant la nuit de la forêt. Des nuages masquent la lune, la suivre est difficile, mais elle est là, tout près, à portée de bras...

Elle semble glisser sur le sol plutôt que marcher, fait à peine craquer les aiguilles et les feuilles qui le tapissent. Il doit se concentrer pour s'attacher à ses pas.

À un moment il entraperçoit sa main dans un rayon de lune, l'effleure, et elle s'évanouit à nouveau. Si froide !

Tenant d'accélérer, Gabriel perd souvent pied, appréhende l'obstacle. Le sol est irrégulier, parsemé de pierres, de cavités. Il doit se répéter que Lena connaît ces bois, qu'il n'a rien à craindre s'il reste près d'elle.

Elle ouvre le chemin, écarte les buissons, les branches qui le frôlent.

Ils arriveront bientôt... Mais où le conduit-elle ?

Les arbres se resserrent de plus en plus sur eux, la noirceur est totale. Comment parvient-elle à se diriger ? Est-ce possible une telle connaissance de la forêt ?

Soudain elle se met à courir. Bras en avant, il court aussi. Les branches se prennent à ses cheveux, le griffent de toutes parts.

Lena ! Wait !

Quelque chose le heurte au tibia. La douleur est foudroyante. Chancelant, il se reprend vite, tâtonne, reconnaît un rocher qu'il escalade. La pierre est recouverte de mousse, il doit ralentir. Les pas de Lena lui parviennent de très loin maintenant, s'absorbent dans le noir... Plus un bruit. Gabriel s'affale. Les bras autour des genoux, lève les yeux, distingue la haute cime des arbres penchée sur lui. Comme elle paraît élevée, il a l'impression de se trouver au fond d'un puits... d'une fosse.

C'est alors qu'une étrange phosphorescence à quelques mètres de lui vient fissurer la nuit, la creuser d'une lueur verte qui s'étend lentement à la forêt, rampe à sa rencontre. Fasciné, Gabriel la regarde s'approcher insidieusement, lécher le sol, puis ses chevilles. Quand elle semble vouloir monter le long de ses jambes, il se lève d'un bond et se contraint à la suivre en amont jusqu'à une clairière.

Lena y est étendue sur l'herbe, pâle, comme endormie. La luminescence émane de son corps par spasmes. D'abord pétrifié, Gabriel s'élançe bientôt vers elle, pose la main sur sa poitrine. Elle respire. Quand elle ouvre les yeux, il sursaute, retire sa main. Les yeux qui le fixent sont bien ceux de Lena, et pourtant ce n'est pas son regard. La chaleur s'en est retiré. Ne le reconnaît-elle pas ? Tandis qu'il la soulève délicatement pour l'attirer à lui, ses doigts s'enfoncent dans son corps. Et de la cendre qui passe entre ses doigts s'élève une fumée incandescente qui se dissipe dans le vent.

Le carillon danse sur la véranda. Émile descend du marchepied, regarde son œuvre. Maman disait que Mary's House n'était pas elle-même sans lui... Le tintement des clochettes dans la brise matinale lui semble un acquiescement.

Papa dort encore et il est trop tôt pour *Nils Holgerson* et *Les Mystérieuses cités d'or*, autant aller se promener.

Selon le rituel il compte soixante-quinze pas, puis se retourne. C'est le meilleur point de vue sur la maison. À cette distance ses planches et ses bardeaux de bois paraissent ne faire qu'un avec la forêt et les montagnes, et il peut tout embrasser d'un coup d'œil.

Émile remarque alors la voiture de sa grand-mère, garée derrière celle de son père. Quand est-elle donc arrivée ?

Il regagne la maison à grandes enjambées, se rend directement à la chambre qui jouxte le salon. La porte est entrouverte, une valise a été déposée près du lit qui n'est pas défait.

Mamie ? appelle-t-il en allant d'une pièce à l'autre.

Trop de soleil. Beatrice s'abrite sous une paroi rocheuse. Voilà qui est mieux pour saluer les esprits de l'onde... Elle s'assoit, dépose l'urne dans la vasque creusée par les vagues, attend qu'elles l'atteignent, découvrent qu'elle leur a amené Lena...

Mais quand les vagues viennent enfin éclabousser puis inonder le bassin, rien ne sort de la baie, ni plainte, ni berceuse...

L'histoire familiale ne serait que légende ?

Ou est-ce que...

Elle renaîtra, maman, elle est toujours là.

Qu'est-ce que tu veux dire, Jean ? Je ne comprends pas. Arrête-toi un instant. Explique-moi.

Jean l'ignore, continue de faire sa valise.

Beatrice lance un regard perplexe à Anne.

Je sais que les dernières heures ont été difficiles, que tu aurais préféré qu'on attende encore avant d'accepter que Lena soit donneuse...

Non, c'est pas ça, maman. La maintenir dans cet état servait plus à rien. Non, on doit retourner à Los Angeles tout de suite.

Restez au moins jusqu'aux funérailles.

Il faut que je récupère mon matériel, que je revoie Waldman... Et Anne... Anne doit venir avec moi. On sera de retour dans une semaine... pour de bon cette fois. Ne t'inquiète pas, maman.

Mais la crémation... vous ne voulez pas accompagner Lena ?

C'est elle qui nous accompagne. On vous rejoint au Bic.

Bois flotté et galets glissants jonchent la grève. Émile sait qu'il doit faire attention, le Bic n'est pas un terrain de jeu, on lui a assez répété. Mais il ne peut pas s'empêcher de sauter d'un îlot de cailloux à l'autre, de grimper à travers les éboulis rocheux. Franchir l'obstacle...

Se demandant s'il se risquera à escalader la haute falaise plongeant dans la baie, il aperçoit sa grand-mère, assise à son pied, les yeux rivés sur l'eau.

Tandis qu'il s'approche, il entend un chuchotement... Non, un air... Reconnaît la berceuse que sa mère lui chantait, échappe son bâton à lancer. Beatrice se retourne, porte la main à sa bouche.

Arrête pas, mamie ! J'aime tellement cette chanson !

Ce soir, ce soir je te la chanterai, promis, lui dit-elle dans un souffle.

Elle tend un bras lent vers la boîte qui contient sa maman, se lève avec peine, comme courbée par la charge. Oui, elle pèse lourd... L'envie de pleurer l'étreint à la gorge, mais il se retient. L'a-t-il déjà vue aussi fatiguée ? sa mamie si active...

Lorsqu'elle sort de l'ombre, la lumière semble trop forte, elle vacille un peu. En un mouvement il se porte vers elle pour la soutenir. À contre-soleil son visage montre l'affaissement des paupières et du coin des lèvres. Comme elle a vieilli ! C'est un coup de plus, il baisse la tête pour cacher les larmes qui lui montent aux yeux.

Viens, mamie, on rentre, t'as besoin de te reposer et de manger.

Oui, tesoro mio, tu as bien raison, j'ai conduit toute la nuit... Je nous prépare des œufs dans le trou comme tu les aimes ?

Non, on est samedi. Le samedi matin je mange toujours des beignes au sucre en écoutant Samedi jeune, comme ça, papa et... papa peut dormir plus longtemps.

Gabriel entend Émile et Bea parler en bas. Encore imprégné de la nuit, il ne peut pas se décider à se lever, à laisser le rêve derrière lui. Un rêve comme celui-là – So real ! –, il ne se rappelle pas en avoir fait depuis la Nouvelle-Orléans... depuis la mort de ses parents...

Quand ce qui s'est retiré est encore vif, se tourne et se retourne, la tête prend le relais du ventre, cherche à le combler, concocte de quoi apaiser sa faim...

À quoi bon lutter, il sait ce qui l'attend aujourd'hui, une journée d'absence, à courir après une apparition de Lena...

Effleurer le bonheur...

Mais il ne pourra pas rester dans cet état indéfiniment. Jean n'est pas connu pour sa patience et il s'attend à une réponse à son retour...

Demain, demain, j'y réfléchirai...

Ça leur arrive de plus en plus souvent, pense Émile. Des somnambules qui posent les mêmes gestes qu'avant – frottent, balaient la maison, la préparent pour les invités – mais n'y sont plus, ont déserté les gestes.

Il s'est réfugié au grenier pour échapper au voile de tristesse jeté sur le visage de son père et de sa grand-mère, à leurs yeux qui regardent au-delà des choses... à travers lui. Comme à l'hôpital durant tous ces jours qui se confondent en un seul. Au crématorium il y a une semaine... Une semaine...

Invisible, fantôme parmi les fantômes, il passe d'un objet à l'autre, d'un meuble à l'autre, effleure du plumeau les couches de poussière qui se sont amassées depuis août 1982.

Émile s'assoit sur le large rebord de la lucarne. Un an... Une éternité le sépare du petit garçon de sept ans chargé de la même tâche, si fier de participer – comme les grands ! – à la fermeture de Mary's House...

La journée a été fraîche, on en a profité pour nettoyer la maison de fond en comble. Pas un recoin n'a échappé à la vadrouille et à l'éponge. Quel plaisir de prendre soin de la maison avec papa et maman, oncle Jean et Anne et mamie, de préparer l'été suivant.

Maman et lui ont fait le tour de toutes les pièces pour épousseter les dizaines de tableaux de grand-père Léo. Que des vues du Bic, les parcourir ensemble, c'était comme l'explorer une dernière fois avant de partir. L'Îlet au flacon sur le ciel rose du soir. Le profil noir des montagnes surgies du fleuve. La rivière du Sud-Ouest au printemps, quand la fonte des glaces gonfle ses eaux en écume bouillonnante. Les Murailles, vieilles sentinelles du Bic...

Plusieurs toiles représentent la même vue en surplomb de la baie, de ses rives rocheuses dans toutes les nuances de lumière qu'il a pu observer de la chambre bleue.

Pas de la même perspective cependant... plus haut...

Au grenier !

Oui, c'est ici que mon père préférait peindre, Milo, au milieu de tout le bazar de ses ancêtres. Il installait son chevalet juste là, devant cette lucarne.

Elle sourit en pointant l'endroit du menton : Il disait qu'ici, il pouvait les entendre, qu'ils venaient à lui quand il regardait la baie...

Retour des cendres, murmure-t-elle dans un soupir.

Retour des cendres ?

Viens ici, trésor.

S'asseyant sur le banc de fenêtre, elle désigne la place à son côté, passe un bras autour de ses épaules et l'attire à elle.

Il peut encore sentir la pression de sa main, sa chaleur... Se tourne vivement pour voir si... Personne... que lui dans la grande psyché. Il se retourne vers la baie, cherche *la pierre inaugurale*...

Tu vois le gros rocher qui pointe hors de l'eau, Milo ? Là-bas, au pied de la falaise.
Oui.

C'est l'endroit où sont dispersées les cendres des Loïselle depuis deux cents ans.
Pourquoi là ?

La plupart des gens croient à une légende – une histoire inventée, du moins, exagérée –, mais les familles d'ici savent que tout est vrai.

Il se rappelle son ton de confiance, l'excitation qui le gagnait à l'idée de ce secret qui allait lui être révélé.

Tu sais pourquoi la maison s'appelle Mary's House, c'est le prénom de notre aïeule, celle qui est à l'origine de notre établissement au Bic. Mary était une Anglaise, arrivée – comme ta mamie – sur un grand bateau. C'était dans les années 1770. On ne connaît pas grand-chose sur elle, sinon qu'elle était jeune, que son époux est mort durant la traversée, la laissant seule avec deux petits enfants. On ne sait pas pourquoi elle est venue au Bic, on croit qu'elle ne faisait que passer. Tu vois, avant la construction de la route, c'était le seul chemin pour se rendre à Rimouski. Ce qu'on sait, c'est qu'alors qu'elle marchait sur le rivage avec sa fille et son garçon, la marée s'est mise à monter, les a pris de court. Ils sont parvenus à s'agripper au rocher, mais la petite fille – un bébé qu'elle tenait dans ses bras – se serait débattue et elle l'a échappée... Elle l'a cherchée. Appelée et appelée. Mais ne l'a jamais retrouvée... Quand on les a secourus, Mary et son fils ont juré avoir entendu une plainte sortir de l'eau, quelque chose comme des gémissements de douleur, de sympathie, des ha !... ha !... ha !...

La baie du Ha ! Ha !

Oui, approuve-t-elle d'un baiser sur ses cheveux.

Ils sont revenus sur la grève le lendemain matin, accompagnés de la famille qui les avait hébergés. Et ils les ont tous entendus, mais cette fois, les ha ! ha ! ont semblé composer une berceuse, comme si les vagues qui abritaient désormais l'enfant tentaient de l'endormir.

Il frissonne, se recroqueville plus étroitement contre elle, sans pouvoir détacher les yeux du rocher.

Mary aurait ensuite déclaré qu'ils ne quitteraient plus cette rive. Les gens ont voulu la convaincre que c'était folie, qu'elle devait partir, ne pourrait pas oublier, se reconstruire ici, qu'elle mettait en danger son garçon... Mais rien n'y faisait. Alors on lui a construit cette maison tout en hauteur pour voir jusqu'au rocher.

Une maison pour recevoir sa peine et pour se...

Souvenir, achève-t-elle à mi-voix.

Il se rappelle que le mot a semblé flotter longtemps dans le silence qui a suivi. Que sous sa persistance, il a cru sentir affleurer en elle le souvenir de ce père perdu quand elle n'était qu'une enfant. À présent il sait.

Devant la fenêtre s'étend la baie. La tête du rocher surnage dans la marée montante.

... Au milieu de ce qui passe et s'oublie, le souvenir de Lena demeurera...

Le regard de Jean court des épaules de sa mère, au costume noir du prêtre. Descend jusqu'à ses pieds nus dans le roulis des vagues qui vont et viennent, lentes, régulières. Il n'arrive pas à se concentrer sur ses paroles. L'homélie du grand-oncle est pourtant touchante, on sent qu'il a aimé Lena, qu'il partage leur affliction. Mais il la débite avec la voix mesurée qu'il adopte lorsqu'il prêche et son ronron l'hypnotise...

S'il soignait autant ses pieds que sa diction, le père Albert serait parfait, non ? chuchote Lena par-dessus son épaule.

Le revoilà trois ans auparavant, devant le rocher, aux funérailles de la doyenne du clan. Jean incline la tête et pouffe derrière sa main en découvrant d'épais ongles jaunes et sales.

Qu'est-ce qu'il a aux pieds, le monsieur, mamie ? Il est malade ?

Avec le sans-gêne des petits enfants, Émile s'est exprimé à voix haute. Toute l'assemblée regarde dans la direction qu'il montre du doigt. Le prêtre aussi. Rougissant jusqu'à la racine des cheveux, il poursuit dignement l'oraison, dissimulant ses orteils dans le sable.

Lena étouffe un fou rire dans une quinte de toux. Il se venge en lui assénant de grandes tapes dans le dos.

Vous avez fini, tous les deux ? leur dit Beatrice entre les dents. Chut, Milo, on écoute !

Son regard revient à l'urne nichée sous le rocher et le souffle lui manque. Comme il voudrait l'entendre encore, ce rire ! Lena... Rien ne saurait me relever que toi... Ma sœur... Mon autre moi...

Il lève les yeux. La baie s'étend au loin, calme et inchangée, vaste et éternelle. Éternelle...

Soudain la masse qui le suffoque se lézarde et il se redresse. Gabriel a pris la place de l'oncle Albert. Semble s'adresser à lui.

... L'une des histoires que m'a racontées Lena sur ce lieu, son lien avec votre famille, est celle de votre nom. Surnom, en fait, mais on vous l'a donné il y a si longtemps qu'il n'y a plus que vous pour le savoir.

Murmures d'approbation parmi les Loïselle.

Il se tourne vers Émile.

Je ne crois pas que mon fils la connaisse, cette histoire. Aujourd'hui, c'est le moment de la lui transmettre. Ici, parmi les siens.

Beatrice tapote l'épaule du petit qui quitte son flanc et le rejoint à l'avant.

Je me sentais perdu à l'époque...

Sa voix s'étrangle.

Jamais revenu de la mort de mes parents. Encore ailleurs, me disait souvent Jean. In my blue room, à me rejouer leur vie...

La vague monte, répand sa chaleur sous ses joues.

Jean l'avait compris, alors il m'a convaincu de l'accompagner au Bic pour les vacances. Il m'a dit que si ça, ça ne le faisait pas, rien n'y ferait.

Jusque-là absorbé par le spectacle de la baie, Jean détache son regard de l'horizon, le plonge dans le sien. Et devant Gabriel parents et amis se fondent en un arrière-plan brumeux. Il est seul avec son ami.

Il m'a emmené ici.

Jean sourit, hoche la tête.

La chaleur s'atténue, refoule avec elle les larmes.

Sur cette plage, devant ce rocher où le souffle des vagues ranime l'expiré, le prend, le ramène...

Lena sort de la baie. Fine, aérienne, elle vient à lui. Attrape une serviette, s'en éponge le front, les bras, puis la laisse choir sur la chaise longue et s'étend. Des gouttelettes luisent sur son ventre. La peau hérissée par le froid, elle frissonne.

Lui insuffle un parfum de sel, l'élan du vent, une lumière qu'on ne peut saisir mais qui se poursuit.

Jean paraît à nouveau absent. Anne lui dit quelque chose à l'oreille. Il ne réagit pas. Une statue aux yeux blancs.

Mary en a eu l'intuition le soir de la noyade de sa fille. Et jusqu'à sa propre mort, on a pu la voir arpenter cette plage. Les gens du Bic disaient qu'elle attendait son enfant comme les oiseaux de rivage attendent le printemps. Ils l'appelaient l'Oiselle...

Il se penche vers le rocher. Reprend l'urne aux vagues qui se brisent en écume.

Lena se montrera pour peu qu'on accepte de ne pas la trouver. Presque imperceptible mais là qui persiste dans ce qui ne s'éteint pas, ne s'arrête jamais.

Il se tait. Ne cherche plus le regard de Jean qui semble agacé par son discours.

Émile serre très fort sa main.

Personne ne parle alors que Beatrice s'approche de Jean et Anne.

Venez.

Elle les conduit au rocher.

Jean se laisse faire.

Émile lui tend la main.

Ils se tiennent maintenant côte à côte, tous les cinq.

L'eau monte. Leur arrive à mi-mollet.

Gabriel presse l'urne contre sa poitrine.

Beatrice s'avance vers lui, la reprend avec une infinie douceur. Quand elle l'ouvre, il entend un frémissement.

Les cendres s'échappent peu à peu du vase. Frêles et légères, ondoient dans l'air du soir, se posent sur la baie et se dissolvent dans les reflets vert profond des arbres.

Jean s'enfonce dans la forêt. Il a besoin d'être seul. N'en peut plus de la parenté. De répéter les mêmes phrases, les mêmes anecdotes...

De rester à côté de Gabriel sans parler.

Mais que pourrait-il dire qu'il ne lui a déjà dit ? Comment peut-il refuser ? Se contenter de souvenirs décharnés quand il pourrait la tenir dans ses bras...

Avec impatience il repousse un fouillis de branches. S'échappe toujours plus loin dans les bois. Court, cherche à épuiser la déception, retrouver la souveraine assurance de Mary...

La seule en qui il se reconnaît vraiment.

Haletant, le front brûlant, il traverse les pins gris massés à perte de vue. À peine s'il peut voir le ciel tant leurs cimes s'élèvent en rangs serrés. Les remonte jusqu'à la terre dévastée par l'incendie.

Pareils et droits, ils dominent le charnier.

Jamais endeuillés. Toujours renaissants.

Jean s'agenouille, creuse le sol. Sous les cendres, la vie rude, incessante.

Victorieuse...

Le bras de fer contre la mort s'est engagé il y a si longtemps qu'il ne sait plus qui il était avant.

Jean effrite l'humus noir entre ses doigts, s'en enduit les paumes.

La partie a commencé ici, sur la terre de ses ancêtres, le jour de la mort de son père... Non. Bien avant. Cette partie, c'est celle des Loïselle. De sa race issue des décombres, du refus que ça s'arrête là. Et c'est au Bic qu'il doit la jouer pour eux tous, avant qu'ils ne perdent Mary's House, pendant qu'ils y sont seuls.

Une longue plainte crève le silence. Une tourterelle triste. Querelle de territoire...

La maison Michaud est déjà désertée. Aucune autre ne leur dispute la baie. Parfait pour se mettre à couvert.

Quelques mois... Plus que quelques mois...

Le sablier renversé une dernière fois et l'ultime étape est franchie. Plus de doutes, de retours en arrière, qu'une avancée vertigineuse...

Impossible de faire autrement. Tout s'est assemblé autour de lui. Il n'a fait que marcher sur les traces de Mary. Suivre la voie qui s'ouvrait sous la dalle du rocher... Pavée de visions et d'espérances, tendue de passerelles comme autant de chances, de signes...

Et Gabriel voudrait qu'il batte en retraite ?

Pas en si bon chemin. Pas après tous ces efforts, ces renoncements, toutes ces connaissances patiemment amassées, ces techniques maîtrisées...

Non.

Attendre encore un peu, la mort préparera le terrain, le retournera...

Gabriel se réveille en sursaut. Retient son souffle en reculant d'un pas. Il se tient sur le penchant de la falaise surplombant la baie. Dans la lumière grise du matin, la crête du ressac dessine les récifs. Un pas de plus et il venait s'y fracasser. Son cœur se soulève.

En bas la grève tangué, impressionnante sous les vagues qui déferlent sans répit. Forte d'innombrables assauts, saisissante. Il suffirait d'un pas. Un pas et il pourrait la rejoindre. Il tend le haut du corps, se laisse basculer lentement, irrésistiblement quand une bourrasque le gifle.

D'un bond en arrière, il se met hors d'atteinte. Mais qu'est-ce qui s'est emparé de lui ? Il serait tombé n'était ce vent...

C'est le rêve, encore le rêve. Toutes les nuits plus vrai, plus fascinant. Et il en est maintenant le jouet. Un pantin qu'on articule, agite à volonté et qui finit brisé sur les rochers. À cette idée le vertige le reprend, il doit s'accroupir. Ferme les yeux, presse les doigts contre ses tempes.

De l'obscurité du rêve surgit la silhouette tapie dans un bosquet de bouleaux. Flurette. Un enfant. Sa chevelure luit dans les reflets d'argent de la lune. Il peut distinguer la raie bien nette qui ouvre le front. Deux yeux pâles, comme transparents, qui le fixent sans ciller, magnétiques. Gabriel fait un pas dans leur direction quand un bruissement l'arrête.

À ses pieds Lena finit de s'éteindre. Ne reste qu'une poignée de cendres s'étirant jusqu'au bosquet en une lueur verte, serpentine. Alors qu'il la remonte, la trace s'absorbe dans l'herbe.

Tout à coup l'enfant recule dans l'ombre.

Tu n'as rien à craindre, dit-il, tendant les paumes.

Trop tard.

Entre les broussailles du fourré, un scintillement file dans la nuit.

Puis plus rien que le gouffre devant lui et la glaçante pensée que Lena y réside désormais.

Gabriel se dit qu'elle habitait la vie comme lui n'a jamais su. Un autre temps, l'enfance et ses jeux, ses contes, ses mythes... Pas étonnant qu'elle se soit fait professeure de littérature. Sous la garde des Loïselle, Ulysse et Pénélope se côtoyaient au quotidien, aussi réels que Mary et son rocher. Portée si jeune par ces grands récits, elle ne pouvait que s'épanouir en cette magnifique passeuse d'histoires...

L'aube se fond en nuit enfumée d'étoiles.

Dans la chambre d'enfant une lanterne chinoise tourne doucement. Projette sur les murs des fusées mauves et bleues, des astres jaunes.

Émile... Émile... J'aime bien ce prénom... But why ? It's not on The List.

Lena se penche sur le berceau. Son doigt erre sur le front de son fils, contourne l'œil et se pose sur la joue : Regarde sa peau, Gabriel. Si blanche, diaphane. Et ses yeux d'encre, comme des cratères. Il a un air lunaire, notre bébé, tu ne trouves pas ?

Il rit. Yes, my love. Mais je ne vois pas le lien entre notre Émile... and a Selenite ?

Un Sélénite, le reprend-elle avec un sourire avant de poursuivre : Émile Nelligan : *Ma pensée est couleur de lunes d'or lointaines*. Ce vers m'est venu tout de suite à l'esprit en le découvrant tout blanc avec cette petite mousse blonde sur la fontanelle. Je l'imagine en culottes courtes, le menton dans la main, arpentant la lune en quête d'aventures.

Comme dans le film de Méliès, ajoute-t-il en l'embrassant, certain de chérir à jamais ce moment.

L'heure bleue chasse les derniers vestiges de lune.

Ma pensée est couleur de lumières lointaines,

Du fond de quelque crypte aux vagues profondeurs...

Avait-elle oublié les premiers vers du poème ou étaient-ils à ses yeux éclipsés par les promesses des lunes d'or ?

Du fond de quelque crypte, soupire Gabriel. N'en est sorti que pour s'y terrer à nouveau. À quelle vitesse il a glissé de la mort de ses parents à celle de Lena... Pourquoi ne pas se laisser emporter avec eux une fois pour toutes ?

L'image du pantin ressurgit. La tête fendue sur l'arête d'une pierre, les vagues qui passent à travers le bois, le tirent vers les profondeurs...

Cette vision l'apaise, assourdit un moment les voix. Il s'éloigne de l'escarpement. Aperçoit au loin Mary's House dont les pans s'élèvent en tour. De la lumière au grenier. Bientôt plus personne ne veillera derrière ses fenêtres, elle-même qu'un souvenir volatil.

Saura-t-il trouver les mots pour l'annoncer à Émile ?

Lena aurait su...

Anne s'est retirée au grenier pour ne pas réveiller Jean et être seule avec Lena. Assise sur des coussins sous une torchère, elle défait le ruban liant un paquet de lettres. Décachette la première.

Montréal, septembre 1974

Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir? Moi si, mon amie. Et je t'écris à défaut d'avoir su te dire cet été au milieu des autres combien vos projets m'inquiètent.

Jean ne m'a jamais écoutée. Pour lui, je ne suis que sa petite sœur. Et aux yeux de ma mère, rien de ce qu'il dit ne peut être remis en question. Ils se ressemblent tant, deux trains qui foncent droit devant ! Et Gabriel ? Gabriel est trop amoureux pour m'entendre. Je parle et il ne pense qu'à m'embrasser.

Je ne me plains pas, mais je dois te dire. Et je t'écris comme on lance une bouteille à la mer.

« Ce qui me lie par le fait de mon souffle et grâce à mémoire tressaille au creux de mon ventre. » *Ces paroles tirées d'Alexandra, un poème antique, ce pourrait être les miennes. Tout l'été quand vous me pensiez l'esprit ailleurs, je vous écoutais et j'écoutais les voix de la baie, celles de mes ancêtres. Ils venaient à moi, tournaient et me retournaient, me mettaient en garde.*

Si Jean lisait ça, il me dirait « pas toute là », comme il disait de mon père, alors ne lui montre pas ma lettre, surtout pas maintenant qu'il est trop plein de ses propres voix pour m'entendre.

Ne la montre pas à Gabriel non plus. Il recevra sa propre lettre et je ne veux pas que celle-ci le trouble davantage.

Je suis enceinte. En moi, il y a aussi cet enfant qui m'intime de parler.

Je crois qu'en voulant vaincre la mort, vous n'allez qu'étouffer la vie. Interrompre son chant, la corde tendue entre les générations, perdre le sens du lien qui nous constitue. Je crois que c'est ce qui arrivera si tu te prépares à ce que mon frère attend de toi.

Je t'embrasse,

Lena

Anne replie la lettre. Se lève et va s'asseoir sur le banc de fenêtre.

Scrute longuement l'horizon. Voudrait entendre ces voix, sa voix à elle, qu'elles enterrent celle de Jean.

Sent la poigne de la peur sur sa gorge. Tente de se raisonner : Elle ne t'en a jamais reparlé, de cette lettre. Dans aucune des autres, à aucun moment. Jamais. À se demander si elle se rappelait l'avoir envoyée...

Anne se relève, va et vient devant la lucarne. N'ose pas redescendre. Pas tout de suite...

Prend un livre et l'ouvre au hasard.

Une question cruciale se pose d'abord : la flore du Québec, telle que nous l'avons sous les yeux, est-elle ou non en voie de transformation ou d'évolution ? Représente-t-elle un équilibre stable remontant à l'origine des choses ? Ou bien pouvons-nous la considérer comme un moment dans un phénomène de mouvement, comme un point d'une trajectoire ? Ou bien encore, la vie végétale, après une longue marche en avant, a-t-elle cessé d'évoluer, a-t-elle atteint une phase d'inertie ?

L'hypothèse d'un équilibre stable remontant à l'origine des choses est une absurdité...

Une absurdité...

En équilibre sur le dossier d'un fauteuil, Émile tente d'atteindre un abat-jour sur une tablette du grenier. Pas encore ça... Il descend. Cherche quelque chose qui pourrait lui ajouter quelques centimètres. *Flore lau-ren-tienne*, ce livre devrait faire l'affaire. Oui ! Il arrive à tirer à lui le globe, soulevant cependant un nuage de poussière qui le prend à la gorge et manque de le faire tomber.

Ouf ! fait-il en atterrissant lourdement sur le sol, agrippant le rebord de verre d'une main.

On dirait bien l'Étoile de la mort !

Il dépose la boule blanche sur le banc, à côté de sa maquette du Faucon Millenium – sa fierté, les heures qu'il a passées sur ce vaisseau ! – et de ses figurines de Chewbacca, Han Solo et Luke Skywalker. Skywalker... Papa lui a dit que ça veut dire celui qui marche dans le ciel...

Ce nom, il se surprend souvent à le prononcer à voix haute en détachant bien chacune des syllabes. Sky-walk-er. Chacune l'enchanté. Le *Sky* a la brièveté, la rapidité de l'éclair. Le *walk*, la force de la foudre. Et le *er*, qu'il prend toujours soin d'étirer le plus possible, quelque chose de mystérieux, comme le début d'une aventure... Skywalker, ce mot est réellement magique, il a découvert qu'il lui suffit de le murmurer pour être capable d'inventer des histoires lui aussi...

Il prend la figurine de Luke Skywalker, l'observe attentivement, puis se résout à la replacer auprès des autres pour se mettre en quête d'une princesse Leia.

Elle doit être très féminine, très belle...

Son regard erre dans la pièce, se pose sur une malle recouverte de papier peint à motif de rose.

Maman y avait rangé ses *effets de jeune fille*...

Les effluves de lilas qui s'en échappent lorsqu'il l'ouvre lui portent un coup.

Son parfum...

Sur une pile de robes, il découvre l'un des sachets de senteur qu'elle cachait dans les tiroirs. Enveloppée de papier de soie rose, la couronne de fleurs qu'elle portait le jour de son mariage.

Mamie l'avait confectionnée...

Sous un grand chapeau de paille, une boîte à musique. Il donne quelques tours de manivelle et l'ouvre. Ne reconnaît pas la mélodie. Dans un sac de velours, enfin ce qu'il espérait trouver : le flacon à l'étiquette rouge ! *Amour-Amour. Eau de toilette.*

Et il en reste un peu au fond !

Il le débouche, vaporise l'intérieur de son poignet comme elle faisait, inspire profondément.

Tout de suite l'odeur de fraises et de citron.

Le lilas, on ne le sent pas tout de suite, il vient après...

Mais reste le plus longtemps, comme un beau souvenir...

C'est mon odeur préférée parce que c'est la tienne.

Tu sais parler aux mamans, mon trésor.

Après un moment, elle ajoute : Moi aussi, c'est ma préférée, Milo, celle des vacances qui commencent, de l'arrivée à Mary's House...

Des éclats de voix sur la véranda.

Émile ferme la malle, dépose le flacon à côté des figurines et monte sur le rebord de la fenêtre qu'il entrouvre avec précaution.

Encore une fois la discussion semble tendue entre son père et son oncle.

... Tu ne vois pas au-delà, Gabe.

And you deny it !

Papa a crié ! Lui qui n'élève jamais la voix...

Non, je fais ce que j'ai à faire pour Lena.

Qu'est-ce qu'oncle Jean fait pour maman ? Il ne comprend pas, d'autant qu'ils parlent plus bas maintenant. Peut-être conscients qu'il les écoute ?

Émile referme doucement la fenêtre. Se contente de les observer discrètement. Ils se disputent encore, ça se voit. Ça n'arrivait jamais avant...

Si seulement la lucarne donnait vraiment sur le passé, quand personne ne criait, qu'ils étaient simplement heureux d'être là, ensemble, tous là...

Émile respire le parfum, voudrait tant la revoir que ça lui fait mal, qu'il ne se sent pas la force de supporter cette odeur plus longtemps. Fébrile, il cherche autour de lui quelque chose pour la couvrir. Se rappelle la mallette de son grand-père, les compartiments de tubes de peinture, les contenants d'huile et de verni. Il choisit au hasard, enduit l'intérieur de son poignet de pigments noirs. L'odeur forte, un peu écœurante vient à bout du lilas...

Il se laisse glisser contre le mur. Fixe la tache sur son poignet. Elle a tout avalé. On ne voit plus rien en-dessous, ni le blanc de la peau, ni le bleu des veines. Un trou noir...

Il lui manque encore un Dark Vador...

Émile descend les marches à toute volée.

Personne au rez-de-chaussée. La salle commune est plongée dans la pénombre. Entre les rideaux un filet de lumière tombe sur les étagères du vaisselier. Fait briller les bordures dorées de la porcelaine. C'est en-dessous qu'il doit chercher. Sous le linge de table, il trouve le coffret en cuir, l'ouvre avec le respect dû à un si bel objet.

Sur le coussin repose son Dark Vador. Un tire-bouchon en acier, avec une poignée et des leviers noirs et lustrés. Tout à fait son casque et ses bras ! Le sien lui semble même plus redoutable que le vrai avec sa mèche en spirale. De quoi transpercer quiconque s'oppose à sa volonté...

Soudain le vent s'engouffre dans la pièce.

Émile relève la tête. Dans l'entrebâillement des portes-fenêtres, darde l'aveuglante lumière du soleil de fin d'après-midi. La silhouette de son oncle émerge en contre-jour. Massive, écrase celle de son père.

Ils discutent à voix basse, ne l'ont pas remarqué.

Sans réfléchir, Émile se rue dans les replis du rideau. De son poste, se tient à l'affût d'une parole qui pourrait éclaircir les tensions des derniers jours.

Oncle Jean dépasse son père d'une tête. Ses bras noueux lui font penser au vieil hêtre de l'école, figé au milieu de la cour de bitume. Sa pose fantastique fait peur aux enfants, mais pas à lui... juste un peu à la nuit tombante ou secoué par la tempête.

Dehors une série d'exclamations sourdes se fait entendre, ramène Émile au grondement de la conversation.

Son oncle s'emporte. S'il contient toujours sa voix, ses mains s'agitent, impatientes, et disent assez sa colère, son exaspération. Les bras croisés, son père fait front d'un silence lourd, chargé.

Stop it ! Lena is dead ! Dead !

Les mots ont fusé dans un éclat qui les atteint tous les trois du même coup. L'onde de choc ouvre une brèche fumante dans l'air tiède qui se fend d'un cri.

Non !

Non ? Émile reste interdit.

On ne l'a retrouvera pas, Jean! You can't revive her ! Tu ne peux que l'imiter...

Pas l'imiter, la continuer !

On la continue déjà ! Elle est en toi, en Émile, là en nous !

Là en nous, répète son oncle avec un rire froid. S'il-te-plaît, ne me la ressers pas, celle-là. T'es bien placé pour savoir ce qui arrive à ce qui est là en nous...

Il secoue la tête. Se tourne vers la baie.

Son père s'approche de lui, pose la main sur son épaule.

Mais c'est tout ce qui nous reste, Jean, c'est folie de penser autrement... It's unnatural...

Son oncle prend une grande inspiration et se retourne. Il s'est ressaisi, parle avec la conviction de celui qui sait que le prochain coup va porter.

Ce qui est contre-nature, c'est l'immobilité, Gabriel. Tu le sais, t'es médecin. La vie suit un cours inéluctable. La mort, la cendre même est un chemin qu'elle emprunte pour se régénérer, se diversifier. Nous sommes faits de poussières d'étoiles, issus d'explosions, de danses improbables et chaotiques et qui nous ont pourtant constitués, que nous continuons, retrouverons un jour...

Poussières d'étoiles, murmure Émile.

Viens, dit Jean.

Son père se laisse entraîner à l'intérieur.

Émile n'a que le temps de sauter derrière le canapé.

Regarde ce tableau.

De sa cachette Émile peut l'apercevoir. C'est une toile de son grand-père. La plus grande. Elle représente le rocher des Loïsele. Au premier plan une succession de vagues

y déferlent. De larges lames qui se fragmentent à son contact et se dispersent en une nuée d'éclats de lumière et de vaguelettes se confondant avec le ciel.

Tu vois. Tout part du rocher, tout le rejoint.

Du doigt, Jean décrit dans l'air de grandes lignes qui suivent le tracé de la toile.

C'est le point de fuite. Moi, je préfère dire point de convergence parce que tout y mène. Tout être, tout ce qui existe est un point de convergences infinies dans un mouvement qui est notre seule avenue, Gabriel.

Émile ne détache pas les yeux de son oncle qui montre une formidable assurance. Parle dans une exaltation croissante d'une trajectoire qui ne serait pas que la sienne, mais celle de l'humanité depuis toujours. D'un cercle jamais bouclé, d'une ronde, d'un éternel retour. D'une course commencée dans la matière, poursuivie par la croyance et la science. De rituels anciens et magiques, de métempsychose, résurrection, d'une révolution, dernier tour impossible à freiner...

De ce discours Émile ne saisit pas grand-chose, que des bribes. L'étrange fièvre de son oncle le trouble, il en oublie par moments d'écouter, fasciné par la force qui l'anime et semble l'allonger encore, étendre ses bras qui embrassent plus que le tableau, le monde.

Émile ne voit pas l'expression de son père, mais le sent captif lui aussi. À son silence, à la façon dont il hoche de-ci de-là la tête puis la laisse retomber.

Autant de pratiques pour une même quête, Gabe. La vie sans fin. Ses limites indéfiniment repoussées. La vie elle-même s'est engagée sur cette voie avant nous. Exister, c'est continuer d'avancer avec elle.

D'un bras autour de ses épaules, Jean mène son père à un fauteuil et s'assoit à ses pieds. Continue avec douceur.

Toi aussi, tu la suis, cette voie, Gabriel. Mon ami, mon frère...

Son père plante son regard dans les yeux de son oncle.

La mort t'a pris tes parents à l'adolescence. Plus jeune qu'elle m'a pris mon père. Et elle t'a aussi pris ta Louisiane, tout ce que tu connaissais, ce qui te constituait. Et toi, tu t'es réinventé, Gabriel. T'as pris le chemin de la Californie, t'as laissé le français derrière toi et t'es devenu un fils pour ta tante. Et puis, tu t'es fait médecin quand tout te portait vers la philosophie. Tu m'as dit qu'à certains moments, durant les années qui ont suivi leur mort, t'as eu l'impression d'être téléguidé. Que tes choix étaient faits pour toi,

ta vie décidée par un autre. Qu'à l'origine une tout autre existence t'attendait. Que celle-ci, tu l'avais exécutée plutôt que vécue... jusqu'à notre rencontre. Tu crois qu'elle était fortuite ?

Émile comprend que Jean n'attend pas de réponse, que chacune de ses paroles, chaque inflexion de sa voix forge la lame devant ultimement entamer la résolution de son père.

Quelle qu'elle soit, qu'il s'y cramponne, se surprend-il à penser.

Cette accalmie l'inquiète plus que ses emportements.

Moi, je te dis que ce que tu considères comme une bifurcation, Gabriel, c'est la route que tu devais prendre. Que rien ni personne – sauf la force qui anime le vivant – te poussait dans cette direction. C'est ce qui t'a donné l'impression d'arriver chez toi quand je t'ai emmené ici. Ce sentiment répondait à quelque chose qui était déjà en toi...

Son oncle se tait. Garde le silence un moment.

Tu sais, Gabriel, Anne a ressenti la même chose que toi mais dès notre rencontre... Tu te rappelles ? Le premier matin à UCLA, le premier cours de bio ? J'étais arrivé en avance. Et toi, juste un peu après. T'aurais pu choisir n'importe quel plan de travail – ils étaient tous libres – mais t'es venu vers moi. Souriant, la main tendue – en connaissance. Et pour Anne, ç'a été pareil. Elle a tout de suite trouvé sa place à nos côtés. Su que c'était la bonne. Avant même de découvrir que c'était l'îlot de la French Connection, comme on nous appelait à l'époque...

Oui... Anne t'a dit ça ?

Oui. Et elle le pense plus que jamais. Elle me l'a dit... C'est le moment, Gabriel. Tu vois pas qu'on s'est rencontrés pour ce moment ? Loin derrière nous, il y avait sans doute rien. Puis ce mystérieux mouvement qui s'est enclenché. Et puis, bien sûr, la vie... Et la vie, c'est la matière. C'est pour ça que t'as choisi la médecine...

Oui... La vie... la matière...

Une matière qui s'organise. Tu vois. Pas de fausse route. Qu'un mouvement...

Relancé par la science... amené à se complexifier...

Oui ! Mes recherches, celles du professeur Waldman...

À ce nom le fil se rompt. Son père bondit hors du fauteuil, s'éveille brusquement de cet espèce d'état d'hypnose.

Waldman... Jean, le Bio Safety Committee lui a interdit de poursuivre ses travaux ! Et ç'a bien failli lui coûter sa place à l'université ! Ils ont carrément qualifié ses recherches de viol !

Pff... son oncle hausse les épaules. C'est toute l'histoire de la science, ça. Chaque avancée frappe un mur et après on s'empresse de la breveter...

Jean se lève, s'approche de son père.

T'as dit toi-même que la vie tient à bien peu, que son caractère sacré vient de cette fragilité, qu'il faut tout faire pour la préserver.

La préserver, Jean ! Pas l'étirer au-delà de ses limites ! Pas enfreindre la loi !

Son oncle se dirige droit vers lui ! Émile se coule contre le dossier. Couvre sa bouche d'une main sous la secousse qui ébranle tout le canapé.

T'oublies que c'est ça, la médecine, soupire Jean. Une série de transgressions. Mais ce qu'une société interdit, une autre l'autorise... Pense seulement à l'histoire de l'anatomie. Combien d'aller-retour entre le corps intouchable, sacré et le corps objet d'étude, le corps qui sauve des vies ?

Et dans ce cas, c'est la vie elle-même qui est sacrée... se murmure à lui-même son père.

Émile sourit. Il reconnaît ce ton annonciateur d'un tir imparable.

Oui ! fait son oncle.

Mais tu oublies, toi, que, par définition, on associe le sacré à l'interdit de représentation, et pas seulement en ce qui concerne le religieux... Si la vie humaine est sacrée, c'est que chacune est unique. On ne peut pas reproduire l'unique. Une copie n'est qu'une copie, elle ne rend pas l'original. C'est une entreprise désespérée...

Désespérée !

Le tir l'a atteint de plein fouet.

Crois-moi, ça n'a rien d'une entreprise désespérée ! Elle s'étend sur toute notre histoire ! C'est dans l'ADN de l'humanité ! Et la ligne d'arrivée est là ! Ici ! Où personne ne peut se mêler d'interdire ! On est les derniers au Bic, Gabriel ! Il nous reste tout juste le temps avant qu'on perde la maison ! C'est pas un signe, ça ?

Perdre Mary's House ! s'exclame Émile, horrifié.

Stupéfaits, son père et son oncle le regardent sortir de derrière le canapé et s'enfuir.

Il est déjà loin quand il entend son père l'appeler.

Émile ! Émile !

Il court vers la grève sans se retourner.

Il n'aurait pas dû l'apprendre ainsi... Gabriel se sent terriblement las.

Son regard descend vers Jean qui se lève d'un bond.

La marche peut reprendre. Gabriel n'a plus la force de lutter. Aucune raison ne saurait l'arrêter...

Émile fend l'air au rythme de ses pensées défilant à toute vitesse. Dans sa révolte se sent devenir vent. Le sable et les cailloux, les souvenirs, tout vole autour de lui.

Perdre Mary's House ! Mary's House qui veille sur eux depuis deux cents ans !
Qui garde leurs cendres ! Garde maman !

Sa course s'achève sur la grève. Du rocher des Loïselle ne se rappelle que la crête bordée d'écume.

La retrouvera-t-il loin du silence de sa forêt, loin des vagues où se perdaient ses yeux ? Où l'attendre désormais ?

Le soleil s'étale en couches dorées sur la baie.

Émile se demande ce qui le guette encore au-delà de ce qu'il peut voir. Combien de coups avant de se relever ?

Il essuie les larmes sur ses joues. Tient toujours le tire-bouchon. La mèche est imprégnée si profond dans la chair de sa paume qu'elle lui fait mal.

Soudain il le lance de toutes ses forces contre le rocher. La violence de l'impact produit une étincelle qui le ravit et siffle sa colère si vite qu'il ne voit pas le remords venir.

Qu'a-t-il fait ! Le beau tire-bouchon de mamie !

Émile se jette à l'eau. Elle est glacée. Le menton haut, les bras au-dessus de la tête, il marche tant bien que mal. L'eau lui arrive à la taille, oppose une telle résistance qu'il se contraint à y plonger et à nager.

Le voilà qui brille au fond !

Un signe de maman ?

Émile attrape le tire-bouchon et se propulse à la surface.

Tandis qu'il sort la tête, une vague le frappe au visage puis une seconde. Il s'étouffe. N'a que le temps de replonger pour en éviter une autre. Ballotté par les remous, se heurte aux récifs. Son corps est si crispé qu'il ne sent pas les chocs, qu'un goût métallique inonder sa bouche.

Après ce qui lui paraît une éternité, Émile parvient à reprendre pied, s'agrippe au rocher. Toussant et grelottant, il met un moment à recouvrer son souffle.

Ceux qui cherchent des signes peuvent bien attendre. S'ils sont chanceux, ils se prendront une bonne claque...

Son cœur se gonfle à cette pensée qui lui ressemble si peu. Et le sel se mêle au sang dans sa bouche.

Il crache. Une bulle de salive se mêle à la mousse couvrant le fleuve. D'un coup de queue un éperlan vient la percer comme pour le presser de rentrer avant que le rocher ne s'abîme. Émile rit, voyant pointer la petite tête aux chatoulements verts.

Oui, au revoir ! Et merci !

Mais Émile ignore l'avertissement, s'attarde encore, sensible au spectacle du crépuscule qui descend, étend sa grâce aux roulis plus tendres.

Il pose une main sur l'eau, regarde l'écume la prendre. Desserre l'autre, se laisse tomber dans l'immensité blanche. Dériver dans la poussière d'étoiles.

Skywalker...

Sur le dos il fait le papillon. Veut rejoindre le ciel si grand. Et comme ça, penché sur lui, aimant, protecteur.

Émile ! Émile !

Il soulève la tête de l'eau.

Mamie et Anne accourent vers lui, hurlent son nom à s'en casser la voix.

Il leur fait de grands signes.

Tandis qu'il nage vers elles, Anne plonge et le rejoint en quelques brassées.

Qu'est-ce que tu fais là ? Tu sais que c'est dangereux !

Elle ne lui laisse pas le temps de répondre. Pose sa tête sur son épaule et le traîne jusqu'à la berge.

Quand ils l'atteignent sa grand-mère ouvre les bras et il se réfugie dans sa veste. Il se tourne alors vers la baie, réalise qu'il claque des dents.

Comment a-t-elle pu lui sembler si rassurante ?

Qu'est-ce qui t'a pris, Milo ! s'exclame sa grand-mère en le frictionnant vigoureusement. Tu nous as fait si peur ! On t'a cru noyé !

Elle le fixe, exorbitée.

Je... j'ai...

Quoi ? Mais qu'est-ce qui t'est passé par la tête ?

Transi, il n'arrive pas à répondre, se met à pleurer.

Anne écarte Beatrice, s'agenouille devant lui.

Là, là, fait-elle en essuyant ses larmes. Sourit.

Excuse-nous, mon chéri. Mais tu dois comprendre, ça nous a fait un choc terrible de te voir.

Sa grand-mère saisit sa main et la serre très fort.

Oui, pardonne-moi. On va d'abord te faire couler un bain bien chaud. Ensuite, tu nous diras.

Anne le soulève et l'emporte.

Jean ? Gabriel ? appelle Anne sur le seuil.

Personne.

Elle monte, Émile dans les bras. Le dépose à l'étage et se tourne vers Bea.

Tu t'occupes du bain de notre nageur ? Je me change et je vous retrouve.

Dans la chambre l'accueille le fouillis habituel de Jean. Piles et piles de livres, calepins et disquettes, valises ouvertes sur leur propre désordre. Et oubliés un peu partout, crayons, vêtements, tasses et soucoupes sales.

Au milieu de tout ça, Anne ne remarque que le vase de Dewar, posé sur une caisse de métal au fond dans la pénombre, et contre la fenêtre, Lisa. Seule, éclairée par derrière, qui attend son retour elle aussi et la toise – même en mode veille – du haut de sa mémoire de 6 Mo, de ses capacités inégalables... de sa force d'attraction à nulle autre seconde.

Anne lui tire la langue en s'extirpant de son short.

Valentine ne lui a jamais fait c't'effet, dit-elle entre ses dents.

Elle passait des jours entiers dans son étui. Mais pas Lisa... Toujours là avec sa respiration régulière, sa chaleur enveloppante, sa lumière bleutée qui lui fait le regard absent, le teint vert la nuit...

D'une pichenette Anne expédie la souris à l'extrémité du bureau. Sursaute quand l'écran s'allume et rit. Ramasse un pull sur le lit – son préféré, celui qu'il porte tout le temps. Le regard en coin, nargue Lisa, respire l'odeur de bois qu'elle aime et qui l'a attirée jusqu'ici. De son Aquitaine tout en forêts, en passant par la Californie et ses séquoias géants...

Trop de soleil, pense-t-elle en pénétrant dans la classe le premier jour. Elle n'aurait jamais dû venir ici. UCLA a peut-être la meilleure faculté de biologie, mais aussi trop de chaleur, trop de fêtes, trop de tout... Qu'est-elle venue y chercher ? Elle n'appartient pas à ce milieu. Ne s'y fera pas.

Tandis qu'elle se traîne tête baissée entre les rangées, elle s'avise d'un tas de papiers sur le sol et d'une feuille volante venant mollement s'y poser.

Tiens...

Lève le regard. Un grand châtain planté au milieu de la classe. Épaules et gestes larges. Entouré de livres, de notes, comme si la session ne venait pas juste de commencer, qu'il bûchait sur ses recherches depuis des mois.

Un arbre... Un arbre qui s'effeuille, sème son savoir à tout vent...

Tout de suite l'envie de se réfugier sous son ombre, au côté du blond aux yeux si foncés derrière ses lunettes.

Déjà le désir du Nord, de s'étreindre à jamais dans la glace...

Alors qu'elle enfle le pull, Anne frissonne.

La danse les a portés jusqu'ici, Jean, Gabriel, Bea et elle, essaimés dans l'espace, dans le temps. Et pourtant, liés les uns aux autres dans ce long acheminement vers Lena.

S'arrachant à la contemplation du vase, Anne secoue la tête et va à la fenêtre : Est-ce vraiment là que la danse nous mène ? Qu'en sais-tu, mon amour ? N'entends-tu aucune autre voix qui te dise le contraire ?

Anne se serre plus étroitement dans son odeur, pose une main sur son ventre.

Ce qu'elle s'apprête à faire pour lui, elle ne le ferait pour aucun autre. Ami, amant... complice. Il est devenu sa raison d'être.

Anne soupire et quitte la pièce.

Encore glacée d'effroi malgré la tiédeur de la salle de bain, Beatrice savonne le dos d'Émile et remarque le tire-bouchon posé sur le rebord de la baignoire.

Qu'est-ce que ça fait là ?

Oh ! Mamie ! fait-il piteusement. J'étais très en colère et je l'ai lancé contre le rocher. C'est pour ça que je me suis jeté à l'eau, c'était pour le retrouver.

Très en colère ? Mais qu'est-ce qu'il t'a fait, ce pauvre tire-bouchon ?

Rien. C'est à cause de la maison.

La maison ?

Je sais pour la maison...

Les épaules d'Émile s'affaissent.

J'ai entendu papa et Jean dire qu'on allait perdre Mary's House. C'est vrai, mamie ?

Anne entre à ce moment.

Beatrice échange un regard furtif avec elle.

Oui et non, Milo. Nous n'allons plus l'habiter, mais nous reviendrons souvent. Elle sera encore là... Et d'une certaine manière toujours à nous.

C'est pas assez ! S'il te plaît, change d'idée, mamie ! Vends-la-pas ! J't'aiderai à t'en occuper, moi. J'te le jure !

Anne se penche et relève le petit menton.

Ce n'est pas ça, Émile. Bea sait bien qu'elle peut compter sur toi. Elle n'a pas le choix. Le Bic va être transformé en parc national. Tout le monde doit l'avoir quitté d'ici l'été prochain. On est les derniers.

Qu'ils aillent le faire ailleurs, leur parc ! Le Bic est à ceux qui l'aiment !

Anne éclate de rire. Passe les doigts dans ses boucles mouillées.

C'est pour que d'autres puissent l'aimer aussi qu'on en fait un parc et pour mieux préserver ses richesses... Peut-être que tu en seras le gardien un jour...

Le gardien du Bic ?

Oui, tesoro mio. Tu en connais les moindres recoins. Tu es un gardien tout désigné.

La lente ébauche d'un sourire sur ses lèvres, dans ses yeux. Lena...

Le sourire disparaît.

Mais est-ce que ce sera encore le même Bic ?

Non. Comme l'a dit Anne, il sera ouvert à tout le monde, ça entraînera des changements. Sûrement qu'il y aura des pancartes un peu partout pour indiquer les noms, les chemins et aussi pas mal plus de gens.

Et il ne sera plus à nous... laisse tomber Émile. Tout ce qu'on aime finit par nous être enlevé...

Ils se regardent tous les trois.

Beatrice sent sa gorge se serrer. Réfléchit, cherche les bons mots.

Je dirais plutôt... Hem... je dirais que ce qu'on aime finit par s'échapper. Parce que tout change, les gens, comme les choses, les lieux. Prends le parc Belmont, par exemple. Il en a connu des transformations depuis je l'ai visité la première fois. Et moi aussi. On s'est échappés ensemble.

Oui, mais il va s'échapper pour de bon maintenant qu'il va fermer.

On peut toujours rattraper ce qui s'échappe, dit-elle, portant le bout des doigts à son front.

Par le souvenir, tu veux dire ?

Par le souvenir, oui, répète-t-elle, le regard tourné en elle-même. Et parfois... parfois le souvenir prend forme...

C'est ce qu'oncle Jean veut faire avec maman ?

Ah !

Comme reprenant son souffle après une longue immersion, Beatrice a ce cri de surprise.

En elle un lien s'est rompu qui ne demandait qu'à céder.

Elle s'élançait hors de la salle de bain.

Un sillon d'argent moiré les eaux sombres de la baie, paysage lunaire qui l'appelle au loin.

Où est-il ?

Beatrice court à perdre haleine. Traverse le parc, franchit la grève. Le sol accidenté, grugé par les marées crisse sous ses pas. N'était ce bruit, on croirait qu'elle le survole.

Sa course s'arrête brusquement au bord de l'eau tandis qu'elle s'accroche de tout son corps à un énorme bloc de grès dressé au-dessus de la baie. Telle une statue monolithe, il semble en garder l'entrée.

Contre sa joue la pierre râpeuse est encore chaude du bel après-midi d'été. À son oreille murmurent les voix fantômes : Laisse-la-nous... Laisse-la-nous... Laisse-la-nous...

Supplique qui pourrait bien avoir raison de sa volonté retrouvée tant elle se fait insistante, implorante.

Non !

Beatrice s'arrache au rocher, recule.

Assez !

Tournant le dos aux vagues, elle cherche son fils.

Jean ! Où es-tu ?

L'obscurité grandit. Une lumière s'allume à l'orée du bois et fuit dans le lointain.

Jean ! C'est toi ?

Beatrice inspire profondément et reprend sa course.

Anne se tient devant la grande fenêtre de la salle de séjour. Dehors il fait presque nuit. Aucune trace des autres, excepté cette lueur là-bas, dans la forêt.

Un cri.

Bea ? Les garçons ? Un animal sûrement...

Tu les vois ?

Non, mon chéri. Mais ne t'inquiète pas, ils rentreront bientôt, dit-elle sans se retourner.

Qu'est-ce que j'en sais ? pense-t-elle aussitôt.

La forêt lui fait peur ce soir. Paraît recéler quelque cérémonie ancienne et mystérieuse. Se tenir en cercle autour d'eux. Et ce cri...

Elle se laisse choir sur le canapé à côté d'Émile, qui mange distraitement devant une table pliante.

Presque sans bouger, elle se tient à l'affût. Sonde la nuit, s'applique à entendre, ne rien manquer. Et par moments, s'égare. Regarde sa main, le vaisselier... Se perd dans le compte des bouchées d'Émile, dans sa mastication interminable et appliquée...

Elles sont bonnes, les lasagnes de Bea ?

Les meilleures ! T'en veux ?

Il pousse son assiette vers elle.

Tu es gentil. Mais non, je vais les attendre encore un peu... On pourrait peut-être regarder quelque chose pour faire passer le temps ?

La Guerre des étoiles ?

Encore !

Jamais assez !

Dans ce cas...

Faisant mine de bougonner, elle se lève. Va chercher la vidéo dans la bibliothèque et la glisse dans le magnétoscope.

Dès que les premières notes retentissent, Anne sent l'engourdissement la gagner, la douce hébétude. Elle se cale dans son siège, Émile échange un sourire complice avec elle et ils partent tous deux d'un même regard hypnotisé pour cent-vingt minutes d'une *galaxie très lointaine*.

Une voiture arrive dans la cour.

Ils se précipitent tous deux sur la véranda, s'appuient à la rambarde. Sous la lanterne, écoutent les voix approcher. Jean et...

Émile et Anne se regardent, intrigués.

Qui les accompagne ?

Je ne sais pas. Je ne vois pas bien.

Hé ! Papa ! Jean ! Où étiez-vous passés ?

Émile dégringole l'escalier. S'immobilise sur l'avant-dernière marche.

Un homme âgé vient à leur rencontre, lentement, d'un pas mal assuré. On dirait que l'ombre tente de le retenir.

Son visage se découvre peu à peu. Un maquis de cheveux hirsutes, des sourcils broussailleux et là-dessous des yeux brillant d'un feu qui éclaire tout le reste. Le nez busqué, les pommettes hautes, l'énigmatique sourire empreint de secrets.

Bonsoir, Emil. Ann.

Anne s'avance, la main tendue. Pense, C'est l'heure.

Professor Waldman !

Émile est rentré. Paraît écouter le film, mais les observe à la dérobée. Le professeur surtout.

Son visage le fascine. La peau du menton pend, semblant s'écouler comme de la terre glaise sous la pluie.

Sur la véranda Anne l'observe également.

Il n'a jamais arrêté ses recherches, s'est consumé en nuits blanches...

Au centre de la conversation, Waldman se tourne vers l'un, vers l'autre. Écoute avec attention, acquiesce à tout. S'adresse surtout à Jean et sourit, content d'être là. Et pour bon un moment à en juger par ses malles.

... Yes, I took a year off. My assistant will provide...

Anne regarde sa montre, pense à Bea. Si elle n'est pas de retour d'ici trente minutes...

... What we're about to accomplish here is more important than anything.

Et que le Bio Safety Committee aille se faire voir ! raille Jean.

D'un geste de mépris, Waldman l'approuve et Jean part d'un grand rire. Mais de biais jette des coups d'œil nerveux à Gabriel, qui se rembrunit.

Anne a un mouvement vers lui qu'arrête Waldman en lui prenant la main.

Prête ?

Oui, s'entend-elle répondre d'un ton décidé.

Good, good... Ann ?

Oui?

Vous êtes formidable...

Les considérant l'un après l'autre et s'arrêtant sur Jean : Formidable... Ta découverte, jamais je n'aurais espéré...

Sa voix s'est faite plus douce, comme chaque fois qu'il s'exprime en français. La langue du maître qui lui a tout appris des sciences naturelles, leur a-t-il confié un jour qu'il avait le mal du pays.

Ah ! King's College... on n'imagine pas meilleur endroit pour être initié aux arcanes de la création. Son architecture évoque une cathédrale gothique, un temple consacré aux forces mystérieuses à l'œuvre en ce monde... Et quel grand prêtre il faisait ce Clermont ! Pour moi, parler en français avec lui, alors que les autres ne l'entendaient pas, c'était comme m'entretenir dans une langue sacrée, à notre usage exclusif, faire partie d'un ordre...

Anne se souvient qu'il a éclaté de rire, rougi comme un écolier pris en faute avant de poursuivre.

Mais le français nous a surtout permis de nous aventurer à couvert en terres interdites... Et c'est encore lui qui nous a réunis, ajoute-t-il ensuite, rêveur.

My French Connection...

Ensemble nous irons à la rencontre du ciel !

Émile se lève pour mieux voir.

Une nuée de points lumineux a envahi le parc.

Une constellation !

La Guerre des étoiles lui paraît subitement très très lointaine, et il s'approche davantage. Ouvre les portes-fenêtres.

Anne et Gabriel remarquent à leur tour l'incroyable scène et s'avancent avec lui.

Faisant dos au parc, les deux autres les suivent du regard sans comprendre ni s'interrompre. Mais devant leur étrange conduite, se retournent et se taisent instantanément.

Émile descend les marches jusqu'à la pelouse. Au milieu des lumières jaune-vert, va à gauche, à droite. Tourne sur lui-même, émerveillé.

Elles viennent de la forêt ! s'écrie-t-il en la montrant.

Tous pivotent, un même sourire béat aux lèvres.

À ce moment Beatrice sort du sentier d'où les lucioles s'échappent en une longue traînée.

Elle apparaît à Émile en charmeuse d'étoiles, drapée d'une écharpe nébuleuse.

Elle sourit elle aussi. Court les retrouver.

Quand Émile se lance dans ses bras grands ouverts, elle l'enlace en riant.

Les lumières ont pâli, fusionné en ombres bruissantes.

Heureux qu'on le laisse veiller si tard sur la véranda, Émile lutte vaillamment contre le sommeil.

Ses yeux se ferment, s'ouvrent. Se referment chaque fois plus longtemps.

Passé le marchand de sable et il n'a plus la force de lutter, il franchit le pas, emmenant les dernières paroles du jour.

Ann, c'est pour quand ?

La semaine prochaine.

Non, pour septembre. Je veux lui donner naissance en juin... comme la première fois.

Bea, je ne crois pas...

Non. Ce que ton don a rendu possible, ce que tu es préparée à faire, je t'en suis infiniment reconnaissante. Mais ça, ça m'appartient, Anne. C'est à moi de la porter.

Les yeux d'Émile se rouvrent dans un ultime effort.

Une étoile égarée clignote devant lui.

Quelqu'un soupire.

Le ciel est en flammes au-dessus de la baie.

C'est un rêve, pense Émile, ça se peut pas !

L'hymne national en arrière-plan...

Sur l'écran du téléviseur sept avions s'élèvent en gerbe blanche dans l'azur. La fin de programmation de Radio-Can, on l'a laissé dormir sur le canapé.

Il essuie la bave sur son menton. Regarde sa main puis la baie. Non, pas un rêve.

Une vaste lumière d'un vert phosphorescent embrase l'horizon. Se propage en lueurs spectrales, monte très haut dans le ciel.

Il faut prévenir les autres !

Émile se précipite dans la chambre de sa grand-mère. Le lit n'est pas défait. Grimpe quatre à quatre les marches. Va d'une porte à l'autre. Les chambres de l'étage sont vides elles aussi...

Une voix étouffée lui parvient du grenier.

Émile s'engage dans l'escalier obscur et étroit, puis s'arrête, revient en arrière.

On lui en a interdit l'accès... Mais non, non, il n'a pas le choix, il doit les alerter !

Il remonte pas à pas, s'appuyant aux murs.

La porte du grenier est fermée. Des rais de lumière en accusent les contours. Émile y colle l'oreille. Entend des bips-bips.

Comme dans la chambre de maman...

Il frappe.

Papa ?

Des chuchotements...

La porte s'entrouvre dans un éclair blanc. Émile doit porter la main à ses yeux.

Papa ! Le ciel est en feu !

Anne ? demande son père sur un ton neutre.

Émile s'agrippe à la porte, essaie d'entrer, mais quelqu'un la repousse.

Anne vient vers lui.

À mesure que les yeux d'Émile s'habituent, apparaît une scène lui faisant l'effet d'un rêve dans le rêve. Sa grand-mère est allongée sur une table. Des spots sur pied la baignent d'une lumière froide et très vive. En uniformes bleus sur fond d'appareillage médical, son père est penché sur elle pendant que Jean ouvre un thermos argent dont s'échappe une fumée blanche.

Autour d'eux plus rien de ce qu'Émile connaît. Pas même la poussière. La pièce est immaculée.

La porte se referme sur Anne et lui.

Elle lui prend la main.

Viens...

Tu n'avais jamais vu d'aurore boréale, Émile ?

Réfugié dans la bergère de la chambre bleue, l'enfant détache les yeux du ciel.

Son visage est encore blême, pense Anne en s'asseyant sur le bras du fauteuil.

Non, jamais. Je ne savais pas que le ciel pouvait avoir l'air aussi épouvantable... et beau.

C'est vrai que c'est un spectacle extraordinaire. Et je comprends ta réaction, il a quelque chose d'effrayant.

Oui... je croyais qu'on était en danger.

Et tu es venu nous sauver, tu es courageux.

Non, pas courageux, j'avais peur.

Le courage, c'est de défier la peur. Mais pour ça, il faut l'appivoiser. Demain : leçon sur les aurores boréales. Qu'est-ce que tu en dis ?

Oh oui.

Émile, tu aimes que je te fasse la classe ? L'école ne te manque pas trop ?

C'est bien mieux que l'école ! Et j'ai tous les après-midis pour explorer le Bic !

Oui, tes explorations...

Anne ?

Oui ?

Est-ce que mamie est malade ?

Est-ce qu'elle a l'air malade ?

Non, elle semble aller mieux... Mais qu'est-ce qui se passe au grenier ?

Rien qui doive t'alarmer, Émile, mais rien qu'on puisse te dire pour l'instant.

Désolée, mon chéri.

Mon chéri...

Enfilant son bas de pyjama, Émile regarde Anne plier soigneusement ses vêtements et les déposer sur le coffre. Sous la lumière de la veilleuse-hibou, ses gestes sont calmes et doux.

Comme ceux de maman...

Mais pas ses cheveux si noirs et lisses...

Il aimerait y passer les doigts. Ça lui fait tout drôle juste d'y penser. Sent des picotis courir sur sa nuque, l'irrépressible envie de sourire.

Anne frotte le bout de son nez contre le sien et éteint la lumière.

Beatrice leur souffle un baiser par-dessus l'épaule.

Le sécateur à la main, arpenté le jardin. Taille une branche ici, une fleur morte là.
Prépare le printemps. Ne se tient plus d'attendre.

Céder Mary's House ? Qu'importe, sachant que le printemps reviendra !

On prend le déjeuner sur la véranda. Peut-être pour la dernière fois avant le printemps. Octobre s'est montré clément jusqu'ici, mais l'été indien ne durera pas.

L'été de la Saint-Martin en France, lui a enseigné Anne lors de la leçon de la veille.

Tout le monde mange de bon appétit, fait des projets pour l'après-midi, des vœux pour les jours à venir. Même oncle Jean et le professeur.

On devrait escalader le Pic !

Non, la Montagne des Moutons !

Oh ! Oui !

Pff... Le Pic, rien de moins !

Mamie semble si heureuse, si heureuse...

Anne et lui ont prévu tresser une couronne pour elle.

Comme elle les faisait avant...

Papa a découvert une talle d'asters ce matin. Elles ont survécu à la première gelée, mais n'en ont plus pour longtemps.

Faut pas les laisser se perdre...

Beatrice prend le soleil dans le parc. Allongée sur une couverture, goûte le chant du vent dans les arbres, aucune autre voix ne se fait entendre.

Enfin tranquille...

Elle ferme les yeux, respire l'odeur de bois brûlé charriée par le vent. Le sent souffler en elle, déjà la gonfler de vie.

La fin du sentier !

Tout l'après-midi ils ont parcouru les bois jusqu'à ne plus sentir leurs jambes.

Papa, Anne ! Oncle Jean, professeur ! On y est !

Émile s'élançait vers le jour, impatient d'offrir son présent. Parvenu à la lisière de la forêt, s'arrête.

Beatrice couve des yeux une plate-bande. De petites touffes d'étoiles roses sur feuillage bleuté.

Elles sont belles, dit-il, les mains dans le dos.

Beatrice se lève, retire ses gants, ramène une mèche derrière son oreille.

Qu'est-ce que c'est ?

Un orpin d'automne.

Orpin d'automne... c'est un joli nom.

Un joli nom pour une jolie plante.

Elle porte son chignon haut sur la nuque. Le soleil joue dans les boucles mousseuses qui s'en échappent.

Elle a retrouvé sa jeunesse...

Cadeau de nous tous !

Magnifique !

Beatrice s'accroupit devant Émile, dénoue ses cheveux, et se fait couronner.

Comment me va-t-elle ?

Ravissant. Digne de *Midsummer Night's Dream* ! s'exclame le professeur en venant vers eux.

Beatrice le foudroie, le regard mi-offusqué, mi-amusé : Titania ne la pose-t-elle pas sur la tête d'un âne ?

Vous connaissez vos classiques !

Sous le ciel gris et moite de novembre, de longues lames battent la côte, mugissent en furies.

Viens voir ça, mamie !

Émile ferme les portes-fenêtres et se retourne.

Elle n'est plus là.

Un feu brûle dans la cheminée. Avec les guirlandes qui ornent le sapin, c'est la seule source de lumière du séjour. On y est bien, à l'abri des tourbillons de neige qui fouettent les fenêtres.

Beatrice tricote une grenouillère rose.

Gabriel et Anne lisent.

Waldman prend des notes.

D'un œil tous épient Jean et Émile, un sourire en coin.

Jean fait semblant de dormir dans son fauteuil. Ses ronflements font penser aux grondements du fauve dans sa tanière. Le jeu consiste pour Émile à s'approcher le plus près possible sans éveiller la bête.

Au moment où il tend un doigt prudent vers son pied, Jean l'enserme de ses jambes et pousse un rugissement.

Émile rit, se débat de toutes ses forces tandis que son oncle le chatouille et lui intime de demander grâce.

Jamais ! hurle Émile, riant plus fort.

Regardez-moi cette souris qui ose défier le lion !

Un vieux lion !

Tu vas prêter serment, oui ?

Non ! Non !

Sans pitié, Jean finit par lui arracher un *oui*.

Alors prends ma main et jure allégeance !

Émile avance une main réticente.

Jean tire un paquet de sous le fauteuil et lui tend.

Joyeux Noël !

Excité, Émile le défait, puis adresse un regard confus à son oncle : Qu'est-ce que c'est ?

Une carte à jouer et une pince à linge.

Oui, mais qu'est-ce que c'est ?

Une partie de ton cadeau.

Tu m'offres des cartes et des pinces à linge ?

Non, ça c'est pour fixer à la roue arrière de ton nouveau vélo que j'ai oublié en ville...

Merci ! Merci !

Tu es chanceux, Milo, dit Beatrice, déposant son tricot. Pendant un instant j'ai bien cru qu'il allait réutiliser sa vieille tactique...

Quelle tactique ?

Celle qu'il a employée une fois ou deux avec ta mère.

Oh ! Maman !

Jean met la main sur ses yeux et secoue la tête.

Je me rappelle d'un anniversaire. Lena venait d'avoir sept ans. Au moment des cadeaux, Jean l'a emmenée devant l'aquarium qu'on lui avait offert le mois d'avant et il a annoncé que le filtreur était désormais à elle.

T'as fait ça ?!

J'avais onze ans et j'avais oublié sa fête...

Qu'est-ce que maman a dit ?

Rien. Mais au Noël suivant elle lui a offert des rubans de soie rose pour ses ballerines... à elle. Sacrée Lena...

Ouah ! s'écrie Émile. Vous avez vu le grand pin près de la baie ? Y'a plus que sa tête qui sort de la neige !

Gabriel, Jean et Waldman jettent un coup d'œil distrait et poursuivent leur conversation.

Anne se lève et regarde : Brrr ! on dirait que les vagues l'ont pris par surprise et finissent de l'avalier...

Elle se rassoit à côté de Beatrice.

Penchée sur son ventre, celle-ci garde les yeux fermés comme pour mieux entendre.

J'ai jamais vu autant de neige !

Tu serais pas si enthousiaste si tu d'vais la pelleter, rétorque Jean. Février...

T'aurais dû m'offrir une pelle, t'as manqué ta chance à Noël !

Cré Émile !

Beatrice sursaute. Touche son ventre.

Anne : Ça va, Bea ?

Oui. Pendant un moment, j'ai eu peur... Non, rien. Ça va. Ne t'inquiète pas... Elle bouge ! Mets ta main. Là !

J'veux toucher !

À travers les branches glacées, l'éblouissante lumière d'un après-midi d'hiver.

On termine par la grève ? crie Gabriel.

Anne et Beatrice n'ont pas son habilité en raquettes et descendent avec précaution la pente jusqu'au sentier.

Ouf ! Non, je suis épuisée, je rentre. Allez-y, vous.

Je viens avec toi, Bea. Je suis vannée, moi aussi.

Prenez au moins une minute pour admirer ça, les exhorte Gabriel.

Le jour vole en éclats sur le cristal de la baie.

C'est beau, murmure Bea, et ce silence... Je crois que je vais rester encore un peu.

Au loin on entend les eaux s'éveiller. Fendre les glaces et se libérer de leur emprise.

Non, vraiment, je dois rentrer préparer le souper.

Allez, mamie ! Combien de fois as-tu vu la débâcle ?

Assez.

Voyons, Bea. Le printemps est là, à votre porte, et vous allez manquer son arrivée pour *préparer le souper*.

Waldman la prend par le bras, tente de l'entraîner.

Si vous étiez à ma place, le souper compterait beaucoup.

Bien sûr ! Excusez-moi, je ne pensais pas.

Le temps s'est éclairci, p'tite maman, et le coucher de soleil promet d'être beau.
Viens prendre une marche avec moi.

Je crois que je vais finir ce chapitre et me mettre au lit, tesoro mio. Je suis fatiguée.

Elle caresse la joue de son fils.

Mais je suis certaine qu'Anne adorerait...

Sûre que ça va aller, mamie ? c'est une longue marche.

Certaine, Milo. J'ai grand besoin de me dégourdir les jambes et la forêt est si...

Quoi ?

Chut ! Écoute !

Quoi ?

On entend les eaux... la rivière en crue...

J'entends rien...

Beatrice se masse les reins, attendant que le bain finisse de se remplir.

Une chape de plomb l'écrase. Son ventre est lourd, lourd, beaucoup plus que les autres fois. Qu'est-ce qui le fait si lourd ? et s'appesantir de minutes en minutes ? Pas le poids, elle n'a pris que quelques kilos... L'âge sûrement, l'âge lui répète Gabriel.

Elle ferme le robinet, plonge un pied dans l'eau, puis le second et se cale au fond.

Ah !

Soulagement immédiat, son ventre remonte à la surface.

Une bulle d'air...

Ma bulle d'air, murmure-t-elle, le frôlant du doigt.

Anne se glisse dans la pénombre du séjour comme dans un vêtement frais. Envoie valser ses sandales d'un coup de pied et s'allonge sur le canapé, bien décidée à profiter de chaque minute avant le branle-bas du souper.

Comme elle aime ces heures paresseuses, bonnes à perdre... Et si rares ces jours-ci...

Ses paupières se font lourdes.

Juste une sieste...

Un craquement.

Dans un coin Beatrice se berce, les yeux levés sur l'immense toile au rocher.

Bea, je ne t'avais pas vue.

J'ai remarqué. Ne fais pas attention à moi. Dors.

Ce qui me lie par le fait de mon souffle et grâce à ma mémoire...

Quoi ?

Dors.

Ces vers... l'*Alexandra*, songe Anne, entrouvrant l'œil.

Une certaine sérénité émane de Bea... et autre chose...

Je sais, je sais, dormir devant moi...

Non ! Ce n'est pas ça, je n'ai pas si sommeil après tout.

Beatrice acquiesce d'un sourire. Retourne, indolente, à sa contemplation.

Anne, à son plaisir émoussé.

En chemise de nuit, Beatrice regarde le ciel passer du gris à l'anthracite. Tourne un regard vide quand on lui parle, donne invariablement la même réponse : Non.

Anne la surveille discrètement. Passe et repasse dans le séjour.

Jean, Gabriel...

Qu'est-ce qu'il y a, mon amour ?

Jean enlève la débarbouillette sur son visage et se redresse sur la chaise longue.

Gabriel remonte sur la véranda.

Quelque chose ne va pas avec Bea, et depuis plusieurs jours. Vous ne pouvez pas ne pas l'avoir remarqué.

Ils disent : La chaleur accablante, la pesanteur de l'air, la fatigue de la grossesse...

...Voilà tout, mon ange, ne te tourmente pas pour rien.

Oui, oui, vous devez avoir raison.

Viens sur la grève avec Émile et moi, propose Gabriel. Il fait plus frais au bord de l'eau.

Merci, mais non, je reste à l'intérieur, au cas où...

Un éclair surgit de la grève, suivi d'un claquement sec dans l'air.

Émile et Gabriel rentrent en courant dans le séjour.

J'ai eu peur !

Je t'avais bien dit qu'on arriverait avant la pluie !

Enfin ! s'écrie Beatrice. Ce n'est pas trop tôt !

La revoilà ! pense Anne.

Sent son cœur se dilater d'aise.

Une contraction, dit Beatrice en se levant lourdement.

Les yeux se braquent sur elle.

On s'attend à ce qu'elle sorte de la torpeur qui l'a reprise après l'averse. Mais non. Elle montre tout au plus une légère nervosité. Veut être seule. Prendre un bain.

On hoche la tête en souriant.

Mais dès que la longue chemise blanche disparaît dans l'escalier, on planifie les tours de garde.

L'onde noire se soulève et se brise en grandes giclées, a revêtu les couleurs de l'orage.

Jamais vu les vagues monter si haut, chuchote Émile, les yeux écarquillés.

La terre dit son fait au ciel, répond Anne, d'une voix blanche, sans timbre.

Alors qu'il se tourne vers elle, un cri retentit au grenier.

Mamie !

Émile bondit hors de la bergère.

Anne lui saisit le bras et le tire à elle.

Calme-toi, chéri. Rappelle-toi. La douleur annonce la fin de l'accouchement.

Oui, oui... Et après elle sera encore plus heureuse parce que la douleur va lui ramener un enfant.

C'est ça.

Émile retourne à la fenêtre.

Anne s'essuie le front du revers de la main : On étouffe dans ta chambre. On va en bas ?

Un jet de lumière traverse les lilas et éclabousse l'ardoise de la cuisine.

Émile se frotte les yeux et s'étire, regarde par la fenêtre.

La terre et le ciel se sont réconciliés on dirait.

Sa lampe de poche gît à côté de lui.

Ah oui, il a lu sur le sol de tuiles fraîches... a dû lire longtemps pour endormir son inquiétude...

Mamie !

Quand Émile pousse la porte du grenier, il les trouve tous réunis autour du lit.

Chut ! fait Anne.

Un doigt sur les lèvres, elle pointe Beatrice, qui repose sur le dos, une main contre la joue, de petites boucles humides sur le front.

D'un bras Anne prend Émile par les épaules et le mène à Gabriel, un peu en retrait.

Émile, voici Cassandra, née avec l'aube, dit-il à mi-voix, la lui présentant tout emmaillotée.

Oh! Qu'elle est jolie...

Cassandra? demande Jean.

Si Émile avait été une fille, il aurait porté ce prénom. Il était tout en haut de la liste de Lena.

La liste ! Je me rappelle, oui... Cassandra... Eh! c'est pas le nom du personnage de ce poème qui la fascinait tant ?

Oui, *Alexandra*... l'autre nom de Cassandra, personnage de la mythologie grecque.

... Qui avait reçu le don de double vue, mais qu'on n'a pas crue, murmure Anne, le menton appuyé sur la main. Puis redressant la tête : Et sa parole s'est perdue et l'a perdue avec elle... *Je dirai – c'est sans détour que je dirai...*

Muets d'étonnement, Gabriel et Jean la dévisagent.

Elle sourit : Les premiers vers de l'*Alexandra*. Lena m'en parlait tout le temps dans ses lettres. Elle disait qu'il était facile de se briser contre ce texte obscur, mais qu'elle avait choisi de s'y accrocher parce qu'elle sentait qu'il avait été mis sur sa route, qu'elle avait seulement besoin d'une oreille amie pour recueillir et recoller ses mots, ses « fracas », comme elle disait...

Je n'ai jamais retrouvé ses notes, ni à la maison, ni au cégep. Je me demandais ce qu'elle avait fait de toutes les pages que je l'ai vue écrire, si elle avait abandonné son mémoire...

Non, elle y travaillait encore... Seulement ce poème était pour elle une bouteille qu'elle avait repêchée. Et ce qu'elle appelait ses « lettres-mémoire », toutes celles qu'elle a lancées en retour... Ne me regarde pas comme ça, Gabriel. Elle disait que tu étais trop proche d'elle, qu'une bouteille est toujours jetée dans l'inconnu, que c'est ce qui rend le lien qu'elle crée si fort.

Beatrice marmonne des paroles incompréhensibles, se soulève sur l'oreiller.
Tous se rapprochent du lit.
Gabriel dépose Cassandra à côté d'elle.
Elle lui sourit et semble instantanément l'oublier.
Le regard en l'air, tente d'apercevoir quelque chose derrière Gabriel.
Elle se lève, va à la lucarne, s'assoit sur le banc, se relève presque immédiatement et se dirige vers la porte.
Anne lui tend Cassandra.
En somnambule, elle la prend sans la voir, puis se précipite dans les marches.
Interloqué, tout le groupe part à sa suite.

Beatrice traverse le séjour. Marche vite. Sort sur la véranda. Descend dans le parc.
Et s'avisant tout d'un coup de Cassandra, la pose sur une chaise et se met à courir.

Anne reprend Cassandra, que l'équipée n'a pas réveillée. Émile et Jean poursuivent Bea, tandis que Gabriel et le professeur observent la scène de la véranda.

Elle se tient immobile sur la rive lorsque Émile et Jean l'atteignent.

Jean tente de l'attirer, mais elle le repousse, s'avance dans l'eau jusqu'à mi-cuisses et s'arrête.

Émile entre à son tour, va à elle et prend sa main.

Elle lui dit quelque chose, gesticule, pointe l'horizon, visiblement émue, riant ou pleurant, Anne, Gabriel et Waldman ne sauraient dire à cette distance.

Émile l'écoute un moment et finit par la tirer par la main, elle se laisse faire.

Jean les rejoint, secoue Beatrice en lui parlant. Elle détourne d'abord la tête, se raidit. Mais ce qu'il crie ensuite l'ébranle profondément. On la voit couvrir sa bouche et s'appuyer contre lui, le suivre, le dos brisé, la chemise rabattue sur les jambes.

La baie est calme et froide sous les étoiles.

Gabriel se frictionne énergiquement le dos, les bras, le torse, poissés d'une gelée visqueuse.

Le contact de l'eau glacée le révolte, mais il doit tout enlever et il s'acharne jusqu'à ne plus rien sentir.

Alors qu'il regagne la rive, il s'étonne de ne pas retrouver le sable graveleux mais une poudre très fine et chaude malgré la nuit.

Ses pas y font éclater de petites poches de fumée.

Il les observe crever avec curiosité. S'abandonne à cette étrange sensation sous ses pieds quand à moins d'un mètre, des jets de vapeur se mettent à jaillir du sol.

Gabriel recule, mais n'en détache pas le regard jusqu'à ce qu'une immense colonne d'eau surgisse devant lui avec une force telle qu'il est projeté en arrière sous l'effet du souffle.

Couché sur le dos, il relève la tête. Un second geyser fend la grève, la fissure. Des crevasses déborde une matière incandescente.

Des braises ! pense-t-il, horrifié, les voyant se soulever et exploser en bulles de lave.

Gabriel se remet sur ses jambes d'un bond. Échappe de justesse à la vague qui déferle sur lui en plongeant dans les eaux noires.

Se laisse couler longuement.

Hypnotisé par le silence, aimanté par l'abîme, ne veut pas arrêter la descente.

Quelque chose scintille dans les profondeurs. Cherche à l'atteindre.

Gabriel saute du lit. Haletant, va à la fenêtre, relève le châssis.

Ah !

Aspire une bouffée d'aube fraîche.

Le ciel a déployé ses clartés en grandes voiles blondes sur la baie. L'onde n'est que lumière mordorée et...

Sitôt reconnu le vêtement ballotté par la houle, Gabriel crie.

Jean !

Le voile de coton qui l'enveloppait jusqu'aux pieds. Ne supportait rien d'autre à la fin.

Jean !

*Je dirai –
c'est sans détour que je dirai...*

Quatre heures au réveil. Beatrice se redresse lentement. Tire la masse de ses jambes en dehors du lit. Reste assise sur le bord sans bouger.

À un moment elle s'est levée.
Peut-être parce que le bébé pleurait. Se sera penchée sur le berceau.
Dors, petite bulle, dors.
Sans la voir ni chercher à la voir.

Elle devait être fatiguée, si fatiguée, son corps, lui sembler plus lourd que jamais.
Je crois qu'elle était déçue.
Un petite bulle vide.
Qu'elle s'en voulait aussi.
Qu'elle est sortie pour trouver le repos.

Les premières lueurs devaient prendre ce rose tendre, tirant au mauve, le parfum des lilas, se faire entêtant, la suivre partout, et la plainte des vagues, de l'Oiselle, et la douleur, la douleur.

Elle a sûrement erré jusqu'à ce que la lumière tourne à l'or, transforme les récifs en sanctuaire.

Elle aura pris le chemin tracé pour elle. *Chemin usé d'allées et de venues.*

Peut-être s'est-elle retournée, a-t-elle pensé à eux.

Mais Mary's House tournait ses fenêtres vers le rocher comme autant d'yeux éplorés, de brèches sur son cœur blessé.

Et pour ne plus chercher à tromper la douleur, Beatrice s'est avancée dans l'eau.

Y repose encore.

Là : parfaitement calme,

du creux des rocs que la mer ronge.

Tout ce que je sais...

L'enfant court sur la plage. Les bras ouverts au soleil et au vent, ses cheveux voltigent autour de son visage.

Elle cherche des cailloux plats, ceux qu'on peut faire rebondir sur l'eau, comme Émile lui a appris. Quand elle aura rempli son panier, il se joindra à la fête.

Assis sous le grand pin dominant la grève, celui-ci griffonne sur un bloc-note, relève souvent la tête, garde un œil sur elle, sourit à son bonheur. À autre chose aussi, elle le sent à sa façon d'ouvrir grand les yeux parfois, comme si elle était une fenêtre et qu'il voyait quelque chose de très beau à travers elle.

Gabriel la regarde aussi comme ça. Souvent, il la prend, la lève dans les airs et semble voir jusqu'au ciel. Et c'est bizarre et bon à la fois.

Tu viens bientôt ?

Pas tout de suite, Cassou. Je termine ça d'abord.

Où y sont les autres ?

Je te l'ai dit, ils font un p'tit tour. C'était chez nous ici avant.

La petite retourne au bord de l'eau. Dépose son panier et s'assoit.

Au loin il y a des montagnes et plus loin encore, de l'eau à perte de vue.

Ça lui plaît de ne pas savoir ce qu'il y a au-delà, d'imaginer toutes sortes de lieux, de mondes, d'aventures...

À ses pieds de légères vagues viennent la chatouiller, comme pour l'entraîner là-bas.

Froides tout de même...

Elle se relève.

Émile est toujours penché sur sa feuille.

Milo, je vais aller voir la maison en attendant.

Ok, mais tu vas pas dans la forêt sans moi. Promis ?

Promis !

Tout ce que je sais...

Comme elle a l'air triste, cette maison. Avec ses lucarnes tout en haut, on dirait un long visage maigre. Pas du tout ce qu'elle s'imaginait toutes les fois qu'Émile lui en a parlé. Elle a quelque chose de spécial quand même. Oui... Elle peut voir loin, elle aussi.

Qu'est-ce que tu regardes la bouche grande ouverte comme ça, Cassoulet ?

Maman ! Je pensais que vous reviendriez plus !

Elle se jette dans les bras d'Anne, qui sort des bois, Jean et Gabriel sur les talons.

Voyons ! C'est pour ça que tu avais ce drôle d'air ?

Non, je...

Mais ça ne t'as pas empêchée de t'amuser sur la grève ! Regardez-moi cette tignasse tout emmêlée ! fait Anne en éclatant de rire. Penche-toi que j'essaie d'y mettre un peu d'ordre.

Elle pose la tête sur son ventre. Ferme les yeux pendant que les doigts vont et viennent doucement entre ses boucles.

Des cheveux en bataille... comme Lena. « Impossible d'y mettre le peigne sans que toute la chevelure vienne », disait maman...

Elle rouvre un œil.

Jean sursaute en surprenant son regard sur lui et son visage s'assombrit, se tourne vers Gabriel, qui pose une main sur son épaule.

Ne me regarde jamais comme maman... ou Milo... Gabriel...

Ou pas longtemps, en cachette...

Cassou !

Émile vient vers eux.

J'arrive, Milo !

Prends la main de maman et cours à sa rencontre.

Il faut que le galet rase l'eau et très vite pour qu'il ricoche loin. Comme ça.

Le caillou suit une parfaite trajectoire.

T'as vu ?

Oui ! T'es le meilleur, Milo !

T'es pas mal non plus !

Brrr !

Tu as froid, Cassoulet ? Tu veux qu'on y aille ?

Non, j'veux pas y aller tout de suite, maman.

Alors viens dans ma veste. Il y a de la place pour deux.

Regarde, Cassou.

Émile tend une bouteille.

Elle est jolie ! Qu'est-ce qu'il y a dedans ?

Des fracas.

Maman et Émile échangent un sourire complice.

« Des fracas » ?

Un message, des petits bouts de moi.

Un message pour qui ?

On ne sait pas. Mais si on lance la bouteille assez loin, comme un galet, et si un ami la trouve un jour, alors les fracas ne disparaîtront peut-être jamais.

Un futur ami... j'aime ça !

Je savais que t'aimerais ! Je t'ai réservé une place. Là, au bas de la feuille. Écris quelque chose.

Quoi ?

Pas n'importe quoi, Cassoulet. Il faut réfléchir. Écrire quelque chose d'important que tu ne peux pas dire aux autres, mais que tu veux conserver. Un secret...

Un secret... C'est quoi ce bruit ?

Le vent s'est levé. Amoncelle des nuages au-dessus de la baie, tourne les risettes en lames longues et sonores.

« Les voix de l'onde », disait mamie. Les voix dans les vagues.

Viens... Viens... Viens...

On dirait qu'elles m'appellent... Ça me fait peur.

N'aie pas peur, Cassou, ce sont des voix amies. Les voix de notre famille, de ceux qui sont venus avant nous et que nous rejoindrons un jour. Il y a déjà des petits bouts de toi dans ces voix. C'est leur façon de te dire que tu seras la bienvenue quand le moment sera venu.

Viens... Viens... Viens...

Le bourdonnement s'amplifie avec le vent. Tourne autour d'eux.

J'sais pas si j'aime ça... J'veux m'en aller.

D'accord, mais on reviendra un jour, et je te dirai tout et tu lanceras tes fracas à toi, dit Émile en rebouchant la bouteille. En attendant, lance les miens.

Viens... Viens... Viens, continuent d'appeler les voix. Alors qu'ils s'éloignent.

Agrippée à sa mère comme un singe à un arbre, la petite fille se serre contre sa poitrine. Risque parfois un œil par-dessus son épaule, puis rentre vite la tête.

Je voudrais qu'on vive pour toujours. Je voudrais que plus personne meure.

Bien sûr que tu le veux, chuchote maman à son oreille.

Tu crois qu'avec Jean, on pourrait y arriver ? Jean est capable de tout faire...

Je ne sais pas si c'est une si bonne chose, Cassoulet, répond-t-elle tout bas en l'embrassant sur la tête.

Moi je pense que oui! dit-elle, se libérant de son étreinte et sautant sur le sol.

Sans regarder derrière cours, cours à perdre haleine, cours droit vers Jean, droit devant.

J'ai heurté la pierre inaugurale. Comme qui court je voltige.

Je dirai...

*Ce qui me lie par le fait de mon souffle et grâce
à ma mémoire.*

Je dirai –

c'est sans détour que je dirai...

Je dirai...

Je dirai...

*J'ai heurté la pierre inaugurale... la pierre inaugurale... Comme qui court je
voltige.*

Dans une petite pièce sombre, lambrissée de panneaux de chêne, deux hommes se regardent sans parler.

Sur une table, devant eux, un vase de Loïsele en silicium poli et son dispositif d'écoute.

Le plus jeune des deux enlève les disques à conduction osseuse collées sur ses tempes et tend la main, effleure le vase.

Qu'est-ce que vous en pensez ? demande l'autre. Ce poème, cette séquence de souvenirs, ils reviennent sans cesse...

Je pense comme vous. Que Cassandre veut interrompre le téléchargement, ne plus reconduire sa conscience.

Cassandre Loïsele, qui l'aurait cru ? La futurologue à l'origine de l'uploading de la mémoire... de l'âme ! Si on venait à l'apprendre, ce serait une catastrophe. Cassandre Loïsele !

Justement, Cassandre est une Loïsele et elle a aussi du Lafitte en elle.

Oui... Elle me parlait souvent de votre famille, Thomas, de vous, de votre arrière-grand-père, Émile, le poète... Il l'embêtait, qu'est-ce qu'il l'embêtait. Elle l'appelait son objecteur de conscience.

Oui, répond Thomas en riant.

Les engueulades épiques qu'ils ont eues ! Ils s'affrontaient partout, dans les journaux, à la télé, sur les forums...

À la maison aussi...

Mais ils s'adoraient... pour ça oui. J'ai bien cru que Cassandre ne se remettrait pas de sa mort... Je ne pense pas qu'elle s'en soit remise.

Non.

Qu'est-ce que vous allez faire ?

Respecter ses dernières volontés.

Détruire la puce ?

Non, vous n'avez pas compris ? Elle vous a pourtant choisi pour votre écoute, votre perspicacité. Je croyais qu'un uploader, ou « confesseur » comme elle disait, devait savoir lire les âmes... La bouteille à la mer...

La perdre... perdre la puce, sa mémoire, dans l'eau...

Oui, la perdre pour qu'elle renaisse...

Aux siens...

Et au monde. Les gens n'ont que faire de la mort aujourd'hui, de la corde qu'elle tend entre nous, de sa musique. Ils ne comprendraient pas ce choix, sa nécessité absolue. Et en partie à cause de Cassandra, de la force de sa voix, des rêves d'immortalité qu'elle a fait germer en l'humanité...

On ne peut pas l'entendre pour le moment...

Thomas marche sur la grève dans la lumière du matin. La ronde des voix l'accompagne. Devant lui s'étend la mer.

En elle, la limite respire...

Il plonge la main dans sa poche, au creux sent palpiter la capsule de silicium. Et encore, quand il la voit ricocher sur l'eau et s'enfoncer dans l'ombre en un éclair qui lui ferme les yeux.

L'épreuve initiatrice, esthétique du sublime
dans À travers un verger de Philippe Jaccottet et Les Amandiers de Thierry Hentsch

Introduction

Autrefois il y avait des truites de torrent dans les montagnes. On pouvait les voir immobiles dressées dans le courant couleur d'ambre où les bordures blanches de leurs nageoires ondulaient doucement au fil de l'eau. Elles avaient un parfum de mousse quand on les prenait dans la main. Lisses et musclées et élastiques. Sur leur dos il y avait des dessins en pointillé qui étaient des cartes du monde en son devenir. Des cartes et des labyrinthes. D'une chose qu'on ne pourrait pas refaire. Ni réparer. Dans les vals profonds qu'elles habitaient toutes les choses étaient plus anciennes que l'homme et leur murmure était de mystère¹.

« Autrefois il y avait des truites de torrent dans les montagnes. » Cette phrase prend à la gorge. Tout de suite l'émotion, la gravité.

Pourquoi touche-t-elle si profondément le lecteur ?

Elle surgit à la toute fin de *La route*, roman post-apocalyptique. Après les monceaux de cendres qui jonchent le chemin emprunté par les protagonistes, après la mort de l'un d'eux, cet « autrefois » nous retourne une dernière fois sur le malheur de la disparition, comme l'évocation qui suit. Sursaut de vie sur fond d'extinction, qui se cramponne, se cristallise dans l'image d'une truite. La truite comme fragment d'un monde en perdition. Fragment qui le recèle tout entier, avec son « murmure de mystère ».

Et la voix qui l'émet émeut à la fois. Elle s'attelle à la poursuite de ce qui n'est plus et le lecteur comprend qu'elle se rédime ainsi. Les mots sont impuissants devant ce qui se dérobe ; ils s'y portent néanmoins, mus par une exigence, celle de préserver quelque chose de ce qui ne « peut être refait ni réparé ».

Me questionnant sur la force, l'impact de ce passage que j'associais à sa beauté, je me suis frappée à l'impuissance de ce mot, « la beauté », me disant qu'il s'agissait de bien plus, que ce fragment jouxtant vie et mort me donnait l'impression de me tenir au bord d'un précipice, de retenir mon souffle et haletante, donnant prise à ce vide vertigineux, de m'accrocher à la vie, à l'éros.

J'adressais mes réflexions à mon mari, qui m'a signalé que l'expérience que je faisais était celle du sublime.

Le mot m'a fait signe, je l'ai suivi.

¹ Cormac McCarthy, *La route*, traduction de François Hirsch, Paris, Éditions de l'Olivier, 2008.

À sa suite, j'ai dû aborder toute une tradition, un corpus philosophique et littéraire. L'ouvrage qui m'a ouvert la voie est *Le Sublime de l'Antiquité à nos jours* de Baldine Saint Girons. À sa lumière, j'ai parcouru l'histoire de cette notion paradoxale, qui touche à l'esthétique mais aussi à sa fin, à son interruption, et j'ai voulu m'employer à mon tour à penser l'expérience du sublime.

Ni contenu ni forme, elle implique de part en part l'épreuve d'épouser nos limites, celles du corps, de l'entendement, d'être confronté aux bornes de notre imagination pour aspirer à ce qui nous dépasse. En un mot, il y va d'une expérience paradoxale, car ce qui vulnérabilise renforce à la fois – pensée présente chez tous les philosophes qui ont nourri mon essai. Je songe ici à Longin, Burke, Kant, Lyotard, Heidegger et Lacoue-Labarthe. Je pense aussi à ceux qui sans nommer le sublime, semblent habités par lui, à Philippe Jaccottet et à Thierry Hentsch, dont l'écriture fragmentaire m'apparaît intimement liée à cette expérience. Car s'il n'y a pas de lieu à proprement parler du sublime, il y a des espaces où il est susceptible de surgir, d'éclorre, des espaces où se présente l'imprésentable. Le fragment, écriture de la dissémination et de l'organicité, en est un.

Ce qui ressort lorsqu'on s'intéresse au sublime et à l'écriture fragmentaire, c'est qu'ils s'appellent l'un l'autre du fait de leur nature plurielle, revêche à une définition unique, relevant tous deux d'une expérience au confluent de la littérature et de la philosophie. De là la pertinence de les étudier ensemble, dans des œuvres où ils se rencontrent, et selon une perspective esthétique, domaine par excellence du sensible, qui évite l'écueil d'une approche purement formelle puisque le sublime, par essence, ne saurait s'y cantonner. Comme il s'agit de l'étudier dans le cadre de l'écriture fragmentaire, je me suis penchée sur le rôle et les enjeux de cette pratique à travers des ouvrages qui la distinguent des genres établis et s'attachent à la présenter, à l'instar du sublime, comme une force à l'œuvre et non simplement comme une forme donnée.

C'est dans cette perspective, il me semble, qu'il faut lire *À travers un verger* de Philippe Jaccottet et *Les Amandiers* de Thierry Hentsch. Ces deux récits fragmentaires se donnent en effet à lire comme des « œuvres » qui avouent leur propre désœuvrement. En quoi elles nous touchent et confinent au sublime en tant qu'aveu d'un échec, d'une limite de l'imagination. Les liens entre le fragment et le sublime ne se réduisent cependant pas

au motif de l'aveu. En butte à l'inconcevable, chacun accuse le coup, se ramasse et s'y expose, encore.

Dans *À travers un verger*, Jaccottet essaie de comprendre l'émotion qui l'a gagné devant la beauté fugace des amandiers en fleurs. Sondant ses souvenirs, il accueille d'abord les images qui viennent à lui, sensible à ce qui tente d'éclorre, une intuition, mais s'y profile bientôt un « vieux visage angoissé », celui du deuil, qui l'amène à se méfier de l'image. Conscient qu'aucune ne saurait rendre compte de la complexité du réel, Jaccottet rejette l'image unique, chimère de toute puissance. Il substitue à l'image figée des images multiples, semences exposées à la fragilité, à l'inachèvement, et pourtant vivantes, et par là plus près d'atteindre la vérité. Et ses fragments s'offrent alors comme des germes inaccomplis mais sources de génération, de sublime.

En dialogue avec ce texte de Jaccottet, *Les Amandiers* évoque la mort d'un père dans ce qu'elle a de plus insoutenable : la menace de l'oubli. Chez Hentsch, le sujet ne dispose plus d'image après la mort d'un être cher, mais doit malgré tout tenter de se remémorer, « se retour[ner] sur cette disparition », sans se dérober, la douleur étant seule à même de lui restituer « des fragments de son être ». C'est cet élan qui est sublime. À l'échec de l'imagination, Hentsch oppose la persistance. Aux subterfuges de la souffrance, la lucidité : la mort de l'autre est oblitération. L'écriture fragmentaire coïncide ici encore avec l'expérience d'une dispersion et d'une discontinuité radicales. Chaque fragment menant à l'impasse de la mort est un pas difficile. Rencontrant la limite ultime, l'être entier en fait les frais : les pensées, la mémoire, le corps vieillissant. Et néanmoins, se portant à cette limite, il en tire quelque chose sur le plan de l'expérience, de la moralité, de la dignité qui lui incombe.

Esthétique du sublime : le supplément d'âme

Pour comprendre le sublime, sa nature, ses enjeux et sa portée, il est nécessaire d'apprécier le beau d'un point de vue philosophique en se tournant vers les canons de la tradition occidentale, de Platon à Heidegger. L'esthétique, en tant que discipline, voit le jour avec Baumgarten en 1735. L'auteur entreprend de circonscrire et de clarifier tout ce qui touche la connaissance sensible. Il inclut dans sa science (à entendre comme savoir au

sens large) les passions, les fables, la *phantasia*, les représentations troubles ou confuses. Il intègre, ce faisant, ce que ses prédécesseurs reléguaient au second plan en vertu des vérités immuables et rationnelles dont le modèle sont les mathématiques. Les philosophes en quête de certitudes ont longtemps favorisé celles-ci. Ce qui était susceptible de nous tromper, en revanche, éveillait leur méfiance. Le statut ontologique de l'image et de l'imagination en fait foi. Elles ne pouvaient tenir lieu de *mathesis* (savoir). Il faut attendre Kant pour que l'art et l'esthétique accèdent à l'autonomie, pour que le *Bild* (image, impression qui laisse une empreinte dans l'âme) soit pensé de concert avec l'*Einbildungskraft*².

Bien que l'esthétique soit née en Allemagne au 18^e siècle, la réflexion sur l'art, les images et la sensibilité se révèle beaucoup plus ancienne. Selon Heidegger, elle remonterait à Platon et coïnciderait avec le déclin du grand art hellénique. Le penseur grec fait prévaloir le *logos*, au détriment du *muthos* (fable, mythe). Nous reconnaissons là les prémices du discours philosophique. Platon jette les bases d'une métaphysique qui est encore la nôtre à maints égards. En ce sens, il s'avère incontournable, d'autant que le destin de l'esthétique est indissolublement lié à celui de la métaphysique. Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy diront d'ailleurs que ces deux termes sont des synonymes. Autrement dit, nous pensons le beau dans l'horizon de la grammaire platonicienne. Le sublime, que ce soit chez Burke ou Kant, ouvre cet horizon à l'inquiétude, à l'impensé pour instiller *un supplément d'âme*.

L'art pensé comme mimésis chez Platon

Déjà, chez Longin, il y a une mise en question de Platon qui réduit l'art à une *mimésis*, le condamnant à la reproduction du beau, pensé comme *ekphanestaton* (éclat) dans *le Phèdre*. L'*eidos* est la forme ou l'aspect qui produit un tel éclat en renvoyant à l'essence des choses (*ousia*). L'artiste atteint son but dans la mesure où il se règle sur le *kosmos* (le monde organisé) et représente, au moyen d'artifices, ce qui le dépasse, ce qui

² Concept fondamental chez Kant qui s'intéresse aux liens, aux frontières aussi, entre l'entendement et les sens. Le *Bild* est l'image unifiée de notre expérience qui s'offre à l'entendement. L'*Einbildungskraft* est la force formatrice qui permet de synthétiser le divers de l'intuition sensible.

l'ordonne, aussi, en tant qu'être rationnel. L'artiste accompli, selon Platon, est celui qui figure dans le monde sensible l'idéal. Pour lui, le beau, le vrai, le juste existent indépendamment de nous, comme formes intelligibles (*idea*) qui meublent et guident notre expérience. Nous y avons accès, étant donné l'immortalité de l'âme et la réminiscence, laquelle permet de les reconnaître. Ainsi, notre âme a l'idée de la beauté, qui n'est pas réductible au cas particulier, à sa forme sensible. Nous apprécions la beauté dans son essence parce que l'âme nous en offre le ressouvenir. Et le *kallos* (le beau) indique la voie à suivre. Platon dit qu'il nous environne et nous habite, qu'il est percevable et saisissable. L'artiste doté d'un certain talent ne fait que démultiplier ce que nous expérimentons. Au mieux, il rend l'essence des choses en restituant la proportion, la symétrie, l'harmonie, et donc le *kallos* grâce à l'*eikon*³. Au pire, il fabrique une copie de copie et ourdit de l'*eidolon* (des idoles, des faux-semblants).

Le sublime, le Très-Haut selon Longin

Cette métaphysique platonicienne hantera Longin et la postérité, bien entendu. Mais sa réflexion sur le sublime (tout à fait innovatrice) permettra à celui-ci de briser la gangue où préside le beau. Pour Longin, le beau est noble, soit. Mais il y a plus noble encore et c'est le sublime qui le manifeste. Ce qu'il y a de nouveau ici, c'est que l'homme a un rôle à jouer qui ne se limite pas à la contemplation et à la reproduction (décevante) des essences. L'homme peut susciter le sublime ; dans un discours, par exemple, il peut exhausser le beau à un cran supérieur. Il peut l'élever au Très-Haut (*ho hupsos*). Ceci, entre autres, moyennant la *technè*, que Platon réduisait jadis à l'imitation.

Comme Platon, Longin accorde prééminence au logos. Mais le verbe est celui que le poète ou l'orateur produit, fort de son génie, de sa sensibilité. Lacoue-Labarthe insiste :

Le grand art n'a pas affaire à l'*eidos*, parce qu'il n'a pas affaire, pour l'essentiel, au déjà vu, au déjà présent⁴.

³ Image qui imite ce que la nature ou ce que l'homme produit en se réglant sur l'*eidos*.

⁴ Philippe Lacoue-Labarthe, « La vérité sublime », in *Du Sublime*, sous la direction de Michel Deguy, Paris, Belin, 1988, p. 28.

L'auteur poursuit en précisant que Longin fait la part des paradoxes et des complications quand il s'agit de penser la *phusis*. Celle-ci appelle le concours de l'art pour la compléter. Est donc sublime l'artiste qui manifeste la vérité, celle de la *phusis* (ce qui jaillit). Son véritable talent (son génie) consiste à occulter les artifices employés afin que rayonne le dire vrai. En un mot, la *phusis* commande à la fois le voilement et le dévoilement de son être dans le grand art. Et celui-ci cèle et décèle son jeu, son rapport à l'être qu'il engage. À titre d'exemple, Longin parle de la capacité du poète ou de l'orateur à contraindre les contradictions (bien vivantes) au sein de son discours. Ainsi touche-t-il, selon lui, au sublime.

Le sublime et ses paradoxes

Nous ne sommes pas à un paradoxe près, car si Longin fait dériver le sublime d'un don inné, plus loin il souligne qu'il faut se mettre à l'écoute de nos devanciers qui ont su insuffler la grandeur, la magnificence. Le sublime réside dans le grand œuvre. Celui-ci touche universellement l'homme en lui rappelant sa vocation métaphysique :

[...] la nature n'a pas fait de nous un vivant vil et bas ; (je veux dire l'homme) ; mais elle nous a introduit dans la vie et dans tout l'univers comme dans une grande panégyrie, pour y être contemplateurs de tout ce qui s'y passe et des lutteurs pleins d'ambition ; sitôt elle a fait naître dans nos âmes un amour irrépressible pour tout ce qui est éternellement grand et pour ce qui est, en comparaison de nous, plus divin⁵.

Celui qui crée, touche le sublime est, par conséquent, inspiré. Il est transporté par le souffle divin et rend hommage, ainsi, à l'être suprême. « Ainsi » pose, cependant, la question de la manière dont le poète ou l'orateur s'y prend. L'inspiration ne garantit rien. La *technè* doit intervenir. L'éloquence peut sembler naturelle, mais elle relève, à tout prendre, d'un travail, d'un effort. Longin apporte cet élément de réponse au paradoxe qu'il avait mis en avant. Selon lui, l'enthousiaste qui fuse de toutes parts n'atteint jamais qui que ce soit. Or, l'artiste, celui qui touche, est censé se faire l'écho de ce qui éclôt (*phusis*). Et pour qu'un tel écho advienne, il doit se plier à certaines contraintes. Longin dit qu'il doit se réfréner et composer avec l'*hubris* :

⁵ Longin, *Du sublime*, traduction de Jackie Pigeaud, Paris, Rivages, 1991, p. 111.

La grandeur abandonnée à elle-même, sans la science, privée d'appui et de lest, court les pires dangers, en se livrant au seul emportement et à une ignorante audace ; car s'il lui faut souvent l'aiguillon, il lui faut aussi le frein⁶.

En un mot, la technique est nécessaire, d'autant que le sublime passe non seulement par l'effacement de la forme, mais par la force d'évocation de figures telles que l'hyperbate, l'épanaphore, l'asyndète, la métaphore, qui parviennent à tenir – contraindre – ensemble les contraires. La force de frappe de l'artiste est comparée par Longin à la foudre. C'est l'ultime paradoxe : tonner, étonner, au gré du discours, et tout à la fois masquer les artifices, les procédés employés.

Burke, le sublime en un éclair, un Fiat tenebrae

Chez Burke, c'est également dans la tension, dans l'union des extrêmes, qu'est possible l'expérience du sublime qu'il nomme le *delight*. Dans la *Recherche philosophique sur l'origine du sublime et du beau*, il s'attache, toutefois, au sujet foudroyé, terrassé par le sublime, plutôt qu'à la faculté de foudroyer qui intéressait avant tout Longin. Aussi, cherche-t-il la source du sublime du côté du plaisir et de la douleur, à même de saisir le sujet, de le tirer du familier et du quotidien qui le rendent apathique.

Le plaisir et la douleur, donc, intriqués, pensés ensemble, afin de rendre au *delight* sa tonalité tragique. Burke pense le sublime à l'aune du *pathos*. Il se concentre sur le sujet qui en fait l'expérience. Il aborde, ce faisant, un champ inexploré par les philosophes, celui de l'épouvante. J'emploie ce terme à dessein, car il renvoie à l'idée du danger plutôt qu'à une menace réelle. Dans le *delight*, la douleur éprouvée est liée à une représentation. Nous sommes pris de vertige au bord d'une falaise parce que le vide nous aspire dans l'anticipation de notre mort. La foudre produit le même effet quand nous sommes à l'abri, rappelant la catharsis au sens où Aristote l'entend. Celle-ci advient comme représentation et comme identification à un personnage de la tragédie. Le spectateur expérimente de manière imaginaire ce que le héros vit et accomplit. Il ne met pas son existence en péril, il l'enrichit en puisant dans le *pathos*. En tant que nous faisons l'expérience de ce qu'il y

⁶ *Ibid.*, p. 53-54.

a de plus terrible, à savoir l'idée de notre propre mort, nous nous cramponnons à la vie, à l'éros. Face à un danger imminent, cela ne serait certes pas possible. On pourrait conclure que le *delight* érotise l'existence parce qu'il est lié à l'autoconservation. Le romantisme, acquis à l'obscurité, à l'informe, à la nature tumultueuse, en tire ultérieurement une leçon.

Le sublime de Kant, entre limite et illimité

Au contraire de Burke, Kant rattache exclusivement le sublime au sujet. Les motifs romantiques qui émaillaient la lecture de celui-là se voient minorés par ce dernier. En effet, la foudre et l'éclair, l'étonnement et la stupeur qu'ils suscitent, ne suffisent plus. Certes, ils demeurent l'occasion d'une expérience du sublime, mais ils n'en sont plus la matrice, le lieu privilégié. Kant, en un mot, ne situe pas le sublime. Lui donner lieu, ce serait le substantialiser, lui accorder un contenu ou une forme et le vouer à l'esthétique. Ce serait trop beau pour être vrai, comme dit l'adage.

Ce qui intéresse Kant, en l'occurrence, ce sont les conditions d'émergence du sublime. D'où le terme « analytique du sublime ». Si le sublime revêtait une forme, si on pouvait lui associer une image, le lexique habituel de la représentation conviendrait à coup sûr. Or, il n'en est rien. Le sublime introduit une brèche dans l'espace de la représentation. Il s'agit avant tout d'une expérience, d'une épreuve. Et dans cette traversée, le sujet rencontre l'illimité sur fond de sa finitude. Le sujet se rend compte ainsi de sa petitesse :

[...] est sublime ce en comparaison de quoi tout le reste est petit⁷.

Cela ne fait pas de lui un être diminué, la raison intervient afin de lui rendre la dignité qui lui incombe.

Sublime mathématique et sublime dynamique

⁷ Emmanuel Kant, « Analytique du sublime », in *Critique de la faculté de juger*, traduction d'Alain Renaut, Paris, Aubier, 1995, p. 231.

Kant fournit des exemples où le sujet prend acte de ses limites et de sa petitesse. Quand la mer se déchaîne, le ciel se noie dans l'horizon qui s'efface. Le sujet, au vu de ce spectacle, ne saurait forger une image. Il s'efface lui-même en tant que *produktive Einbildungskraft*. Il est frappé d'étonnement, de stupeur (ici Kant récupère Burke). Exit le sujet cartésien maître de lui-même et de la nature. Mais la raison n'a pas capitulé pour autant. Kant ne sombre jamais dans l'obscurantisme. Voilà que la raison relève le sujet en proie à une sorte de syncope. Elle lui fait réaliser qu'il a une destinée suprasensible et *semble étendre ses forces*.

La dimension éthique est également présente dans la *Critique de la faculté de juger*. Disons, plus précisément, qu'elle est sollicitée sitôt que le sublime entre en jeu, mais jusqu'à un certain point. Kant ne va jamais jusqu'à confondre ou intriquer affect, sensibilité et loi morale. L'expérience du sublime nous permet de nous édifier certes, mais demeure cantonnée à la sphère esthétique, la travaillant de l'intérieur. À preuve le sublime mathématique qui emporte le sujet au seuil d'une contradiction qui se solde par un échec, celui de présentifier l'idée d'un tout, de l'infini. Cette incapacité de l'imagination convoque le sujet à sa dimension suprasensible. L'idée de l'infini, il peut la penser, elle lui vient à l'esprit, et elle n'est soumise à aucun aléa. Voilà, autrement dit, la définition de la liberté en tant que fait de la raison. Encore une fois, Kant est explicite à ce sujet :

Ainsi la sublimité n'est-elle contenue en aucune chose de la nature, mais seulement dans notre esprit, pour autant que nous pouvons devenir conscients d'être supérieurs à la nature en nous et, ce faisant, à la nature hors de nous (dans la mesure où elle exerce son influence sur nous⁸).

Au cœur même du sublime dynamique, il en va du respect⁹, voire de la révérence qui participe de la crainte du danger en tant que tel (à ceci près qu'il n'est jamais imminent, comme chez Burke d'ailleurs). En effet, encore qu'à l'abri, nous le pressentons ou nous nous le représentons aisément quand le vent se lève, quand le tonnerre gronde. Nous prenons conscience, par la même occasion, de notre petitesse. En aucun cas, nous ne pourrions prétendre rivaliser avec ces forces naturelles supérieures. Seule la raison permet de nous relever et de nous élever en leur opposant l'inconditionnalité des principes

⁸ *Ibid.*, p. 247.

⁹ Il s'agit là, selon Kant, du seul sentiment possible devant le sublime.

moraux. On pourrait parler à cet égard d'auto-affection du sujet. L'environnement menaçant joue un rôle, soit, mais c'est la raison qui engendre le conflit et le surpasse.

Sublime kantien et postérité

Plusieurs penseurs contemporains recueillent l'héritage de Kant. Nous songeons entre autres à Jean-François Lyotard et à Lacoue-Labarthe. Nous verrons leurs *affinités électives* avec le sublime kantien. Nous verrons en quoi, au demeurant, ils lui font subir une certaine torsion, lui imprimant un détournement fertile.

Le sublime comme critique de la raison et comme présentation de l'imprésentable dans la pensée de Lyotard

Chez Lyotard, d'abord, le conflit des facultés débouche sur une conception tragique qui implique la critique de la raison. Le sublime alimente cette critique. Le sublime s'offre *ex negativo* à la lisière de toute mise en œuvre. Il se donne en creux, sur fond d'absence, dans le geste d'écrire, de peindre, par exemple. On ne reconnaît pas le sublime, on l'éprouve. Celui-ci se caractérise par le retrait plutôt que par le trait, par la trace plutôt que par le tracé. Toute forme en effet implique sa contemplation, c'est-à-dire une certaine jouissance. Le sublime, quant à lui, serait du côté du désir (et donc de l'infini) pour paraphraser Kant ou Levinas. La lecture de ce dernier aura été déterminante pour Lyotard¹⁰.

D'abord, Lyotard pense, à l'instar de Levinas, que le savoir n'est pas totalisable. Pour s'en convaincre, les tentatives de synthèse, les métarécits historicistes ou eschatologiques ont provoqué des torts irréparables. Ils ont pu alimenter les pires crimes de lèse-humanité. Ici, se profile déjà une première exigence (et nous verrons qu'elle est liée au sublime), celle de se dégriser du savoir. Ce n'est seulement à cette condition que la passibilité de l'être peut être entendue – encore que silencieuse. Qui dit « savoir », dit

¹⁰ Le rapprochement entre les deux penseurs est établi par Jean-Michel Salanski, dans « Levinas et Lyotard : la dette politique », *Esprit*, janvier 2007, p. 143 : *Lyotard doit à Levinas un enseignement de la dette, l'affirmation d'une étrangeté dont toute pensée est débitrice pour autant qu'elle pense plus et autrement qu'elle ne sait.*

« système » et « thèse ». Et *thesis* renvoie à une position ferme, un leurre, une infatuation. Tout le contraire de ce qu'engage l'expérience du sublime. Celle-ci déstabilise et dessaisit à la manière dont Levinas définit le visage de l'autre. Est-ce à dire que l'esthétique et l'éthique convergent ?

Le visage de l'autre m'intime, chez Levinas, au désintéret (au sens noble du terme). Il m'enjoint de ne plus me cantonner au moi, à mon ego. Il en va de même du sublime. Nous avons là une analogie qui donne à penser. Or, le sublime ne relève pas d'un commandement, d'un « tu dois » immémorial, bien qu'il puisse s'y mêler ou l'impliquer. Il enregistre une perte ou il la signe plus précisément, alors que le visage renvoie à un au-delà de l'essence, au Bien en tant que tel, suivant Levinas.

L'expérience du sublime a vocation de révéler ce qui ne se présente pas, ce qui ne se dit pas. Une expérience qui se rapproche, à maints égards, de l'apophatisme, une expérience qui, pis encore, exténue toute prétention au divin, serait-elle négative. Tel est d'ailleurs le sens de l'enthousiasme sous la plume de Lyotard : ni exaltation mystique, ni simple griserie.

Le sublime et le questionnement sur le langage

Dans *Le Différend*, c'est toujours le *pathos*, le pâtir, qui s'avère irréprésentable, innommable. Dans cet ouvrage, écrit en 1983, Lyotard prend la trajectoire du tournant linguistique. Nous notons les influences de Kant, de Wittgenstein et d'Adorno. En effet, l'auteur ne s'intéresse plus à un au-delà du *logos*. Il ne franchit jamais la clôture que le langage borne lui-même. Il en vient, aussi, à la conclusion qu'il n'y a pas de métalangage possible (c'est-à-dire un langage universel qui expliquerait tous les autres). De là le différend insurmontable entre des régimes de phrases (descriptifs, prescriptifs, normatifs, narratifs) et entre des types de discours (scientifiques, éthiques) hétérogènes. Lyotard plaque, ici, Wittgenstein sur Kant. La théorie des jeux de langage remet au goût du jour les frontières que Kant avait tracées en séparant soigneusement la raison pratique et la raison pure, le jugement réfléchissant et le jugement déterminant.

Le Différend intègre, du reste, l'apport d'Adorno en ceci qu'il met en avant cet impossible à dire, le « réel » (pour paraphraser Lacan). La Shoah en est le paradigme.

Comme chez Adorno, Auschwitz frappe d'inanité toute poésie, toute activité symbolique. Le trauma et la douleur ne s'énoncent pas, on ne trouve aucune phrase (dicible ou audible). Le « sans phrase » incarne, d'ailleurs, le différend par excellence. Revoici Wittgenstein du *Tractatus* en toile de fond : « ce qu'on ne saurait dire, il faut le taire ». Face à la perte, le silence est de mise. Un silence transi de deuil et de chagrin qui porte témoignage, qui atteste et résiste au *logos*, au sens que tout discours serait censé apporter.

Dans *Les leçons sur l'analytique du sublime*, le virage kantien est plus notable. Mais Lyotard se révèle de plus en plus tragique. La raison ne console plus le sujet voué à son imagination inepte, au contraire :

[...] avec le beau c'est bonheur, pur miracle de promesse. Mais avec le sublime c'est son impossibilité... Le beau, événement de la naissance, le sublime, de la mort¹¹.

À l'instar de Kant, Lyotard définit le sublime comme cela même qui se joue au sein de la raison dès lors que la faculté de présenter, de figurer, ne suffit plus. La raison, obstinée à ne pas se clore sur elle-même, s'ouvre sur son autre, s'infinimente par elle-même. Elle y gagne, chez Kant, sa dignité en s'enquérant de sa vocation suprasensible ; aboutit à un échec, chez Lyotard, parce qu'elle est tenue par une peine innommable en contresignant la charge traumatique de l'événement.

Le sublime comme vérité et comme essence de l'art chez Lacoue-Labarthe

Lecteur de Kant et de Heidegger, Lacoue-Labarthe interroge leur contribution respective à la lumière du texte de Longin sur le sublime. Chez Longin, il y a en germe une réflexion sur l'essence de l'art dans son rapport à la vérité. Il y a déjà, posés et exposés, les paradoxes constitutifs de l'expérience esthétique qui, sublime aidant, porte aux nues le *logos* en tant que dévoilement, en tant que dire vrai.

Dans son texte *La vérité sublime*, Lacoue-Labarthe traite de l'art et du sublime en recourant d'abord à Kant et à deux énoncés divins sur lesquels ce dernier s'attarde. Le premier concerne l'interdit de la représentation, des images taillées du divin, formulé par

¹¹ Jean-François Lyotard, *Lectures d'enfance*, Paris, Galilée, 1991, p. 75.

Moïse l'icôneclaste. Le second concerne l'inscription au fronton du temple d'Isis qui affirme le voilement de tout ce qui est et déclare que nul ne lèvera ce voile. Dans les deux cas, Dieu (ou l'absolu) se révèle irréprésentable. De toute évidence, on a affaire au sublime, qu'il soit entendu comme une prescription ou un constat. Dans son texte, Lacoue-Labarthe se penche plutôt sur le deuxième énoncé. Il le fait entrer en résonance avec la pensée de Heidegger au sujet de l'art comme mise en œuvre de la vérité.

Heidegger, dit-il d'entrée, s'en prend à l'esthétique, toujours comprise sous le joug de l'*eidōs*. Pour lui, Kant offre une autre perspective. Il détermine le beau selon le désintéret ou la libre faveur, il lui redonne l'éclat qu'il avait avant Platon et Aristote. Est-ce à dire que Heidegger recueille l'héritage kantien du sublime ? Il n'en est rien, nous précise Lacoue-Labarthe. Heidegger s'est toujours refusé à cette notion, peut-être trop latine et métaphysique à son goût. C'est grâce à l'œuvre d'art, à la poésie, dit-il, que la *phusis* se donne à voir dans son jaillissement. L'enjeu n'est ici rien moins que la vérité, laquelle se manifeste dans l'éclaircie (*Lichtung*) en se déroband du même coup à toute saisie, à tout savoir, à toute ustensilité. Dit autrement, la *lethè* (la crypte) est constitutive de l'*aletheia* (la vérité comme dévoilement), comme dans l'inscription du temple d'Isis. On aura compris ici que la vérité n'est plus entendue comme adéquation. Tout un pan de la philosophie (en proie à l'oubli de l'être) se voit congédié ou relégué au second plan.

Le retour à Longin

Longin, dont Heidegger ne semblait rien vouloir savoir¹², alimente, lui aussi, la réflexion sur la vérité et sur l'art, selon Lacoue-Labarthe. C'est en questionnant le lien entre *technè* et *phusis* que l'auteur pourra penser ce qu'il nomme « le sublime ». En effet, ce que Longin met en lumière est, d'abord et avant tout, le caractère paradoxal de l'art, en son essence, où s'entremêlent don naturel (*phusis*) et méthode (*technè*). Le paradoxe, celui qui est prééminent, tient à ceci que la *phusis* est dite « autonome ». La *phusis* dispense

¹² Dans plusieurs textes, *Le mythe nazi* entre autres, Lacoue-Labarthe note et questionne la réticence de Heidegger à valoriser l'héritage gréco-judéo-latin. Il souligne sa propension à se référer à une Grèce présocratique. Heidegger pense en effet que la langue allemande regorge de ressources, car elle permet d'entendre une part assourdie d'une Grèce archaïque, assourdie par les canons platoniciens et chrétiens.

elle-même les règles à l'art. Or sans art (*technè*), le génie ne saurait advenir ou se révéler à nous. Autre paradoxe : l'artiste ne possède pas la clef de son génie. C'est au gré d'une sorte de contagion mimétique que le sublime gagne l'œuvre, s'y invite. Longin est explicite à cet égard : il faut d'abord s'imprégner des grands classiques pour livrer ensuite le meilleur de soi-même sans pour autant dépasser les Anciens.

Bien évidemment, c'est avec le *logos* que le sublime se fait jour. Le *logos* est l'apanage de l'homme et celui-ci participe du divin dès lors qu'il dévoile la vérité. La rhétorique n'a que peu ou pas d'importance, ici. Le *Fiat Lux*, privilège accordé d'ordinaire à Dieu, incombe également à l'être humain. Il se produit une sorte d'épiphanie, un éclair foudroyant, quand la *phusis* semble parler elle-même dans les plus éminents discours. On reconnaît là un autre paradoxe, le comble des paradoxes :

[...] la *technè* accomplit sa fin quand elle semble être *phusis*, la *phusis* réussit lorsqu'elle enferme la *technè* en la dissimulant au regard.¹³

Il en va de l'*aletheia*, encore une fois, force est de constater. C'est à la lumière du dévoilement que Longin pense l'essence paradoxale de l'art. C'est ainsi qu'il s'autorise l'oxymore : *le génie en tant qu'art naturel*. Le paradoxe et l'aporie¹⁴ sont l'horizon du sublime en vérité.

Sur le fragment comme espace de surgissement

Tendu vers le même horizon, plus que toute autre forme d'écriture, le fragment figure l'élan et l'échappée propres au sublime. Dans son texte *L'écriture fragmentaire*, Françoise Susini-Anastopoulos affirme que cette dernière répond à une triple crise, celle de l'œuvre, de la totalité et du genre littéraire. Elle permet ainsi l'expression de formes inédites, voire même de l'informe. À cette crise de la modernité, le fragment(aire)¹⁵

¹³ Longin, *Du sublime*, traduction de Jackie Pigeaud, Paris, Rivages, 1991, p. 142.

¹⁴ Aporie dérive du grec *aporia* qui signifie « sans issue ». Il s'agit du contraire, à première vue, de *Poros* qui se lie à *Penia* pour enfanter *Eros* dans la mythologie grecque. Comme le pensait Heidegger, *Les chemins qui ne mènent nulle part* sont pleins d'expédients. Ils s'écartent, ils s'ôtent, de la voie du *telos* (de la finalité), mais nous enrichissent d'autant plus qu'ils ne sont pas escomptés. L'exemple poétique de la bouteille lancée à la mer est le plus insigne, ici. *Penia* rencontre l'aporie, mais *Poros* l'attend peut-être, ce qui la met en mouvement, mouvement adressé, mouvement poétique incliné vers l'autre.

¹⁵ Ginette Michaud désigne ainsi l'écriture fragmentaire dans *Lire le fragment* afin de souligner qu'en elle *le fragment se fragmente encore*.

apporte des réponses circonstanciées qui ont partie liée avec la rencontre des limites, à la prise en compte de notre finitude :

Si toute écriture de type fragmentaire, en ce qu'elle brise et suspend, est par vocation naturelle le miroir d'un certain malheur du sujet, de l'œuvre et du temps, elle est aussi [...] la source d'une satisfaction intense, d'une joie d'autant plus sérieuse qu'elle est vécue sur fond de perte¹⁶.

Voici en l'occurrence le terrain privilégié pour que se manifeste le sublime. Expérience de déception du sujet, nostalgie et peine relayées et relevées par une joie sérieuse.

Le sublime est une épreuve, une traversée. Il s'offre, en sus, comme un jaillissement. Le champ lexical du fragment(aire) relève, du reste, de la *phusis* : semences, germes, grains, fruits.

Offrandes sublimes, dirait Jean-Luc Nancy, des moissons exposées à la fragilité, aux aléas, qui s'attellent et aboutissent pourtant à l'infini. Fragment et sublime se recourent, s'investissent mutuellement en tant qu'exigences qui refusent la complaisance, les dogmes, les classifications et qui renchérissent sur la quête de vérité. Nous verrons, chez Jaccottet, que le poète qui s'empare hâtivement d'une image appauvrit son expérience (et celle du lecteur). Nous verrons, chez Hentsch, que le recours aux viatiques habituels (Dieu, la science, le progrès) n'offre aucun réconfort face à l'impossible. La vérité est toujours aporétique.

L'écriture fragmentaire serait l'espace (comme non-lieu), l'espacement où le sublime se manifeste. Une telle écriture n'offre rien sinon que l'offrande, le geste, le produire. Comme Ginette Michaud l'indique, il n'y a pas de *topoi*, il n'y a pas de style littéraire propre au fragment qui récuse tout genre et qui résiste, de ce fait, à toute théorisation :

Le fragment(aire) représente moins les restes d'un objet fini, sa ruine, que ce qui, dans le fragment, se fragmente encore. En d'autres termes, le fragment est moins un produit qu'une production, moins une forme qu'une force¹⁷.

¹⁶ Françoise Susini-Anastopoulos, *L'écriture fragmentaire. Définitions et enjeux*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997, p.99.

¹⁷ Ginette Michaud, *Lire le fragment*, Montréal, Hurtubise, 1989, p. 11.

Cette lecture n'est pas si éloignée de celle de Jean-Luc Nancy qui définit le sublime comme une mise en œuvre de la liberté :

[...] le sublime réside dans le tracement, dans l'enlèvement de la forme, indépendamment de la figure qu'elle délimite [...]. Le sublime, c'est qu'il y ait de l'image, donc de la limite, à même laquelle se fait sentir l'illimitation¹⁸.

Les Romantiques allemands, premiers théoriciens du fragment

Bien entendu, le fragment, aussi enlevé soit-il, ne tombe pas du ciel des Idées, il s'enracine dans un contexte social et historique. Lacoue-Labarthe et Nancy l'ont bien montré dans l'*Absolu littéraire*. Il y a diverses occurrences de la notion de fragment dans la littérature. Les Anciens, les Classiques ont pu employer l'expression, ils ne l'ont jamais théorisé pour autant. Ce tour de force revient aux romantiques allemands, secoués par le séisme kantien et par la Révolution française. On songe ici à Novalis et plus notamment à Friedrich Schlegel dans l'*Athenaeum*, ouvrage lui-même écrit de façon fragmentaire.

Il convient de rappeler, par ailleurs, que Kant bouleverse de fond en comble la philosophie en déplaçant le curseur sur le sujet qu'il abîme¹⁹. On a maintes fois désigné ce geste comme une révolution copernicienne. En effet, Kant jette les bases d'une anthropologie philosophique en ceci qu'il pose les questions suivantes : « Que puis-je connaître ? Que faire ? Que m'est-il permis d'espérer ? ». Telle est la toile de fond du criticisme : une réflexion sur les limites du sujet qui le dépouille de sa souveraineté (classique) en questionnant le rôle et les enjeux de la représentation. Il y va ici d'une crise dans le monde européen (crise et critique ont en l'occurrence la même étymologie). Kant, à l'encontre de ses devanciers, prive le sujet de sa substance. Avant lui, les philosophes posaient le sujet comme un substrat égal à lui-même (*Hypokeimenon*). C'est la nature ondoyante, le donné (ou le divers) qui étaient changeants et qu'il fallait déchiffrer. Kant balaie une telle métaphysique, n'ayant de cesse de répéter que le monde n'est pas

¹⁸ Jean-Luc Nancy, « L'offrande sublime », in *Du Sublime*, sous la direction de Michel Deguy, Paris, Belin, 1988, p. 89.

¹⁹ Le sujet est promu sur le plan moral en tant qu'il est libre et rationnel, mais tout savoir sur lui-même (toute positivité), lui demeurent interdits. Il n'a aucune prise sur le réel (que Kant nomme le noumène), bien qu'il produise lui-même, au gré de ses facultés et selon certaines règles, les représentations qui accompagnent toute expérience, tout phénomène. Quand le sujet appréhende le monde environnant, le temps et l'espace sont requis comme formes a priori de sa sensibilité, de son intuition. Il en va autrement du concept (âme, Dieu, infini) qui ne coïncide pas avec l'intuition. D'où l'importance du schématisme transcendantal (que nous ne développerons pas, ici) afin d'unifier, de synthétiser, les diverses formes d'expérience du sujet.

connaissable en soi. Idem pour le sujet, il n'y a pas de *mathesis* possible. Cela donne une toute autre portée au « Connais-toi toi-même » socratique, car c'est dans l'action ou dans la production (*poïesis*) que le sujet se révèle et se découvre. Voilà un thème prédominant du romantisme allemand qui se préoccupe davantage de la force à l'oeuvre (*Grains de pollen* de Novalis) que de l'ouvrage ou de la forme muséifiée.

L'influence majeure de Kant et de la philosophie

Or, comme l'indiquent Lacoue-Labarthe et Nancy, le romantisme allemand ne se résume pas au vitalisme (encore qu'il puisse en revêtir certains traits) et se refuse, de part en part, au sentimentalisme expansif :

La philosophie, donc, commande le romantisme. En l'occurrence, brutalement converti, cela revient à dire : Kant ouvre la possibilité du romantisme²⁰.

Les auteurs insistent, l'*Athenaeum* prend acte des derniers bouleversements politiques en faisant fructifier l'apport de Kant et de la postérité idéaliste (Fichte, Schelling). Cela dit, le fragment, cher aux Romantiques, s'avère être à la croisée des chemins, entre philosophie, poésie et littérature. Plus ambitieux encore, il s'exerce à rendre le philosophique littéraire, et inversement, le littéraire philosophique. Voyons comment il s'y prend (sa poétique), et ce, dans une perspective aporétique.

D'abord, le fragment est le fruit d'un héritage duquel il se sépare, vu qu'il se fragmente en lui-même. C'est en lisant le moraliste Chamfort que Friedrich Schlegel a eu une sorte d'illumination : la pensée ne nécessite pas une longue élaboration discursive. La flèche atteint son but, pour ainsi dire, en empruntant une ligne droite. Les longues démonstrations sont sclérosantes et le destinataire se perd en cours de route. Le fragment vise, par conséquent, l'éclair saisissant, la brièveté, le style direct (qui n'exclut pas l'ironie, nous verrons plus loin, au contraire). Les moralistes ont, toutefois, aux yeux de Schlegel, les défauts de leurs qualités. Leurs formules sont lapidaires et efficaces, mais elles s'avèrent péremptoires. Le lecteur ne peut rien y ajouter. Nulle poétique ici force est

²⁰ Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy, *L'Absolu littéraire. Théorie de la littérature du romantisme allemand*, Paris, Seuil, 1978, p. 42.

d'admettre. Cela pose problème, car le fragment, au contraire, admet en lui une part d'inachevé. Serait-ce, en un mot, une chance pour le lecteur, celle de s'autoproduire ? Oui et non. Nous verrons que ce sont les seules réponses possibles à la double injonction contradictoire, liée au fragment (Michaud).

Rappelons que Longin donnait à voir la logique paradoxale du sublime en portant son attention sur les rapports enchevêtrés entre la *phusis* et la *technè*. Dans le grand art la nature et les artifices se révèlent et se cachent à la fois. Ginette Michaud abonde dans le même sens lorsqu'elle définit le fragment. Elle cite Schlegel :

Avoir un système, voilà qui est mortel pour l'esprit; n'en avoir pas, voilà aussi qui est mortel. D'où la nécessité de soutenir, en les perdant, à la fois les deux exigences²¹.

Le fragment, le sublime et l'informe

Michaud répète que le fragment n'est pas assimilable à une forme, même pas celle d'un reste ou d'une ruine. Là encore, il convient d'établir un parallèle avec le sublime. La vérité fragmentaire ne saurait que se dévoiler²² (en se voilant par la même occasion). C'est pourquoi Michaud privilégie la tranche comme notion, car elle permet de maintenir l'indécidable. Le lecteur du fragment, toujours (é)conduit à l'évitement, ne peut pas trancher entre la partie et le tout. Il se retranche en lui-même, toujours déjà divisé, toujours déjà gagné par l'altérité. Le fragment confronte à l'autre (il en porte la trace), à ce qui n'est pas le texte (la thèse, la synthèse, l'œuvre). Il renvoie au *hors-texte*, au *prétexte*, au *contexte*, pour paraphraser Michaud. Le fétichiste n'a aucune prise, ici, et reste sur sa faim. Difficile, en effet, d'idéaliser une tranche, un indécidable. Non que le fragment soit résolument iconoclaste, mais il force le renoncement à l'idole, à toute visée totalisante (phallique, logocentrique).

Le fragment, en dernière instance, engage une herméneutique des limites. Est-ce à dire que la psychanalyse serait plus à même de le déchiffrer en dévoilant l'inconscient du texte, par exemple ? Non, selon Michaud, car cette discipline rabat toute interprétation sur

²¹ Ginette Michaud, *Lire le fragment*, Montréal, Hurtubise, 1989, p. 283.

²² La vérité au sens où Heidegger l'entend, l'*aletheia* de l'être et non la correspondance à un étant, à un donné.

un signifiant maître (le phallus, en l'occurrence). Toutefois, elle permet d'enrichir la réflexion en ce qui a trait aux effets de lecture. Michaud reprend à son compte le concept de transfert et l'applique au fragmentaire et, plus spécifiquement, aux *Fragments d'un discours amoureux* de Barthes, que nous n'étudierons pas ici.

Ce que le transfert nous enseigne et mobilise, c'est une certaine économie de la dette et du don. Freud disait, à ce sujet, qu'il était l'apanage des névrosés²³. Cela ne veut pas dire que le fragment se destine aux lecteurs œdipiens. Cela implique, néanmoins, la reconnaissance d'une incomplétude. Le transfert n'est possible qu'à ce prix. L'auteur du fragment suppose un savoir chez son lecteur et inversement. Il y a une adresse inconsciente et chiffrée dans tout texte. Il y a un décalage, dit Derrida, entre ce qui est déclaré et ce qui est décrit. Il y a une errance dans toute destination. Paul Celan l'a bien exprimé dans *Poèmes* :

Le poème peut être une bouteille jetée à la mer, abandonnée à l'espoir – certes souvent fragile – qu'elle pourra un jour, quelque part, être recueillie sur une plage, sur la plage du cœur peut-être²⁴.

Le fragment et ses tropes

L'incomplétude et l'ouvert sont également au cœur de la définition du fragment, selon Susini-Anastopoulos :

Qui n'a pas été reconnaissant à la forme fragmentaire de ne pas le bousculer, de ne pas l'accabler, de respecter l'esprit dans sa finitude, tout en lui faisant crédit de perspicacité, d'imagination et de perfectibilité²⁵.

²³ Freud pensait que les psychotiques et les pervers étaient incapables de transfert, vu leur structure de personnalité. En effet, le pervers donne dans le déni de la castration et ne reconnaît aucune dette. Son mécanisme de défense l'empêche d'investir amoureusement l'autre qu'il instrumentalise à des fins de jouissance. Le psychotique, quant à lui, rejette l'autre pour le « forclure » (dirait Lacan). Sa structure l'empêche d'intégrer symboliquement la perte ou l'absence de l'objet du désir qu'il en vient à halluciner tôt ou tard. D'où le terme de rejet, car il ne refoule pas, ce que réussit, de fait, le névrosé (engagé dans la triangulation œdipienne). C'est, d'ailleurs, l'œdipe qui se rejoue dans le transfert en analyse.

²⁴ Paul Celan, « Allocution de Brême » (1958), in *Le Méridien & autres proses*, traduction de Jean Launay, Paris, Seuil, 2002, p. 57.

²⁵ Françoise Susini-Anastopoulos, *L'écriture fragmentaire. Définitions et enjeux*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997, p. 102.

Le fragment ouvre sur sa propre béance, nonobstant l'impression qu'il laisse aux lecteurs d'un tout organique autosuffisant. C'est sans doute l'aspect formel qui est trompeur, ici. Le fragment mime la nature, l'organicité (les cycles, la génération, la corruption) afin de faire pièce au Système (à la pensée schématique et obtuse). Il affectionne le *Witz* (trait d'esprit), parce qu'il saisit, dessaisit, galvanise. Il vise l'instant, l'éternel, comme la flèche de Zénon. Il s'offre comme un germe et, en même temps, un fruit déhiscent au développement duquel nous n'assisterons jamais (le développement appartient à la durée, à la logique architectonique du texte et de l'auteur). C'est bien plutôt à la *phusis* que le fragment renvoie, et donc au jaillissement, à l'éclosion. Formellement, cela implique concision, densité, fulguration, dissémination. Autant de qualités que nous pouvons attribuer au *Witz*, caractérisé par l'ironie, synonyme ici de mise en scène d'une conscience de soi divisée, comme le sublime est scénario (non écrit) du conflit des facultés, scénario où l'imagination s'échoue à ses bornes et retentit auprès de la raison.

En ce qui a trait, en dernier lieu, à la dissémination, Susini-Anastopoulos présente le fragment à l'image d'une flaque d'eau. Celle-ci donne à voir le ciel, les nuages, les reflets du soleil. L'océan ou la mer ne sauraient faire mieux. Immensurables, ils se perdent en eux-mêmes et nous perdent aussi. La flaque d'eau, quant à elle, renvoie à ce qui la dépasse en le miroitant. Le fragment consiste en cette tranche diffractée qui reflète l'immensité dans sa beauté ou sa sublimité. Métonymie : la partie prise pour le tout, sublime aussi et avant tout : la grandeur absolue, la magnitude participe de notre petitesse, de notre finitude.

Sur À travers un verger

D'emblée, l'écriture fragmentaire, dans le texte de Jaccottet, se révèle comme hommage rendu à la subtilité, à l'infinitésimal. Dans les détails, les menus détails, circule et s'épand l'infini multitude qui impressionne le poète. Des détails qui ne sont certes pas des vétilles, des fragments, oserait-on dire, qui renvoient à un ailleurs, un au-delà et colorent l'expérience :

Quelque chose de multiple, cela oui, un essaim, de multiplié : des milliers de petites choses, ou présences, ou taches, ou ailes légères – en suspens, de nouveau, comme à chaque printemps²⁶.

Ce sont les amandiers, dont il s'agit, ces présences éphémères, fugaces qui nous plongent entre le rêve et la réalité.

Le poète est certes impressionné par ce divers foisonnant et fuyant, mais il est sitôt renvoyé à lui-même, au regard qu'il porte. Car la nature n'a cure de lui. La *phusis*, comme le pensait Longin, est autonome. C'est cela qui est sublime. Nous parlons de la nature, dans son jaillissement, dans sa multiplicité, et celle-ci nous ignore. Mieux encore, la nature parle sans doute, d'une certaine manière, à travers nous et nous en sommes les truchements. La *phusis* se dévoile dans le *logos* de l'orateur authentique comme révélation de la vérité. Longin n'a eu de cesse de le rappeler. Jaccottet, quant à lui, parle d'une vérité balbutiante, celle du poète qui est parlée par les amandiers et qui s'attelle maladroitement à livrer ses impressions. Maladresse obligée. Sublime oblige.

Phusis et technè

Jaccottet relance, ce me semble, le questionnement et la réflexion de Longin autour du sublime qui fait la part de la disjonction, mais aussi du prolongement, de la relation complexe *phusis/technè* :

Une rencontre. Encore semble-t-il que cette autre vie ne nous voie pas : non seulement passagère, mais aveugle, et nous pourquoi respirons-nous ces choses de tous nos yeux²⁷ ?

C'est le rapport à la chose de la nature (à la vérité ?) que questionne Jaccottet. Heidegger demandait « Qu'est une chose ? » et laissait entendre que poser cette question revenait à demander « Qui est l'homme ? ». Car l'homme se rapporte aux choses comme il se rapporte à l'être des étants²⁸. L'homme c'est le *Dasein* (le là de l'être) qui a pour site

²⁶ Philippe Jaccottet, *À travers un verger*, Saint-Clément-de-Rivière, Fata Morgana, 1975, p. 10.

²⁷ *Ibid.*, p. 14.

²⁸ Heidegger distingue l'être et les étants. C'est ce qu'il nomme la différence ontologique. L'étant renvoie à ce qui peut être perçu, appréhendé, saisi. Ce peut être un phénomène, une action, un cas particulier, un contenu quelconque. L'étant apparaît au *Dasein*, vient au jour, de par l'être. Mais l'être n'est rien d'étant.

l'ouvert, puisqu'il embrasse la totalité des étants qu'il a en vue. Heidegger soutient que l'art révèle l'homme à lui-même en tant que *Dasein* et dévoile aussi la *phusis* en son essence.

Comme *technè*, l'art se distingue des autres champs d'activité qui sont pragmatiques²⁹ par définition. L'utilité, la finalité aussi occultent le propre de l'homme, entendu comme *Dasein* (souci, anticipation). Et celui-ci se tourne vers ce qui est singulier, vers ce qui le touche de près. C'est l'homme *in situ* dont il s'agit, non celui décrit par les grands systèmes philosophiques :

Ce sont les pensées qui viennent comme portées sur des pattes de colombes qui dirigent le monde³⁰.

Se dégager de l'ustensile, ethos du poète

Certes, le but ne consiste pas dans la domination, à régner d'une manière ou d'une autre. Le fragment dit l'inverse. Il invite à se mettre à l'écoute des brèves rumeurs, des légers frémissements, des petites ondées. Des amandiers, en un mot. À cette fin, il faut se dessaisir (de soi), d'abord et avant tout. Il faut se désengager de l'emprise de l'ustensile, de l'objectif de maîtrise :

Si je me poste comme un chasseur à l'orée de ce bois, je ne verrai plus rien³¹.

Habiter le monde en poète, autrement dit, séjourner dans la clairière de l'être (en termes heideggériens). C'est bien de cela qu'il s'agit, selon Jaccottet pour qui l'attention doit être portée à l'insaisissable, pour qui le regard utilitaire (volontariste) manque l'essentiel, pris dans les rets d'une chaîne de renvois (d'un ustensile à un autre) : *le Dasein doit être compris comme In-der-Welt-sein* :

Il se donne en retrait comme l'origine qui se dérobe à la quête de sens. Il y a une part de mystère, ici, ce qui ne veut pas dire que l'être n'est pas.

²⁹ Heidegger ne dénigre pas l'usage de l'ustensile en vue d'un résultat. L'expérience humaine inclut journallement l'être-sous-la-main (*Vorhandenheit*) et l'être-à-portée-de-la-main (*Zuhandenheit*). Toutefois, dans le rapport à la vérité, il note que celle-ci est occultée dès que la réification entre en ligne de compte.

³⁰ Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, Société du Mercure de France, traduction d'Henri Albert, 1903, p. 211.

³¹ Philippe Jaccottet, *op. cit.*, 1975, p. 15.

[...] le monde lui est toujours déjà révélé ou dévoilé comme tel et comme ce en quoi il est situé. Or, une telle ouverture originelle à l'étant en son être demeure, le plus souvent, inapparente parce qu'elle demeure en retrait au sein de la quotidienneté où les choses sont réduites au statut d'ustensiles³².

Le sublime sans être nommé

Jaccottet n'emploie pas le terme « vérité ». Pourtant, il y aspire par son refus répété de livrer simplement ses impressions. Cela ne le satisfait pas. Pour dire la douleur ou la beauté des choses, il faut aller plus avant, viser l'horizon des mots, leur dehors, et ce, avec les mots, avec les images. C'est là une aporie, voire l'impasse par excellence. Le poète n'est pas ici le candidat idéal (du moins pas forcément). Encore faut-il qu'il y ait une quête, un désir de nommer ce qui apparaît en rendant l'éclat ou l'absence d'éclat.

La beauté, en l'occurrence, est de l'ordre de l'apparition, épiphanie, lumière inconnue. La beauté étonne, ébaubit, d'autant plus qu'elle est « sublime », terme que n'emploie jamais Jaccottet, force est d'admettre, dans *À travers un verger* :

Sans poids, presque sans forme, et surprenant, émerveillant chaque fois³³.

Insaisissables, informes, chatoyants, multiples : autant de mots qui reviennent sous la plume de Jaccottet. Ils sont les attributs de la beauté. Disons que celle-ci, innommable, a son supplément d'âme. Disons que celle-ci affleure, comme les amandiers, comme les grains de pollen. Disons, tout bien considéré, que l'auteur a en vue le sublime.

Entre ouverture et fermeture, un clignement des yeux, par exemple, un simple battement de cils. Le poète, celui qui accueille le divers, est sensible, nous l'avons dit, aux détails infimes, au multiple, aux intervalles, aux interstices. Il compose avec les nuances. Il prend intuitivement la mesure, entre l'éclaircie et la réserve, et erre forcément :

[...] pour être vrais, nous autres qui écrivons, nous n'aurions plus qu'à peser avec soin le dosage, dans notre œuvre, du clair et de l'obscur. Mais justement ce n'est pas si facile. La lumière est peut-être plutôt une rupture qu'un facteur d'harmonie ; une certaine obscurité, en tout cas, n'est vraiment elle-même que si elle ne se laisse pas apprivoiser, concilier, soumettre³⁴.

³² Joël Balazut, « La thèse de Heidegger sur l'art », *Nouvelle Revue d'esthétique*, n°5, 2010, p.142.

³³ Philippe Jaccottet, *op. cit.*, 1975, p. 12.

³⁴ *Ibid.*, p. 32.

Qu'est-ce à dire sinon que la détermination heideggérienne de la vérité comme *aletheia* se fait entendre, ici. La vérité comme surgissement, la vérité sublime qui révèle en cachant, qui crypte en montrant :

La vérité s'institue dans l'œuvre. La vérité ne déploie son être que comme combat entre éclaircie et réserve, dans l'adversité du monde et de la terre³⁵.

Ce que nomme le poème, c'est ce qui se donne, se cèle et se décèle dans la clairière (où l'être de l'étant apparaît). C'est la *phusis* en son éclosion.

Quelque part Jaccottet dit qu'il écrit en soupesant. Il exerce une pesée et il oscille continûment entre la vie et la mort, la beauté et la douleur, toutes deux bien réelles, toutes deux à prendre en compte : *la mort pesant toujours plus lourd dans la balance*³⁶.

Plus on vieillit, plus on côtoie la mort, l'effondrement. C'est la mort de l'autre, à tout prendre, qui nous fragilise sur le fil ténu de nos vies, de la création. Et la beauté, en ce qu'elle est fugace, nous rappelle aussi à notre finitude. Les amandiers évoquent le passage, la mort. Ils évoquent la pesée de l'écrivain. Pesée sublime. Pesée de l'impondérable.

Ailleurs, Jaccottet aborde les images qui lui viennent à l'esprit et qui se forgent au gré d'expériences et de souvenirs de lecture. Il n'y a pas de privilège de la pratique ou de la théorie. Les deux facettes nous constituent. Un vers d'un poète comme Hölderlin peut l'habiter autant sinon plus qu'une épreuve marquante. En fait, l'expérience alimente la poésie et inversement. Elles entrent en lien de présupposition réciproque. Elles résonnent l'une en l'autre. Bien que la chose (*Das Ding*) nous ignore, elle scintille sous nos yeux, interpelle du même coup. Tout se passe comme si elle lançait le défi d'en parler, de la faire scintiller de nouveau. La *phusis* parle, elle évoque, elle a voix au chapitre si nous nous mettons à l'écoute, si nous nous affranchissons du quotidien mû par l'ustensile.

Les mots, les choses, les images

³⁵ Heidegger, *chemins qui ne mènent nulle part*, traduction de Wolfgang Brokmeier, Paris, Gallimard, 1986, p.70.

³⁶ Philippe Jaccottet, *op. cit.*, 1975, p. 23.

Bien sûr, cela n'est pas simple. Les mots échouent, s'échouent parfois sur eux-mêmes au point où le poète a l'impression de soliloquer, de ne rien livrer : Qu'ils disent légèreté ou qu'ils disent douleur, les mots ne sont jamais que des mots. Faciles³⁷. Il ne resterait plus, dès lors, qu'à s'abîmer dans le silence (comme un Wittgenstein, par exemple). C'est la tentation de celui qui réfléchit sur le langage. Qu'il soit philosophe ou écrivain, il peut parfois emboîter le pas et trembler sans piper mot aux abords du précipice mystique. Avant d'en arriver là, il a dû sans doute expérimenter la défiance envers les images. Celle-ci n'est pas si originale après tout. Une longue tradition relègue l'image au statut de copie (de faux-semblant), de Platon à Kant, de la bible à l'iconoclasme. Jaccottet, aussi, ne se laisse pas séduire si aisément :

Méfie-toi des images, méfie-toi des fleurs. Légères comme les paroles. Peut-on jamais savoir si elles mentent, égarent, ou si elles guident ? Moi qui suis de loin en loin ramené à elles, moi qui n'ai qu'elles ou à peu près, je me mets en garde contre elles³⁸.

« Peut-on jamais savoir si elles mentent, égarent, ou si elles guident? » Plus loin, l'auteur apporte un élément de réponse, car il ne veut pas sombrer dans le nihilisme. Il ne veut pas disjoindre à jamais les mots et les choses. Et c'est encore, me semble-t-il, un clin d'œil à Nietzsche ou à Heidegger qui alimente sa réflexion et le sens qui en découle. Nietzsche répétait, c'est bien connu, que nous nommons les choses pour les apprivoiser et pour s'abriter. De même, Heidegger définissait le langage en tant que maison de l'être (et l'être parlant en tant que berger de l'être qui veille sur lui).

Qu'en est-il pour Jaccottet ? Il reprend à son compte la métaphore platonicienne du tisserand (dans *Le politique*), mais il lui fait subir une torsion. C'est ici l'être qui parle, l'être qui nomme qui tient lieu de tisserand :

Un instant, les mots m'apparaissent pareils, allant et venant, circulant dans l'espace invisible de l'esprit, tissant un réseau utile, inlassablement, depuis toujours, ou aussi bien une sorte de vêtement³⁹.

Pour Platon, le politique était l'art architectonique par excellence. Le tisserand faisait figure d'ingénieur. Sa *technè* (son tissage) était appliquée à la *Polis*. Pour Jaccottet,

³⁷ *Ibid.*, p. 25.

³⁸ *Ibid.*, p. 21.

³⁹ *Ibid.*, p. 27.

l'être qui parle et qui poétise se distingue de l'ingénieur. Ce dernier, rappelle-t-il, ne prend aucun détour. Sa finalité est la maîtrise. Il faut, de fait, que le pont ou la bâtisse soient suffisamment solides. Le poète, quant à lui, emprunte les méandres. Forcément. Il aurait beau être galvanisé par un influx divin, du fait qu'il parle, qu'il compose avec les mots, il tâtonne, il encourt les embardées sur son chemin.

Nommer, c'est se vêtir

D'où la quête du mot juste, toujours vouée à l'échec. D'où la nécessité du fragment sans doute. Si les mots sont comme une trame, un vêtement que confectionne l'être parlant, il ne fait aucun doute que ce vêtement est rapiécé, bigarré, et qu'il porte les marques de l'hésitation, des interruptions, des balbutiements. Écrire, selon Jaccottet, c'est précisément le contraire de l'expérience cartésienne du *Cogito sum*. *Le je pense, je suis* court-circuite l'autre. Au nom de la certitude, de la vérité (apodictique), il ne laisse rien advenir. Jaccottet se dit agacé par la complaisance, il n'est pas interpellé par l'idéal de maîtrise. Il n'a rien à en dire. Il est plus près du *roseau pensant*, celui qui se tourne et se retourne, celui que la chose atteint par ce qu'elle évoque :

Une fois encore : comme on est vite entraîné, en écrivant, en rêvant, en « pensant », loin des choses, loin du réel ! Comme se dissout vite une saveur qui est la seule chose essentielle⁴⁰ !

Jaccottet ne voue pas un culte à l'immédiateté, ce serait, encore une fois, se complaire. Il tente, par contre, de recueillir ses impressions, d'en livrer les teintes, les tintements, les fragments. Ce qui vient à la présence, ce qui vient à se déclore, le poète s'en empare comme d'un feu sacré. Sans doute ses mots ne seront pas justes ou concordants. Sans doute le vêtement présentera quelques failles, quelques trouées. Mais pareils mots sauront toucher en faisant signe vers un dehors, en soutirant et soupirant un cri. En déchirant la page.

Les amandiers, la mort annoncée

⁴⁰ *Ibid.*, p. 40.

Les amandiers sur lesquels s'attarde Jaccottet, ce sont des surgeons éphémères. Ce sont la *phusis* en son essence. Le poète, au vu de ces amandiers, perd ses repères habituels. Il fait l'expérience de la dérobage, de l'insaisissable. Le blanc des amandiers rappelle le brouillard, une mince nuée. Rien de familier, ici. Rien qui puisse être fixé. Et le poète s'en émerveille. Les amandiers sont évocateurs. Ils offrent l'image de notre existence :

Cela surgit un jour, inattendu, quand nous passons, à côté de nous, c'est là pour peu de temps et cependant nous ouvrons nos yeux là-dessus (comme ces fleurs se sont ouvertes), et nous aussi, nous sommes là pour peu de temps⁴¹.

Déhiscence du fruit, et pourtant la mort. S'il est une certitude, une seule, c'est celle qui touche notre finitude. Nous vieillissons et nous mourons. L'écrivain navigue entre l'ombre et la lumière. Il aurait tort de croire que la lueur, l'éclat, l'éclaircie sont les seuls à harmoniser le divers sensible. La fleur immarcescible qui n'a pas de zone d'ombre ne touche pas. Un pur artefact ne touche personne. Les amandiers, eux, annoncent la mort. Sur l'autre versant, l'écrivain aurait tort de surestimer la part d'ombre :

[...] mais parler d'ombres, c'est encore voiler, amadouer l'horreur réelle, ce qui ferait tache dans les mots si on était contraint de s'approcher. (Et on y sera bien contraint un jour)⁴².

En un mot, l'ombre ne dit pas le réel, elle nous en détourne. Éclaircie et réserve, pour une énième fois, vont de pair.

L'objet que rencontre le poète, au demeurant, n'est pas celui qui intéresse le scientifique ou l'homme du quotidien. Mieux, le poète ne rencontre aucun objet (terme connoté philosophiquement, terme qui implique une certaine saisie empirique des qualités primaires et secondaires). L'écrivain est confronté au dehors, dit Jaccottet. Et il ajoute que le dehors « déchire la page » quand il implique la rencontre de l'être singulier, celui, en l'occurrence, qui souffre et qui dépérit en votre présence. L'écrivain est pour ainsi dire (é)conduit au fragmentaire en ce sens qu'il est happé par autrui, par le sort de son prochain. La détresse humaine, en général, n'est pas son sujet. L'universel abstrait n'est pas le dehors au sens où Jaccottet l'entend. Il équivaut au refus de ce dehors.

⁴¹ *Ibid.*, p. 13.

⁴² *Ibid.*, p. 24.

L'échec du langage, l'échec du poète

Et le quotidien, la concrétude, qu'en dit l'auteur ? Il ne les dévalorise pas, loin s'en faut. Il parle des hommes endurants, fermes et bons qui sont capables d'équanimité, malgré l'intensité des épreuves physiques ou morales. Il les oppose aux hommes lointains, ceux qui idéalisent et qu'on idéalise (philosophes, écrivains, artistes) : les hommes de l'universel abstrait.

D'une part, il y a les héros irréels ou quasi irréels ; d'autre part, il y a les hommes braves qui endurent les épreuves de la vie sans (se) raconter d'histoires. Jaccottet reconnaît que la vie n'est ni plus ni moins que l'effort (*conatus*) et le conflit (*polemos* héraclitéen) :

Peut-être faudrait-il commencer par refuser définitivement l'illusion des paradis, de la paix et de l'harmonie universelles. Admettre que toute existence est guerre, qu'aucune vie ne peut rester longtemps à l'abri, qu'il n'y a pas d'harmonie durable, à moins de mensonge, d'aveuglement, et encore⁴³.

L'auteur admet avoir voulu rendre hommage à ces hommes qui ne laissent aucune marque (symbolique) de leur passage. Il admet aussitôt avoir échoué. Le fragment porte la trace de cet échec. Jaccottet veut aborder la vie en tant que *phusis*. Il n'y arrive pas, pour peu qu'il s'emploie à parler de ses proches qui ont connu le jaillissement, la douleur et l'extinction sans restes. Il n'arrive pas à évoquer ces vies, ce fruit qu'il a vu se déclorer sous ses yeux à la faveur d'une brève saison (car la vie est éphémère). Les *amandiers* peuvent être compris comme fragments de fragments de vies. Émanations d'un brouillard qui nous frappe sans nous perdre, qui nous marque sans laisser cette empreinte indélébile dont on pourrait définir le contour, le tracé :

Même sédentaires, même casaniers, nous ne sommes jamais que des nomades. Le monde ne nous est que prêté. Il faudrait apprendre à perdre; et l'image du verger, à peine la retenir⁴⁴.

C'est à dessein que je n'ai pas évoqué le verger jusqu'alors pour révéler un autre aspect du fragment. Le tout (le verger) apparaît seulement à la fin, alors qu'il est présent dès le début, dès l'éclosion. *À travers un verger* désigne cela, une multitude insaisissable

⁴³ *Ibid.*, p. 35.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 40.

qui saisit le regard (et l'émerveille), qui touche par sa beauté, et par ceci qu'elle engage la condition humaine. Je pourrais dire sans verser dans la caricature que le verger est aux amandiers, ce que la totalité est aux fragments : métonymie. À la faveur du froid, de l'hiver, les amandiers révèlent le sort du verger. Écllosion, germes, fleurs, et sitôt fin, terminaison. Jaccottet a fait cette expérience : séjourner au verger pour en cueillir un fruit insaisissable. Dans cette vie qui fourmille, il s'est arrêté sur ces amandiers, fleurs aussi neutres et impartiales par leur absence d'éclat que la mort.

Sur Les Amandiers, ce père réduit en cendres

Pendant que fleurissent les amandiers, période courte, période hiémale, Thierry Hentsch établit le rapprochement avec la mort de son père :

Les gens ne meurent-ils pas comme tombent les fleurs⁴⁵ ?

Il n'hésite pas à parler de cendres. Un mot que n'avait pas nommé Jaccottet, au vu de ces amandiers. Un mot absent de son texte *À travers un verger*, et pourtant présent, voire surabondant de présence, du moins pour Hentsch, acculé à un deuil impossible.

Feu la cendre... On dit « feu » pour parler d'une personne décédée. Le feu réduit l'être (aimé ou non) au néant, à la cendre :

Tout ce qui reste de mon père est dispersé. Dispersés ses effets. Dispersées ses cendres légères comme duvet de de cygne⁴⁶.

L'épanaphore marque ici une vérité sans appel. Le père de l'auteur s'en retourne à l'anonymat (duvet ou poussière, qu'importe). Et personne ne décide de la trajectoire d'une mort. Aporie. Les cendres se dispersent. Nulle prise, nulle emprise... Vicissitudes abandonnées, soldées, par la dispersion comme dernier mot.

La mort est derrière nous

⁴⁵ Thierry Hentsch, *Les Amandiers*, Guimaëc, Caplan & Co, 2002, p. 15.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 9.

Hentsch relit Jaccottet. Le texte sur les *amandiers* lui donne à penser. Il lui donne à penser la finitude humaine dans sa radicalité. Les paradoxes en font foi. L'auteur insiste en répétant que la mort est derrière nous. Qu'est-ce à dire ? D'abord, il n'y a pas d'avenir (ou d'à-venir) concernant la mort. C'est sans doute pourquoi on se « retourne » quand on vieillit. Hentsch souligne cette expression de Jaccottet et joue sur ce trope. En effet, la mort nous (r)attrape au fil du temps et des épreuves. Elle ne s'annonce pas, elle n'est donc pas liée à l'avenir. Elle meurtrit, voilà tout. Le fait de se retourner conflue, aussi, avec la nostalgie (étymologiquement c'est le retour de la douleur : *nostos, algos*).

Rien n'a préparé Hentsch à la mort de son père. Il s'agit d'une mort subie, une mort subite. Une mort qui efface le nom, le parfum, l'essence. Jaccottet disait que nommer les choses revenait à parler de leur saveur. Aporie, silence, donc. Aporie qui troue à jamais. Une impasse, c'est, du reste, une limite, un seuil qu'on ne franchit pas. Dire que ce qui voit le jour, ce qui surgit est voué, d'entrée, à l'impasse, c'est présenter l'imprésentable, c'est penser l'impossible comme notre possibilité la plus propre (dixit Heidegger). C'est aborder le sublime.

L'oubli, la dispersion, les cendres

Autre aporie que souligne Hentsch : le père s'absente du souvenir. Tout se passe comme si le fait de n'avoir laissé aucune trace symbolique aggrave et précipite l'oubli. L'auteur regrette d'ailleurs que son père n'ait pas écrit le texte sur les amandiers. Jaccottet a su aborder la fugacité des choses et se rendre immortel à la fois. Ce qui marque la postérité, c'est le legs symbolique. Le reste s'évapore ou s'évanouit. Le père de l'auteur se révèle en définitive cet inconnu, celui qui pèse de tout son poids, celui qu'il n'a jamais su situer sur les plans symbolique, imaginaire ou réel. C'est sans doute cela, à tout prendre, qui consonne avec l'expérience du sublime : cette opiniâtreté, cet élan vers l'inconnu (pourtant familier), ce signalé refus de l'oubli.

Chez Hentsch, la cendre, faut-il le rappeler, n'est pas seulement une métaphore, c'est un synonyme de l'être (au sens où Heidegger l'entend quand il évoque *Antigone*). La démesure (l'*hubris*) n'étant pas une option pour Hentsch, il ne reste que la finitude, le

rappel à l'ordre de la *dikê*⁴⁷, et surtout de la *Moïra* (destinée, partition entre fortune et infortune). Tout ce qui reste, c'est une douleur tantôt vive, tantôt anesthésiée (sans qu'il soit question d'un recours aux drogues, à la chimie médicamenteuse). Le temps et l'oubli... forces anesthésiques :

Seule la douleur pourrait me rappeler qu'il y eut dans ma vie cet inconnu, mon père, comme une drogue à portée de main dont on préfère se passer⁴⁸.

Hentsch, habité par ces amandiers, pose la question du négatif. Quelle place occupe la mort dans nos vies ? En l'occurrence, celle d'un être cher ? La mort nous trouve à jamais. Impossible de la positiver via les images, via le symbolique. Le réconfort est toujours sommaire, il est temporairement en butte à la ruse. L'exemple freudien du *fort\da* ne tient pas ici. Le recours de l'enfant qui met en scène l'apparition et la disparition de la mère pour apprivoiser son absence, n'est plus d'aucun secours. Quand on se retourne, pour paraphraser Jaccottet, la lucidité s'avère prééminente. La duperie ne tient pas.

Le père, entre absence et présence

C'est dire, aussi, que l'idéalisation n'a pas eu et n'aura pas lieu. Il vaudrait mieux, d'ailleurs, ne pas en faire les frais. Le père de l'auteur, pour peu que celui-ci soit honnête, reste insaisissable, comme les amandiers. Pourtant, ce père a dit et accompli des choses. Pourquoi est-il effacé de la carte ? Sans doute parce que la vie est une fable, comme eût dit Nietzsche. La vie comprend erreurs et errements. Il y a l'Histoire, il y a d'autres histoires souvent méconnues, pourtant pertinentes :

Pendant des milliards d'années la vie n'a rien signifié ni pour lui ni pour moi. Le temps de passer la tête par la petite fenêtre du monde, le temps de la sortir, et tout sera comme avant⁴⁹.

Le sens sur cette terre ne nous est jamais donné. Les récits grandiloquents veulent nous faire croire le contraire. Plus loin Hentsch conclut :

⁴⁷ Dans la Grèce antique, la *dikê* signifie justice. Chez Heidegger et sa postérité, cependant, elle renvoie à la fatalité au sens métaphysique du terme.

⁴⁸ Thierry Hentsch, *op. cit.*, 2002, p. 15.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 20.

Dieu est le refus pathétique de l'incompréhension. Dieu naguère, et aujourd'hui la science, Minerve de notre modernité, casquée et armée : incompréhension devant l'incompréhensible, fermeture à l'éphémère, combat désespéré contre la mort⁵⁰.

L'être-pour-la-mort heideggérien résonne dans *Les Amandiers*. Il y va de la finitude radicale, celle qui n'admet aucune relève, aucune dialectique. Être réduit en cendres, à ce qui est insensé. Toute perspective est biaisée, par ailleurs, par notre corporéité, par notre être-à-la-mort. Absurdité du regard théorique ou théorétique. La conversion du regard n'apporte aucun réconfort, aucune vérité. La fenêtre dont parle Hentsch, c'est l'entrebâillement de notre vie durant laquelle douleur et angoisse laissent entrevoir la fin, notre vérité à tous :

La vie ne vit pour nous vivants que par sa fin. Dans cette terminaison surgit toute sa vérité : La vie est au plein sens du terme appréhension de la mort⁵¹.

Ce qui nous tient en vie relève, en ce sens, du mystère. Pourquoi ne pas scier la branche sur laquelle je suis assis, sachant, anticipant ce qui m'attend ? Pourquoi m'y cramponner, à cette branche, à ce fragment d'arbre (qui semble immortel à première vue) ? Le père de l'auteur est passé subrepticement, dit-il, du côté de l'entropie. Il a voulu son aboulie. Sans traces. Les amandiers laissent-ils une trace ? Doit-on se référer à un donné pour évoquer quelque chose ? Hentsch fait écho à Jaccottet qui déplorait son incapacité à aborder, dans ses textes, ces hommes courageux et industriels – ceux qui se coltinent les épreuves de la vie et qui n'en font pas grand cas.

Mon père, cet inconnu

L'essai de Hentsch entre d'autant plus en résonance avec *À travers un verger* qu'il avoue son propre désœuvrement. Malgré l'effort, l'œuvre n'advient pas. Il s'agit d'un trait essentiel de l'écriture fragmentaire. L'auteur s'emploie à l'évocation d'un homme, son père en basculant du *je* au *il* impersonnel. Il imprime ce passage à vide sans préavis, sans cérémonie. Et donc sans déroulement. Fragment, ici, en tant que surgissement de l'anonymat :

⁵⁰ *Ibid.*, p. 20-21.

⁵¹ *Ibid.*, p. 16-17.

Je ne veux pas qu'il meure ! Cet inconnu, je veux qu'il ne meure pas⁵². [...] L'homme, ai-je su par la suite, est mort sur place. Ça n'a plus grande importance. Ce mort-là ne me concerne plus⁵³.

Aux lecteurs de tirer les conclusions qui s'imposent. L'auteur refoule-t-il ? Pourquoi cette soudaine mise à distance ? Comment la mort ne peut plus le concerner, puisque son texte dit expressément l'inverse (notre vie est, d'emblée, dans les rets de la mort qui nous attend).

L'écriture fragmentaire ose de telles contradictions. Elle n'apporte pas de réponses, sinon elle ne serait pas digne du sublime duquel elle procède. Il y a une butée, un point nébuleux dans le texte de Hentsch qui touchera ou révélera (c'est selon) : *Ce mort-là ne me concerne plus*. Susini-Anastopoulos aborde l'aspect aristocratique du fragment comme si l'auteur ne s'adressait jamais à tout un chacun, comme si son adresse était elle-même fragmentée :

L'écriture fragmentaire choisit, élit son lecteur. Par sa nature elliptique, elle ne peut en effet fonctionner que dans la complicité totale, exclusive, d'un contrat, d'un pacte très particulier entre un auteur [...] et un lecteur capable de saisir ce que W. Benjamin appelait le « point nébuleux » [...] d'un texte, à savoir ce point où l'incompréhensible fait irruption⁵⁴.

Point nébuleux, il est vrai, mais l'adresse se complique, l'oubli la submerge, l'émarge en s'exceptant de l'échange symbolique :

Réellement disparu. Disparu au point que la présence du souvenir même s'étirole. Flottent sur la mémoire des moments, des fragments de son être. Rien toutefois que je puisse partager : ni sa voix ni son regard ni l'inclinaison de sa tête lorsqu'il riait ne parviennent plus à les prolonger⁵⁵.

La dérélition et l'exigence de mémoire

Tout se passe comme si Hentsch avait voulu témoigner d'un passage sur terre, en l'occurrence, celui de son père, et qu'il en contresignait une fois pour toutes l'échec. Récit

⁵² *Ibid.*, p. 26

⁵³ *Ibid.*, p. 28.

⁵⁴ Françoise Susini-Anastopoulos, *L'écriture fragmentaire. Définitions et enjeux*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997, p. 40.

⁵⁵ Thierry Hentsch, *op. cit.*, 2002, p.15.

troublant d'un passage de vie à trépas, d'un *je* au *il* qui ne rime à rien. Comment s'identifier, en effet, à la cendre dispersée ? Le fragment donne-t-il lieu à l'identification, le permet-il ? Certes, la douleur restitue des fragments de l'être du père; certains tics, certains plis, certains travers. Mais l'auteur ne dispose plus d'image. Tel est le lot auquel il a à se refuser. Telle est son épreuve sublime : se remémorer un être, un être cher⁵⁶, voué aux cendres, à la néantisation. N'est-ce pas ce que Kant entendait par « sublime » ? Une expérience de la finitude, une expérience de la limite de l'imagination qui renforce l'exigence de la raison et n'admet que le respect comme affect. Tout fait signe dans cette direction, si tant est qu'il y en ait une, puisque Thierry Hentsch s'objecte aux faux-fuyants, aux consolations en articulant (et désarticulant) son éthique à l'impossible, au réel, à la mort.

Par conséquent, genèse et fin sans déroulement. Sans la bible, bien sûr. Déréliction sans rédemption, sans la protection de la religion. Hentsch porte la croix de ce qu'il nomme l'oubli. L'oubli lui pèse, il le dit maintes fois. Ce qui lui reste de son père, c'est le souvenir fragile et fuyant qu'il en a. Tellement fuyant qu'il doit tenir sa mémoire en éveil. Devoir de mémoire Exigence sublime. Exigence liée au fragmentaire de l'existence et à l'écriture :

Le fragment s'écrirait, rhétorique mélancolique et esthétique de l'insuffisance, pour mimer encore une fois et malgré tout, la résurrection, tant que nous vivons orphelins, mais créateurs, créateurs mais abandonnés⁵⁷.

La dérélition explique, c'est là une hypothèse, l'absence de développement (et donc de clarification) chez Hentsch. Force est de constater qu'il n'élabore jamais sur son père. Ce serait peut-être manquer sa mort, cette irruption insensée, et, a fortiori, l'absurdité qu'elle implique radicalement (étant réduite en cendres). Loin de nous présenter l'album de famille (ou le roman du névrosé), l'auteur rappelle le poids de l'impossible, la force de l'imprésentable. En quoi son texte touche au sublime, d'autant

⁵⁶ J'emploie le terme « être cher », bien qu'il n'y ait aucun mot attendrissant de la part de Hentsch, encore moins lorsqu'il s'agit de son père. Ce refus du pathos semble pointer vers le sublime dans l'acception kantienne du terme.

⁵⁷ Françoise Susini-Anastopoulos, *L'écriture fragmentaire. Définitions et enjeux*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997, p.99.

plus qu'il commande le respect, l'exigence de mémoire. Mémoire fragmentée qui tronque, qui brode forcément. Mémoire trouée. Mémoire malgré tout.

Conclusion

En écrivant ma nouvelle, je n'avais pas la prétention d'atteindre au sublime, seulement le désir profond d'explorer cette épreuve par laquelle la souffrance se fait offrande. Ce sont mes personnages qui en font l'expérience. Cassandre plus que tout autre, et dans sa portée la plus tragique. Renonçant à s'affranchir de la mort au nom de ce qui la rattache aux siens, au nom des voix qui parlent en elle, elle préfère le néant avec eux à l'éternité seule. Devenir bouteille à la mer et peut-être ainsi un jour parler à son tour à une oreille amie. Ressurgir. Faire jaillir ce qui a été.

J'ai voulu la faire vaciller et s'élever dans un même mouvement.

J'ai voulu que résonnent en elle les voix des autres personnages – sa famille, ceux qui l'ont précédée, désirée, fait surgir. Que chacune la fragilise, l'expose à son humanité laissée derrière comme un vieux vêtement, comme l'enveloppe charnelle dont son âme s'est détachée.

J'ai voulu que Lena revienne et s'achève en Cassandre, copie pourtant si différente.

Je l'ai voulue comme l'Alexandra de Lycophron, en bataille, livrée à ce qui se joue en elle et l'abîme.

J'ai voulu que son histoire commence et se termine en lumière.

J'ai voulu qu'en elle la limite respire.

J'ai voulu...

J'ai voulu...

*

Pareillement, dans mon essai, je me suis attachée à ce que le sublime, comme épreuve, apporte à ceux qui en font l'expérience. Je dois reconnaître que c'est un sujet complexe, voire inabordable d'une manière ou d'une autre. Comment parler de ce qui est

à la fois intime et extatique ? Comment parler de la traversée d'un seuil ? Cela se partage-t-il ? Et à soi-même ?

Certes, je n'ai pas voulu faire du sublime une notion ésotérique ou alambiquée. J'ai cru bon me référer à plusieurs textes de la tradition occidentale. Je me suis rendu compte que c'était inévitable. Je devais parcourir la riche histoire de ce concept. En commençant, bien sûr, par Longin. À ma grande surprise, j'ai découvert une pensée moderne avant la lettre, une pensée qui permettait de questionner les dichotomies dans lesquelles nous sommes toujours enfermés. C'est que Longin accorde à l'art ce que Platon lui refusait : une *poiesis* affranchie de la *mimesis*. L'avènement du sublime tient à cela. Condition *sine qua non*. Au fil de mes lectures, Longin m'a révélé les aspects paradoxaux du sublime. Il m'a révélé qu'il faut se pencher sur la *phusis* et sur la *technè*. Faut-il penser l'un comme la réplique ou le prolongement de l'autre ? Si tel était le cas, il n'y aurait guère de paradoxes. Et Platon ne serait pas mis en cause. Il m'a semblé nécessaire, en ce sens, de noter les contradictions et de montrer en quoi elles donnent lieu à du sublime pour peu que la vérité jaillisse du discours.

Ensuite, je me suis consacrée brièvement à Burke puisqu'il marque une transition. Sa réflexion sur le sublime concerne sans équivoque les textes que j'ai choisis pour mon étude. Évidemment, Burke est le premier à aborder les affects tristes avec une telle acuité. En quoi il demeure incontournable. Mais chez lui, le sublime, si tributaire de l'obscur soit-il, ne pose pas la question de la limite, celle qui m'intéresse au fond. En revanche, il donne à la pensée des images saisissantes. À cet égard, il m'a fallu évoquer le *delight*⁵⁸, ou le *Fiat tenebrae*, expérience inverse pour ainsi dire, d'un *Fiat lux* où le verbe rassure en domestiquant l'étrangeté, le monstre, l'informe qui se manifeste, se présente à nous.

Ce que j'entends, ce que j'ai voulu signifier par « question de la limite », je le dois, de fait, à Kant. À la lecture de *l'Analytique du sublime*, je me suis heurtée contre ce bloc, ce monument du concept et de la philosophie. Ce heurt, par ailleurs, n'était pas étranger à Kant : télescopage du sublime qui interrompt le fil esthétique du beau. L'auteur n'a de cesse de le répéter : il n'y a pas de forme sublime. Il y a seulement un passage. Un tracé inédit qui s'enfonce, qui plonge en cette surface que nul n'a foulée jusque-là. L'expérience

⁵⁸ « Delight » est préférable à « délice ». Car si les deux mots renvoient à un plaisir qui ravit, transporte, « delight », seul, rappelle l'obscurité dès lors qu'on le ramène au sens des deux syllabes qui le composent, le préfixe « de » signifiant à l'opposé, et le suffixe « light », lumière.

du sublime est justement la butée de l'imagination qui rencontre une limite, la sienne, et qui s'épand grâce à la raison. Il est possible qu'un foisonnement d'images en découle. Cela est sans doute souhaitable. Mais ces images porteront la trace du négatif. Elles présenteront l'imprésentable pour paraphraser Lyotard. Du point de vue de l'écriture, nous touchons au sublime entre autres dans le fragment(aire) qui rassemble en lui toutes les conditions de son surgissement.

Le fragment en tant que surgen est bien le contraire d'une surrection. Car le développement n'est jamais sublime. La rencontre de la limite a partie liée avec l'*apeiron*. L'illimité travaille la limite, la sollicite. C'est ce qui ressort des textes de Jaccottet et de Hentsch. J'admets avoir été touchée par ces derniers d'entrée de jeu. Je me suis prise à les approfondir. J'avais cette impression qu'ils faisaient résonner le passage de *La route*, que j'ai déjà commenté. Je me suis dit que ces textes étaient en entier des fragments. Des totalités fragmentaires.

Jaccottet et Hentsch, respectivement, offrent du sublime. Leur écriture est celle du seuil, entre l'un et le multiple, la vie et la mort, le sens et l'absurde, le dit et le non-dit. Leur écriture est fragmentaire. Elle est comme ces amandiers. Comme ce que ces fruits, caractérisés par l'absence d'éclat, annoncent. Absences d'éclat ou encore absences de figures à présenter, présentations de l'imprésentable. C'est un paradoxe que j'ai dû noter derechef : la littérature romantique, parfois vitaliste, parfois organiciste, s'en remet aux métaphores de la génération, elle les évoque à foison : semences, grains, germes, fruits, pollen. Pourtant elle achemine assez vite à la mort. Comme si la nature pouvait tenir lieu de faucheuse, comme si elle pouvait nous préparer à notre sort. Rien de tel chez Hentsch, toutefois. Rien qui prépare. Car la mort surgit sans préavis et nous survit. Ne reste que les cendres. Cette image, celle d'une fragmentation radicale, touche au sublime. Comme toute autre figure non figurable. Chez Jaccottet, c'est ce que le poète n'arrive pas à nommer en refusant les images convenues. C'est l'heur du poète acculé à son malheur profond. Que n'est-il capable d'évoquer l'homme du quotidien, en l'occurrence, l'homme industriel peu soucieux de laisser des traces symboliques ? Voilà un sujet sublime. Un sujet purement ému qui ne trouve pas les mots pour se dire. Qu'est-ce à dire sinon que Hentsch radicalise cette expérience ? À travers un verger, à travers les amandiers...

J'ai compris au fil de mes lectures que le sublime engageait une dimension aussi sombre qu'éblouissante, aussi illimitée qu'évanescence. J'ai compris qu'il constituait une sorte d'épreuve initiatrice, à la manière de cette pesée dont parle Jaccottet. Une balance de vie et de mort. La tragédie, m'objectera-t-on, l'a toujours mise en scène. Rien de neuf. *Polemos* (paradoxe) est le père de toutes choses. Mais en vertu du *fatum*, son sujet de prédilection, la tragédie n'a jamais exploré le déchirement subjectif, celui du for intérieur. C'est ce que nous rappelle Baldine Saint Girons ; le sublime est une épreuve, une épreuve initiatrice. Le sublime émeut d'abord, éduque ensuite : « Émouvoir » et « éduquer », en un mot, « conduire hors de soi ». Consonance des deux termes. Et élever, a fortiori. Il n'y a pas de pédagogie du sublime. Seulement une anagogie. Une élévation sans comparaison. Une *magnitudo*. Telle est la leçon de Kant.

Si la tragédie, à l'instigation du sublime, n'est plus pensée comme une représentation avec ses ressorts classiques, mais comme la présentation d'un conflit où affleure le sujet en ce qui l'anime et le limite à la fois, il faut bien reconnaître qu'elle en sort transformée. Force créatrice renouvelée. Éclat. Arête du fragment, non plus seulement comme cassure, mais comme disruption au sein de l'être. Pensée de l'être, celle des poètes, celle de Heidegger qui exhortait au murmure des choses. La chose est dite au mépris de la réification. La chose est dite au bûcher des vanités. La chose est nommée. La cendre burine entre les lignes, en filigrane. Entre les lignes. J'aurai à dire, à espérer... N'était-ce...

Bibliographie

Corpus principal

HENTSCH, Thierry, *Les Amandiers*, Guimaëc, Caplan & Co, 2002.

JACCOTTET, Philippe, *À travers un verger*, Saint-Clément-de-Rivière, Fata Morgana, 1975.

Corpus secondaire

HENTSCH, Thierry, *La mer, la limite*, Montréal, Hélio trope, 2015.

LAURE, « Histoire d'une petite fille », in *Écrits de Laure. Écrits, fragments, lettres*, Paris, Jean-Jacques Pauvert, 1977

LYCOPHRON, *Alexandra*, traduction de Pascal Quignard, Paris, Mercure de France, 1971.

MCCARTHY, Cormac, *La route*, traduction de François Hirsch, Paris, L'Olivier, 2008.

NELLIGAN, Émile, « Clair de lune intellectuel », in *Poésies*, Montréal, Boréal, 1996.

Bibliographie critique

BALAZUT, Joël, « La thèse de Heidegger sur l'art », in *Nouvelle Revue d'esthétique*, n°5, 2010, p. 142.

BERNARD, Gaëlle, « Sur la crise « postmoderne » de la légitimation et la confusion des raisons », in « Lyotard politique », *Cités*, 2011/1, n°45.

BURKE, Edmund, *Recherche philosophique sur l'origine du sublime et du beau*, présentation et traduction de Baldine Saint Girons, Paris, Vrin, 2009.

CELAN, Paul, « Allocution de Brême » (1958), in *Le Méridien & autres proses*, traduction de Jean Launay, Paris, Seuil, 2002.

ENAUDEAU, Corinne, « Levinas et Lyotard : la dette politique », in *Esprit*, janvier 2007, p. 143.

HEGEL, Georg Wilhelm Friedrich, *Phénoménologie de l'esprit*, traduction de Jean-Pierre Lefebvre, Paris, Flammarion, 2012.

HEIDEGGER, Martin, *Chemins qui ne mènent nulle part*, traduction de Wolfgang Brokmeier, Paris, Gallimard, 1986.

KANT, Emmanuel, « Analytique du sublime », in *Critique de la faculté de juger*, traduction d'Alain Renaut, Paris, Aubier, 1995.

LACOUÉ-LABARTHE, Philippe, « La vérité sublime », in *Du Sublime*, sous la direction de Michel Deguy, Paris, Belin, 1988.

LACOUÉ-LABARTHE, Philippe, et NANCY, Jean-Luc, *L'Absolu littéraire. Théorie de la littérature du romantisme allemand*, Paris, Seuil, 1978.

LEVINAS, Emmanuel, *Totalité et infini*, Paris, Librairie générale française, 1990.

LONGIN, *Du sublime*, traduction de Jackie Pigeaud, Paris, Rivages, 1991.

LYOTARD, Jean-François, *Leçons sur l'Analytique du sublime*, Paris, Galilée, 1991.

– *Lectures d'enfance*, Paris, Galilée, 1991.

– *Le Différend*, Paris, Minuit, 1983.

MICHAUD, Ginette, *Lire le fragment*, Montréal, Hurtubise, 1989.

NANCY, Jean-Luc, « L'offrande sublime », in *Du Sublime*, sous la direction de Michel Deguy, Paris, Belin, 1988.

NIETZSCHE, Friedrich, *Ainsi parlait Zarathoustra*, traduction d'Henri Albert, Paris, Société du Mercure de France, traduction d'Henri Albert, 1903.

PLATON, *Phèdre*, traduction de Luc Brisson, Paris, Flammarion, 2012.

SAINT GIRONS, Baldine, *Le Sublime de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Desjonquères, 2005.

SALANSKIS, Jean-Michel, « Difficile politique », in « Lyotard politique », *Cités*, 2011/1, n°45, p. 143.

SUSINI-ANASTOPOULOS, Françoise, *L'écriture fragmentaire. Définitions et enjeux*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997.

THOMAS-FOGIEL, Sophie, « Critique de la raison et mystique du réel : Le réalisme tragique de Lyotard face au réalisme spéculatif », in *Dialogue : revue canadienne de philosophie*, vol. 56 n°2, juin 2017.